Nos 106-107 JUILLET-AOÛT 1928.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La doctrine spirituelle de la récente Encyclique « *Miserentissimus Redemptor* »

touchant la réparation que le monde entier doit rendre au Sacré-Cœur

Tandis que de nombreux journaux annonçaient l'apparition prochaine d'une encyclique retentissante sur le nationalisme ou sur les questions brûlantes qui ont trait aux relations entre l'Église et l'État, le Souverain Pontife préparait dans le silence et la prière un document d'inspiration toute surnaturelle, à tendance ascétique et mystique, sur le devoir de la réparation... Ce n'est pas que les autres sujets doivent être écartés, comme indignes d'occuper l'attention du Vicaire de Jésus-Christ, mais proposer celui-ci au monde tout entier est un moyen encore plus efficace de porter remède aux maux de notre époque. Lorsque Noé sortit de l'arche après le déluge, Dieu lui montra l'arc-en-ciel comme signe d'espoir, et de même, lorsque le Seigneur

voulut arracher son Église au joug des Césars, il fit briller, devant les yeux du jeune empereur Constantin, la croix radieuse, gage d'une victoire complète et définitive : ainsi, quand le Jansénisme jetait un défi à l'amour divin, le bon Sauveur révèle son Cœur sacré comme étendard de paix et de charité, et à notre siècle infortuné il présente encore l'emblème de ce Cœur, surmonté de la croix, comme une espérance infaillible, comme le principe d'où il faut attendre et demander le salut (1).

Le pape part de là pour retracer l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, avec ses origines, son développement, ses progrès, mais sous le point de vue spécial de la *réparation*, comme l'avaient expliqué sainte Marguerite-Marie et le P. Claude de la Colombière; et, pareillement, il prescrit de nouveau la consécration au Cœur adorable, comme il l'avait déjà fait en instituant la fête de Jésus-Christ Roi, mais cette fois avec un caractère et une formule plus accentués d'expiation et d'amende honorable.

C'est donc l'idée de la satisfaction et de la réparation qui domine dans ce document si touchant et si doctrinal. Nos lecteurs, assurément, ont fait de ces belles pages le sujet de leurs méditations, et nous n'entendons pas en donner ici l'analyse, le résumé ou le commentaire; mais nous essaierons de mettre en relief l'enseignement fondamental, qui est d'une si haute importance pour la vie spirituelle (2) et qui peut se condenser en peu de mots : nécessité d'une satisfaction infinie pour réparer l'offense infinie du péché; nécessité d'unir nos satisfactions avec celles de Notre-Seigneur, de nous immoler mystiquement avec la divine

(1) Voir l'encyclique de Léon XIII sur la consécration du genre humain au Sacré-Cœur : *Acta Leonis PP. XIII*, vol. XIX, p. 76, 79.

(2) Nous nous permettons de renvoyer aux articles que nous avons avons publiés ici même en 1926 (mai, juin, juillet) : *La doctrine catholique de la* SATISFACTION *et la vie spirituelle.*

Victime du Calvaire et de l'autel; et, partant, de faire amende honorable au Cœur qui a tant aimé les hommes et ne reçoit d'eux qu'ingratitude, froideur et indifférence. Cette réparation deviendra efficace dans la mesure où nous resterons en union avec le Médiateur et le Chef universel, et avec Marie Médiatrice et Réparatrice dans l'ordre du salut.

I

Les premiers mots : « *Miserentissimus Redemptor*, le Miséricordieux Rédempteur », indiquent manifestement que toute l'encyclique est orientée vers le Sacré-Cœur, qui est la grande miséricorde faite à l'humanité; et le but de la publication est marqué non moins clairement : « *de communi expiatione sacratissimo Cordi Jesu debita* ». Il s'agit bien d'une réparation *universelle*, d'un devoir *commun* à toute l'humanité, qui s'impose à la société entière, comme à chacun des rachetés, non seulement de *se consacrer* au Cœur qui les a sauvés, mais encore de lui faire *amende honorable*.

Le Pape compare la consécration et la réparation : la *consécration* est la réponse de l'amour de la créature à l'amour du Créateur; la *réparation* doit offrir une digne compensation pour l'injure faite à cet amour, lorsqu'il est ou laissé dans l'oubli par l'indifférence ou violé et outragé par l'offense. Si nous sommes tenus à ces deux devoirs par les mêmes raisons, un motif plus puissant nous astreint à la réparation, c'est-à-dire la justice et l'amour : la justice, pour expier l'offense faite à Dieu par nos fautes et rétablir par la pénitence l'ordre lésé; l'amour, pour compatir avec le Christ souffrant et abreuvé d'opprobres, essayer, selon notre petitesse, de le dédommager et de le consoler. A la consécration, qui nous voue à Dieu comme sa

chose sainte et d'une manière permanente(1), il faut ajouter la réparation pour éteindre entièrement nos fautes, de crainte que la sainteté de la souveraine justice ne rejette notre arrogante indignité et, au lieu d'accepter notre donation, ne la repousse, comme ne méritant pas d'être agréée.

Ce devoir de la réparation atteint le genre humain tout entier, parce que tous les hommes naissent souillés de cette tache héréditaire qui n'a pu être lavée que dans le sang du Fils de Dieu fait homme. Et, à ce propos, l'encyclique confirme solennellement une doctrine profonde que l'école de saint Thomas, résumant la tradition des Pères, avait depuis longtemps mise en parfait relief, c'est-à-dire qu'aucune puissance humaine n'est capable d'expier la faute mortelle : « *At nulla creata vis hominum sceleribus expiandis erat satis, nisi humanam naturam Dei Filius reparandam assumpsisset.* » Oui, la satisfaction rigoureuse pour le péché mortel demande l'Incarnation, exige les actes d'un homme et d'un Dieu, c'est-à-dire les actes d'une nature humaine capable d'offrir à la Trinité des hommages et une expiation pénale, et d'une personne divine qui confère à ces œuvres une valeur infinie (2). Certains théologiens, avec Scot et Durand de Saint-Pourçain, avaient admis qu'une simple créature, ornée d'une grâce éminente, pourrait, à la rigueur, satisfaire adéquatement pour la faute grave; mais la théorie contraire était devenue commune, si bien que le concile de Cologne de 1860, approuvé par le Saint-Siège, avait pu dire : « *Nul autre qu'un Dieu-Homme ne pouvait satisfaire en rigueur de justice.* » — Désormais, nous avons un document pontifical qui ratifie cet enseignement et ne laisse

(1) L'encyclique reproduit ici l'enseignement de saint Thomas, II^{a} II^{ae}, q. 81, a. 8.

(2) Cf. notre livre : *Le Mystère de la Rédemption* et nos *Tractatus Dogmatici*, vol. II, Paris, Lethielleux.

plus de place à la discussion. L'autre école apportait cette raison : le péché, acte d'une créature finie, ne saurait revêtir l'infinité, et, par conséquent, pourrait être expié par les hommages d'une créature parfaite.

Saint Thomas avait déjà montré que la faute grave a une certaine infinité, à cause de l'infinité de la majesté divine, outragée par le péché, et, que, par contre, toute réparation des créatures est nécessairement finie, comme le sujet qui la produit. L'offense, en effet, se mesure à la majesté infinie qu'elle injurie; et l'hommage, l'honneur, l'expiation à la personne qui honore ou fait amende honorable (1).

Le Pape ici encore sanctionne ces principes thomistes et conclut à la malice infinie du péché : « *infinitam peccati malitiam.* » — L'infinité, assurément, ne se prend pas du côté de la volonté créée, toujours limitée, mais du côté de l'objet, c'est-à-dire de la dignité lésée; quoique l'*acte humain* reste fini, l'*offense* est infinie parce qu'elle s'attaque à l'Infini lui-même.

Nous retiendrons ces deux assertions du Souverain Pontife : infinité dans le péché mortel, incapacité radicale de toute créature (*nulla vis creata*) à expier les crimes des hommes. Le Pape n'entendait pas définir un dogme; mais le seul fait de prendre à son compte cette doctrine dans une encyclique au monde entier montre bien le sentiment de l'Église et suffit à enlever toute probabilité à l'opinion contraire, d'ailleurs démodée.

II

Après avoir établi cette nécessité d'une satisfaction infinie par l'Incarnation du Fils de Dieu, Pie XI ajoute des

(1) S. Thomas, *III Sent.*, dist. 20, q. 1, a. 2; *Qq. dispp. de Verit.* q. 28, a. 2; *Summ. Theol.*, III^a P., q. 1, a. 2, ad 2.

considérations souverainement importantes pour notre vie spirituelle, ascétique et mystique, c'est-à-dire que nous devons unir nos satisfactions à celles du Rédempteur. Bien que sa Passion soit d'une valeur universelle et inépuisable, le plan divin, qui est celui d'une sagesse consommée, demande qu'elle nous soit appliquée par notre collaboration et que, selon les paroles de saint Paul, nous complétions dans notre chair ce qui manque aux souffrances du Christ, par rapport aux membres de son Église(1). Il ne manque rien à la Passion en elle-même, mais les rachetés doivent achever ce qui manque *pour le corps*, pour ceux qui font partie de la société du salut, et cette application de la rédemption surabondante requiert une coopération toujours laborieuse, une véritable immolation.

Ici l'encyclique développe la magnifique économie du sacrifice rédempteur. Toute la vertu de l'expiation dépend de l'unique sacrifice de la Croix ; et celui-ci est renouvelé sans interruption, d'une manière non sanglante, à l'autel, par le ministère des prêtres. Donc, pour recevoir les fruits du salut, les ministres et les fidèles doivent unir leur immolation à celle du Sauveur et s'offrir comme des victimes vivantes, saintes, agréables à Dieu (2).

Nos lecteurs sauront faire leur profit de cette belle pensée de saint Cyprien, citée par le Pape : « Le sacrifice du Seigneur n'est pas célébré avec toute la sanctification qui lui convient si notre oblation et notre sacrifice ne répondent à la Passion(3). » — Dans la mesure où nous aurons immolé notre amour-propre et nos convoitises et crucifié notre chair, de ce crucifiement mystique dont parle l'A-

(1) *Colos.*, VII, 24.
(2) *Rom.*, XII, 6.
(3) S. Cypr., *Epist.* 63, n. 381.

pôtre (1), nous recevrons ces fruits de propitiation et d'expiation. Et, pour mettre cette vérité en pleine lumière, Pie XI rappelle la sublime et consolante doctrine de la Communion des saints, cette intime union des membres avec la tête, le Christ, et des membres entre eux sous ce Chef unique, toujours vivant et toujours agissant (2).

De même que la *consécration* proclame et confirme notre union avec le Christ, ainsi l'*expiation*, en lavant les fautes, commence l'union, en participant aux souffrances du Sauveur parfait l'union, en offrant des hosties pour nos frères consomme l'union. C'est ici que nous entrons plus avant dans ce mystère de la réparation et de l'amende honorable, que nous révèle spécialement la dévotion au Sacré-Cœur.

III

L'encyclique insiste longuement sur ce caractère du culte réparateur, rappelle la douce plainte de Jésus à sainte Marguerite-Marie, montre comment le Sauveur est toujours offensé, crucifié de nouveau, persécuté dans son corps mystique, l'Église, surtout à notre époque; et, donc, que le devoir de la réparation est plus urgent que jamais. Il faut lire les paroles mêmes du Pape, qu'on ne saurait analyser sans les affaiblir.

Mais nous voulons attirer l'attention de nos lecteurs sur une considération particulièrement profonde et émouvante, que Pie XI livre à notre piété. La cause de cette agonie inénarrable, dans laquelle l'âme de Jésus a été triste jusqu'à la mort, c'était la vue de tous les crimes dans tout l'ensemble de l'histoire humaine; le Sauveur a souf-

(1) *Gal.*, v, 24.

(2) Voir notre article : *La Communion des Saints*, n° de septembre 1924 de *La Vie Spirituelle*.

fert d'avance et pour ainsi dire autant de fois qu'il y a de péchés dans le monde, puisqu'il a porté la peine due à tous et à chacun en particulier. Si l'offense infinie demande une satisfaction infinie, quelle sera l'immensité de cette passion qui doit payer la rançon du genre humain tout entier! Nous reproduirons encore une magnifique pensée de saint Thomas, qui devrait arracher aux hommes des cris d'amour et de reconnaissance : pour que la justice soit parfaite, il convient que la réparation sorte de l'humanité; et, par suite, il ne faudra pas considérer seulement la valeur que la passion tire de la personne divine, mais faisant, pour ainsi dire, abstraction, un instant, de la divinité, examiner ce qui selon la nature humaine peut être regardé comme suffisant pour une telle satisfaction, c'est-à-dire toutes les douleurs qu'il faudrait subir dans l'hypothèse où il n'y aurait que la nature humaine pour expier! On comprend ainsi que l'humanité sainte de Jésus ait dû être brisée et broyée, de même que Dieu dans le choix du pécheur est mis au-dessous du néant (1).

Le Pape ajoute que, si la vue des crimes futurs a brisé le Cœur adorable, la prévision des réparations et des hommages a dû le consoler dans ses amertumes et ses angoisses. Soyons donc pour lui l'ange qui le conforta dans son agonie! (2)

On comprend dès lors que le Souverain Pontife loue et confirme toutes ces œuvres de piété qui ont pour but de dédommager le Sacré-Cœur de l'ingratitude humaine, la Communion Réparatrice, l'Heure Sainte, etc., et qu'il ajoute une nouvelle amende honorable, à réciter solennellement en la fête de Jésus-Christ Roi.

(1) Nous exposons cette doctrine dans notre livre : *Le Mystère de la Rédemption*, nouvelle édition, p. 101 suiv.

(2) Luc, XXII, 43.

IV

L'efficacité de ces moyens surnaturels n'est pas douteuse pour le Vicaire de Jésus-Christ.

Notre-Seigneur a promis à sainte Marguerite-Marie qu'il comblerait de grâces les amis de son divin Cœur.

Les pécheurs, voyant celui qu'ils ont transpercé et se laissant émouvoir par les gémissements de l'Église universelle, reviendront à leur Rédempteur, s'ils veulent ne pas s'exposer à pleurer un jour vainement sur Celui qui viendra sur les nuées du ciel les juger dans sa colère. Les justes s'efforceront de se justifier et de se sanctifier de plus en plus, de se dévouer avec une ardeur nouvelle au service de leur Roi, qu'ils voient méprisé, attaqué, couvert d'opprobres ; et brûlant de zèle pour le salut des âmes, ils feront écho à la plainte du Sauveur : « Quelle est l'utilité de mon sang? (1) » et ils voudront réjouir le Cœur de Jésus, qui éprouve une joie nouvelle pour un seul pécheur qui fait pénitence (2).

Le Pape évoque encore, à ce sujet, le dogme de la Communion des saints, ce merveilleux pouvoir de propitiation, de réparation, d'impétration, qui convient aux bonnes actions des justes. Les membres du vaste corps qui est l'Église, sous l'influence du même Chef, invisible et toujours présent, peuvent collaborer à une même œuvre de vie, se guérir mutuellement, se céder leurs biens surnaturels, payer les dettes les uns des autres et obtenir aux coupables le pardon. Si la justice divine eût fait grâce à Sodome en considération de dix justes seulement, à plus forte raison aura-t-elle pitié du genre humain tout entier,

(1) Ps. XIX, 10.
(2) Luc, XV, 4.

si l'immense communauté des fidèles a soin de l'invoquer et de l'apaiser, en s'unissant au Christ, Chef et Médiateur, et à Marie, Médiatrice et Réparatrice.

Pie XI a voulu consacrer ce titre de « *Marie Réparatrice* », soit dans la nouvelle formule d'amende honorable soit dans le texte de l'encyclique, de même qu'il confirme la doctrine de la Médiatrice universelle des grâces. C'est que, en effet, la sainte Vierge nous a donné Jésus Rédempteur, elle l'a nourri et élevé, elle l'a offert comme victime sur la croix, *apud crucem hostiam obtulerit*; elle a toujours été associée avec lui dans l'œuvre de notre réparation. Avocate des pécheurs, ministre et médiatrice de la grâce, réparatrice : voilà son rôle et ses titres ! Désormais donc les trois titres, de Médiatrice, de Corédemptrice et de Réparatrice, ont droit de cité dans l'Église.

Celui de *Médiatrice* a été approuvé par Pie IX (1), par Pie X (2), par Benoît XV (3), et par Pie XI, comme nous venons de l'entendre.

Benoît XV ratifie celui de *Corédemptrice*, en disant que Marie « en union avec le Christ a racheté le genre humain : *ut dici merito queat ipsam* CUM CHRISTO HUMANUM GENUS REDEMISSE (4) ».

Voici maintenant le titre de *Marie Réparatrice* solennellement proclamé dans la récente encyclique.

Ainsi les grands principes de la spiritualité chrétienne sont vigoureusement établis dans ce magnifique document : nécessité absolue de la satisfaction et de la réparation ; devoir universel, pour la société, pour les familles,

(1) Bull. *Ineffabilis*, 8 déc. 1854.
(2) Encyclic. *Ad diem illum*, 2 février 1904.
(3) Décret de la S. C. des Rites, 21 janvier 1921, approuvant la Fête de la B. V. M. *Médiatrice de toutes les grâces*.
(4) Lettre du 22 mars 1918, *Act. Apost. Sed.*, X, 182.

pour les individus, de se consacrer et de faire amende au Sacré-Cœur; vie d'union avec le Christ Médiateur et avec Marie Réparatrice et Médiatrice des grâces.

Telle est bien la vraie vie *spirituelle*, la vie de l'esprit et du cœur, la vie qui, en nous rivant dès ici-bas à la double source du salut, est déjà pleine d'éternité.

Rome, Angelico.

Fr. Édouard Hugon, O. P.

Les préférences de notre Charité [1]

Dans l'amour de Charité pour le prochain, y a-t-il place pour des préférences? Nous devons aimer nos frères humains; mais, parmi eux, en est-il que nous devions aimer plus que les autres?

Saint Thomas estime qu'il faut mettre une hiérarchie dans nos amours de Charité. Il va à l'encontre d'une opinion qui avait cours de son temps et qui, de prime abord, semble assez plausible. D'après cette opinion, nous devons aimer tous les hommes également parce que tous les hommes sont aimés de Dieu et appelés au salut. Si l'on parle d'accorder des préférences, il faut l'entendre, continue cette opinion, uniquement dans l'ordre des dévouements extérieurs et des œuvres de Charité, dont il est impossible de faire bénéficier pareillement tous ceux qui font partie de l'humanité; mais, intérieurement, au point de vue du cœur et du sentiment, nous devons aimer tout le monde avec la même intensité d'affection (2).

(1) Voir les précédents articles : « Comment devons-nous aimer Dieu »; *La Vie Spirituelle*, janvier 1928, p. 337 et sv. — « La Charité que nous nous devons à nous-mêmes »; *ibid.*, févr., p. 493 et sv. — « La Charité surnaturelle pour autrui »; *ibid.*, mars, p. 629 et sv. — « La Charité pour les ennemis de Dieu et pour nos propres ennemis »; *ibid.*, mai, p. 161 et sv. — « L'ordre hiérarchique de la Charité »; *ibid.*, juin, p. 312 et sv.

(2) « Quidam dixerunt quod omnes proximi sunt aequaliter ex caritate diligendi quantum ad affectum, sed non quantum ad exte-

Accordons à cette opinion que notre dévouement fraternel a forcément des limites et que, dans le cadre de nos proches et de nos connaissances où il s'exerce, il doit se différencier en se proportionnant aux besoins de chacun. Mais, la question est de savoir si cette différence de dévouement reste parallèle à une égalité d'affection pour tous? Pour saint Thomas, une telle uniformité de sentiment est contre nature. Dans nos affections naturelles, nous manifestons des préférences, nous aimons plus celui-ci que celui-là. Nos amitiés, nos sympathies, ont, dans notre choix secret, un ordre hiérarchique. Or, la grâce se conforme à la nature; notre Charité, fruit de la grâce en nous, ne peut qu'imiter, dans son sentiment intime, ces différenciations et ces nuances infinies de nos affections. D'ailleurs, comment comprendre que nous devions effectivement plus de bienveillance et de bienfaisance aux uns qu'aux autres, témoigner plus de Charité à celui-ci qu'à celui-là, s'il n'y a pas, sous-jacente et expliquant cette différence des dévouements, une différence d'intensité dans l'affection elle-même? Dans la nature, ne voyons-nous pas les effets se proportionner à leurs causes, les actions répondre à la force des tendances et à l'énergie des intentions? Comment Dieu, qui produit en nous l'intensité de la Charité, n'adapterait-il pas cette ferveur intime aux dévouements plus ou moins grands qu'elle doit commander? (1)

riorem effectum; ponentes ordinem dilectionis esse intelligendum secundum exteriora beneficia, quae magis debemus impendere proximis quam alienis; non autem secundum interiorem affectum, quem aequaliter debemus impendere omnibus, etiam inimicis. » (II[a] II[ae], qu. 26, art. 6.)

(1) « Oportet... quod inclinatio gratiae, quae est affectus caritatis, proportionetur his quae sunt exterius agenda; ita scilicet ut ad eos intensiorem caritatis affectum habeamus quibus convenit nos magis beneficos esse. » (Ibid.) — Cf. Qu. disp.: *De caritate*, qu. 1, art. 9.

Il y a donc une hiérarchie obligée, non seulement dans la bienfaisance positive et extérieure, mais dans les sentiments intimes de notre Charité fraternelle. De ces préférences dans l'attachement affectif lui-même, saint Thomas donne cette raison : Les premiers objets de notre Charité sont Dieu et nous-même, parce que, Dieu nous aimant, nous ne pouvons pas aimer Dieu sans nous aimer pour Lui. Donc, plus un prochain se rapprochera de l'un ou l'autre de ces objets premiers de notre Charité, Dieu et nous, plus nous aurons à l'aimer, c'est-à-dire plus notre Charité pour lui sera fervente (1). Or, ceux qui sont les plus rapprochés de Dieu, et par conséquent les plus aimés de Lui, sont les meilleurs et les plus parfaits en Charité; et ceux qui sont les plus rapprochés de nous sont ceux qui nous sont liés par l'affection naturelle, la communauté de vie, les obligations et les relations sociales. Une hiérarchie doit donc s'établir dans notre Charité, à ces deux points de vue.

Mais, précisément, la difficulté est d'accorder ces deux points de vue qui se contredisent parfois, car il arrive que les plus rapprochés de nous par l'affection sont en même temps les moins parfaits. Ceux qui nous sont les plus chers par l'amitié ne sont pas forcément ceux que leur perfection rend plus chers à Dieu.

*
* *

Comment va s'affirmer cette préférence de notre Charité, ce plus d'amour que nous aurons pour quelques-

(1) « Dicendum est quod etiam secundum affectum oportet magis unum proximorum quam alium diligere. Et ratio est quia, cum principium dilectionis sit Deus et ipse diligens, necesse est quod secundum propinquitatem majorem ad alterum istorum principiorum major sit dilectionis affectus. » (II^a II^{ae}, qu. 26, art. 6.)

uns? Saint Thomas fait ici une heureuse distinction, très éclairante. La préférence de l'amour s'affirme par un plus grand bien souhaité à l'être aimé ou par plus d'intensité dans l'amour lui-même. Nous voulons à quelqu'un plus de bien qu'à un autre; ou nous voulons le même bien à plusieurs, mais en le voulant plus intensément à l'un qu'à l'autre, dans un amour plus fervent. Pour le dire en passant : il est assez difficile d'évaluer l'intensité de ferveur d'un amour; cela ne se définit guère, cela se sent, et surtout cela se prouve extérieurement par les actes de dévouement. On aime d'autant plus quelqu'un qu'on lui est plus spontanément et plus continuellement dévoué.

La Charité, qui est un amour, sera donc plus ou moins grande, soit par le bien qu'elle souhaitera, soit par son intensité intérieure. Par exemple, nous pouvons vouloir, pour quelqu'un, une sainteté plus grande, une perfection vertueuse plus achevée et, par conséquent, — au-delà de la vie présente, — un degré de gloire céleste plus élevé. Ou bien nous voudrons pour quelqu'un le bien surnaturel de la sanctification et du salut avec plus d'intensité que pour un autre.

Ces distinctions vont nous permettre de dire de quelle façon nous devons aimer, avec préférence, certains prochains.

Nous devons, dans la Charité, vouloir, pour les meilleurs, le degré de bien surnaturel dont ils sont dignes, que ces meilleurs nous soient proches par l'affection naturelle et par les liens de la vie, ou qu'ils nous soient indifférents et étrangers. Aimant Dieu et aimant nos frères en Dieu, nous devons aimer, pour eux, tous les bénéfices qui leur reviennent de l'amour de Dieu. Or, Dieu veut toutes choses avec justice et équité. Par conséquent, nous devons vouloir le plus grand bien surnaturel à ceux qui le méritent le plus, à ceux que Dieu veut récompenser

davantage. Ces meilleurs sont les plus agréables à Dieu ; ils en sont les plus aimants; et nous devons les traiter comme tels dans notre Charité. Ainsi donc, au point de vue de l'objet de notre Charité, de ce qu'elle veut et souhaite, c'est pour les meilleurs que nous devons avoir le plus de Charité (1).

Au point de vue de la ferveur de l'intensité de la Charité, nous aimerons davantage ceux qui sont proches de nous par l'affection et les obligations de la vie, c'est-à-dire nous devrons nous dévouer plus activement à leur procurer le bien surnaturel qui leur convient. La raison de cette obligatoire préférence vient précisément de ce qu'ils nous touchent et nous sont proches. Leurs rapports avec nous, — liens de parenté, d'amitié, d'échanges sociaux, — sont, normalement du moins, des rapports stables, connaturels, durables. Ces proches font partie de notre vie; nous dépendons d'eux et ils dépendent de nous; nous sommes providentiellement placés pour subvenir à leurs besoins et, à notre tour, leur demander aide et secours; tandis que les meilleurs en perfection, — outre que cette perfection n'est pas définitivement fixée en ce bas monde, — peuvent ne pas se trouver dans notre ambiance de vie, dans nos relations courantes. Nous pouvons n'avoir affaire avec eux qu'extraordinairement, par intermittence, et ne leur être attachés que par le seul lien

(1) « Dilectio habet speciem ex objecto, sed intentionem habet ex parte ipsius diligentis. Diversitas igitur dilectionis quae est secundum caritatem, quantum ad speciem est attendenda in proximis diligendis secundum comparationem ad Deum, ut scilicet ei qui est Deo propinquior majus bonum ex caritate velimus;... et hoc ad caritatem pertinet ut velit justitiam Dei servari secundum quam meliores perfectius beatitudinem participant... Intensio dilectionis est attendenda per comparationem ad ipsum hominem qui diligit. Et secundum hoc illos qui sunt sibi propinquiores intensiori affectu diligit homo ad illud bonum ad quod eos diligit quam meliores ad majus bonum. » (Ibid., art. 7.)

de la Charité surnaturelle. Cependant, il va de soi que si un proche est en même temps un parfait, la Charité pour lui doit être plus grande, non seulement objectivement, mais intensivement. Ici, les deux raisons d'aimer se concentrent dans la même personne, encore que bien souvent elles scient disjointes. Enfin, si c'est seulement par manière de désir et de souhait que nous voulons à autrui le bien surnaturel, il nous sera loisible de désirer, pour ceux que nous aimons par la parenté et l'amitié, la plus grande perfection vertueuse et surnaturelle possible (1).

Voici une autre raison d'aimer nos proches d'une Charité plus intense : vis-à-vis d'eux, notre Charité trouve, fonctionnant déjà, l'affection et le dévouement naturels. Au contraire, les meilleurs, les parfaits, qui ne sont pas nos proches, nous ne les touchons par la Charité que par l'endroit de leur bien surnaturel; ils n'ont de rapports affectifs et effectifs avec nous que par ce lien; tandis que nos proches nous sont liés déjà par d'autres amours et d'autres relations étroites et actives : liens du sang, sympathies spontanées, relations de vie, etc.

Mais, comment la présence de ces liens surnaturels va-t-elle accroître l'intensité de notre Charité? Parce que ces amours supposés permis, légitimes et vertueux, parce que les dévouements qui en résultent, vont être surnaturalisés par l'emprise de la Charité qui vient les ratifier; de sorte que notre Charité se dévoue à nos proches constamment et non plus seulement extraordinairement

(1) « Est ibi et alia differentia attendenda. Nam aliqui proximi sunt propinqui nobis secundum naturalem originem, a qua discedere non possunt, quia secundum eam sunt id quod sunt. Sed bonitas virtutis, secundum quam aliqui appropinquant Deo, potest accedere et recedere, augeri et minui. Et ideo possum ex caritate velle quod iste qui est mihi conjunctus sit melior alio, et sic ad majorem beatitudinis gradum pervenire possit. » (Ibid.)

comme vis-à-vis des indifférents. De plus, les actes naturels de nos relations affectueuses vont devenir eux-mêmes, par l'inspiration de Charité dont ils s'ennoblissent, des actes de Charité. C'est par affection naturelle, mais aussi par Charité, que nous serons bon fils, bon frère, ami dévoué. La Charité se déploiera partout dans nos rapports avec eux, en actes directs et en actes impérés, transposés par la Charité. Il est bien clair qu'ayant à témoigner continuellement et de tous côtés son dévouement, l'intensité de la Charité sera plus grande. C'est pour tout motif que nous allons aimer en Dieu ceux que nous aimons déjà dans l'ordre naturel. L'amitié est, pour la Charité, l'heureuse et providentielle occasion de montrer la totalité de son attachement et la plénitude de son dévouement (1).

*
* *

Nous venons de voir qu'une hiérarchie, un plus ou moins, s'impose dans nos dilections, et nous avons dit quels doivent être les privilégiés de notre Charité : d'un côté les plus dignes, les plus parfaits, parce qu'ils sont les plus aimés de Dieu; d'un autre côté, les plus proches,

(1) « Est alius modus quo plus diligimus ex caritate magis nobis conjunctos : quia pluribus modis eos diligimus. Ad eos enim qui non sunt nobis conjuncti non habemus nisi amicitiam caritatis. Ad eos vero qui sunt nobis conjuncti habemus aliquas alias amicitias, secundum modum conjunctionis eorum ad nos. Cum autem bonum super quod fundatur quaelibet alia amicitia honesta ordinetur sicut ad finem ad bonum super quod fundatur caritas, consequens est ut caritas imperet actui cujuslibet alterius amicitiae : sicut ars quae est circa finem imperat arti quae est circa ea quae sunt ad finem. Et sic hoc ipsum quod est diligere aliquem quia consanguineus vel quia conjunctus est vel concivis, vel propter quodcumque hujusmodi aliud licitum ordinabile in finem caritatis, potest a caritate imperari. Et ita ex caritate eliciente cum imperante pluribus modis diligimus magis nobis conjunctos. » (Ibid.)

parce que, providentiellement, c'est vis-à-vis d'eux que nous avons à déployer un plus grand dévouement.

Mais parmi nos proches — parents, amis, compagnons de vie, associés dans les mêmes intérêts — faut-il établir une nouvelle hiérarchie? Devrons-nous, par exemple, aimer plus nos parents que nos amis? et parmi nos parents, aimer plus notre père que notre mère, etc.?...

Ici encore, doit intervenir une hiérarchie. Mais celle-ci sera beaucoup moins accentuée que la précédente. Entre nos proches et ceux qui sont étrangers à notre vie, la différence est en effet bien tranchée, puisque nous n'avons affaire à ces étrangers qu'occasionnellement et par hasard, tandis qu'avec nos proches nous sommes en rapport constant, en réciprocité d'entr'aide et de bienfaisance.

Saint Thomas admet une certaine hiérarchie dans nos dilections de Charité à l'égard de nos proches. Nos relations familiales, amicales ou sociales, dans l'ordre naturel, ont chacune un motif spécifique : le lien du sang entre enfants et parents; le lien de direction spirituelle entre directeur et dirigé; le lien de dévouement militaire entre un soldat et son chef; le lien d'association d'intérêts entre gens groupés pour les mêmes entreprises ou participant de diverses façons aux mêmes travaux. Chacune de ces relations affectueuses ou utilitaires implique, chez ceux qui en font partie, une préférence de Charité mutuelle, quand le but ou l'intérêt qui les unit est en jeu. Un soldat, par exemple, doit, dans une opération militaire, obéir à son chef avant d'obéir à ses parents, il est obligé de défendre son pays avant d'être utile à ses proches. Un chef d'industrie, un patron doit plus de Charité bienfaisante à ses employés et à ses ouvriers qu'à d'autres employés et ouvriers. Je dois plus de dévouement spirituel à un fils spirituel qu'à une personne de ma parenté qui ne se réclame pas de moi pour la direction de son

âme. Je dois, de même, plus de Charité effective, dans mes paroles et mes actes, à un frère en religion qu'à un membre de ma famille qui est loin de moi et n'a pas besoin de mes services (1).

Maintenant, je peux considérer ces cadres d'affection, d'intérêts et de relations, non plus respectivement à l'intérieur d'eux-mêmes, mais tous ensemble par rapport à moi; ils se différencient alors selon la proximité qu'ils ont avec moi, selon la plus ou moins grande stabilité de leur liaison avec moi. Je suis beaucoup plus solidement lié à mes parents qu'à mes amis de libre choix. Ce lien de la parenté est en soi beaucoup plus fort que celui de l'amitié; il est stable et demeure toujours le même. Avec nos amitiés, la jonction est beaucoup plus lâche, plus mobile par nature. Sans doute, ces amitiés de choix peuvent être beaucoup plus douces, et, en fait, donner plus de satisfactions que certaines relations de parenté, mais, encore une fois, elles sont moins stables par elles-mêmes. C'est pourquoi, lorsqu'il y a nécessité et que nous avons à choisir, nous devons, en Charité, secourir nos parents avant nos amis; dans ce qui est obligatoire, les devoirs de Charité vont à ce qui est plus stable par nature. Toutefois, en dehors de ces obligations, quand les devoirs de justice et de piété filiale sont accomplis, nous pouvons

(1) « Intensio dilectionis est ex conjunctione dilecti ad diligentem. Et ideo diversorum dilectio est mensuranda secundum diversam rationem conjunctionis; ut scilicet unusquisque diligatur magis in eo quod pertinet ad illam conjunctionem secundum quam diligitur. Et ulterius comparanda est dilectio dilectioni secundum comparationem conjunctionis ad conjunctionem. Sic igitur dicendum est quod amicitia consanguineorum fundatur in conjunctione naturalis originis; amicitia autem concivium in communicatione civili; et amicitia commilitantium in communicatione bellica. Et ideo in his quae pertinent ad naturam plus debemus diligere consanguineos; in his autem quae pertinent ad civilem conversationem plus debemus diligere concives; et in bellicis plus commilitiones... » (II^a II^{ae}, qu. 26, art. 8.)

donner plus de confiance, et même, en certaines circonstances, plus de dévouement positif à certains de nos amis qu'à nos parents, surtout quand il s'agit de vaquer ensemble à des œuvres qui sont le but et la raison d'être de l'amitié (1).

Il faut donc conclure qu'une hiérarchie existe parmi nos affections. C'est vers ceux qui nous sont le plus solidement proches que nous devons déployer le plus de Charité effective.

Voyons maintenant quelques questions particulières, dans le but de montrer jusqu'à quelle délicatesse peut être poussée la hiérarchie de la Charité. Les préférences seront ici très nuancées; elles varieront selon les circonstances, et surtout selon les points de vue.

1°) En Charité, doit-on aimer plus son père que ses enfants?

Objectivement parlant, les parents, étant principes, ont plus de bonté, plus de raison d'être aimés que les enfants qui, étant dérivés, tiennent tout de leurs parents et, à ce titre, représentent une valeur moindre; mais subjectivement parlant, et du point de vue de la jonction et de l'intimité des vies, de l'obligatoire et assidu dévouement, on aime mieux ses enfants que ses parents. Un père ou une mère sont en effet plus proches de leur enfant qu'ils ne le sont de leurs propres parents; les parents aiment leur enfant comme étant quelque chose d'eux-mêmes, tandis que l'enfant n'envisage pas ses parents comme quelque chose de lui. Au surplus, les parents aiment leur enfant

(1) « Si autem comparemus conjunctionem ad conjunctionem, constat quod conjunctio naturalis originis est prior et immobilior : quia est secundum id quod pertinet ad substantiam; aliae autem conjunctiones sunt supervenientes, et removeri possunt. Et ideo amicitia consanguineorum est stabilior. Sed aliae amicitiae possunt esse potiores secundum illud quod est proprium unicuique amicitiae. » (Ibid.)

plus longtemps que celui-ci ne les aime; car l'enfant ne commence d'aimer qu'après un certain temps d'inconscience. Enfin, l'amour de Charité, semblable en cela à l'amour naturel, change d'attitude suivant qu'il remonte vers les parents ou qu'il descend vers les enfants : pour les parents, il se mélange de révérence et d'honneur; pour les enfants, il s'affirme par la bienfaisance de tous les instants (1).

2°) Un enfant doit-il aimer plus son père que sa mère?

Oui, objectivement parlant, parce que le père est principe actif et formel de l'enfant, tandis que la mère est surtout principe passif et matériel. Mais, évidemment, une telle préférence ne vaut qu'en soi, abstraitement. Outre que le père peut présenter moins de motifs d'être aimé surnaturellement que la mère parce que celle-ci est plus vertueuse et plus sainte, l'enfant a souvent plus de raison d'être attaché à sa mère : celle-ci d'ordinaire se dévoue davantage, supporte plus de peine, de souffrances, donne plus d'elle-même et, à ce titre, doit être plus aimée (2).

3°) Un homme doit-il plus aimer ses parents que sa femme?

Objectivement parlant, les parents, comme principes, présentent plus d'amabilité ; mais subjectivement, du point de vue de la communauté des vies et des intérêts, il est bien clair que la dilection doit être plus grande de l'époux à l'épouse ; on doit à ses parents plus de respect, mais, entre époux, on se doit plus de dévouement effectif, immédiat et continu. La vie en commun entre époux doit passer avant les complaisances envers les parents (3).

(1) IIª IIᵉ, qu. 26, art. 9.
(2) Ibid., art. 10.
(3) Ibid., art. 11.

4°) Un bienfaiteur aime-t-il plus son obligé que celui-ci ne l'aime ?

Oui, car il est donateur, il exerce la Charité, il est donc plus parfait puisqu'il donne et que l'obligé ne fait que recevoir. En fait d'amour, c'est le bienfaiteur qui a la palme : il aime plus vertueusement en se dévouant qu'en recevant ; il s'enrichit de cette perfection qui consiste à faire du bien, il accomplit un acte de vertu, tandis que son obligé n'a qu'à tendre la main et à bénéficer des largesses dont il est gratifié. Au surplus, ne voyons-nous pas le bienfait devenir onéreux à l'obligé, preuve que celui-ci est souvent loin d'aimer avec reconnaissance ? Au contraire, le bienfaiteur n'a-t-il pas toujours droit de se souvenir agréablement du bien qu'il a fait ? Enfin, le bienfaiteur prouve activement l'amour puisqu'il donne et se dévoue, tandis que l'obligé peut recevoir sans aimer. En soi, il y a donc plus de Charité dans le bienfaiteur que dans l'obligé (1).

5°) Enfin, voici une dernière question qui, de prime abord, va paraître paradoxale : Est-il plus méritoire d'exercer la Charité surnaturelle vis-à-vis d'un ami que vis-à-vis d'un ennemi ? (2)

Il semble qu'il soit beaucoup plus méritoire d'exercer la charité vis-à-vis d'un ennemi. Quoi de plus facile que d'aimer nos amis ! Au contraire, pour aimer nos ennemis il faut surmonter la répugnance qu'ils nous causent, et nous faire violence pour nous dévouer à leurs intérêts.

Et pourtant, en fait, nous acquérons une somme plus grande de mérites surnaturels en exerçant la Charité près de nos amis qu'en l'exerçant près de nos ennemis. Nous le disions plus haut, vis-à-vis de nos amis, notre Charité

(1) IIª IIᵉ, qu. 26, art. 12.
(2) IIª IIᵉ, qu. 27, art. 7.

est continuellement à l'œuvre : nous vivons avec eux ou près d'eux, tandis que, vivant d'ordinaire loin de nos ennemis, nous n'avons à faire preuve de Charité à leur endroit que très rarement et exceptionnellement. De plus, la Charité surnaturelle, en se superposant à nos sentiments et à nos dévouements d'ordre naturel, vient rendre méritoires tous services et manifestations d'amitié. Ainsi, il y a beaucoup plus de points d'application de notre Charité avec nos amis qu'il n'y en a avec nos ennemis. Encore une fois, ces actes de Charité sont plus nombreux et quasi continus ; de ce chef, les occasions de mérite surnaturel surabondent.

Ceux qui identifient le mérite surnaturel et le mérite naturel admettent difficilement cette doctrine. Il est clair, en effet, que si mérite veut simplement signifier difficulté vaincue, souffrance pénible et héroïquement acceptée, — — comme c'est le sens habituellement donné au mérite naturel, — nous n'aurons pas de mérite à fréquenter nos amis et à leur être dévoué ; tandis que tout deviendra mérite dans le fait de fréquenter des gens désagréables, malveillants et hostiles.

Mais, le mérite surnaturel ne se prend pas de ce point de vue : il provient de cette qualité que possèdent nos actes de Charité ou nos actions inspirées par la Charité d'être agréables à Dieu et d'attirer de sa part rétribution. Tout ce qui est fait pour Dieu par amour appelle la récompense de l'amour divin : ce qui est accompli dans la joie, comme ce qui est accompli dans la douleur. Quand donc nous nous dévouons à un ennemi, ce ne peut être que par motif de Charité surnaturelle, puisque, dans cet homme qui nous déteste et s'efforce peut-être de nous nuire, tout nous repousse au point de vue naturel : et c'est ce motif de Charité qui rend méritoire notre dévouement. De plus, l'effort pénible que nous déployons dans ce cas,

si notre Charité l'agrée et l'offre à Dieu, ajoute son mérite à celui de notre dévouement fraternel; car un tel héroïsme, que ne soutient aucun attrait humain, et que justifie seul l'amour de Dieu, a de quoi être pleinement méritoire; il est une preuve d'une grande perfection de la Charité. Il est donc plus méritoire que le bonheur rien qu'humain que nous demanderions à la présence de nos amis, sans nous soucier de remercier Dieu de cette béatitude. Il est plus méritoire qu'un dévouement d'amitié où les sentiments humains auraient le pas sur les sentiments surnaturels.

Ces restrictions admises, il n'en reste pas moins vrai que la Charité pour nos amis peut nous gagner plus de mérites que la Charité pour nos ennemis. Avec ceux que nous aimons et que nous fréquentons, notre Charité doit être continuellement appliquée à surnaturaliser les dons qu'elle fait et la bienfaisance qu'elle inspire. Mais, indépendamment de ce dévouement naturel à nos amis et que la Charité vient sanctifier et rendre méritoire, il y a la Charité surnaturelle elle-même et ses propres manifestations. Or, pourquoi notre Charité surnaturelle serait-elle moins intense pour un ami que pour un ennemi? Les raisons naturelles d'aimer nos amis, bien loin d'empêcher les raisons de la Charité surnaturelle, ne peuvent que les accentuer, et stimuler notre dévouement surnaturel pour eux. Avec nos amis beaucoup plus qu'avec nos ennemis dont, pour de justes motifs, nous évitons le plus souvent la présence, notre Charité peut et doit s'exercer de toutes manières et en toutes occasions. Nous aurons souci de leur bien surnaturel avant celui de tous les autres, et nous nous appliquerons sans relâche à le garder et à le grandir. Pour qui prierons-nous plus souvent et avec plus de ferveur que pour nos amis? Les imperfections de ceux-ci nous seront insupportables, et nous travaillerons à les

guérir. Leurs vertus nous seront aimables, et nous voudrons, avec force et douceur, les accroître. Vis-à-vis de nos amis surtout, nous serons bons, compatissants, patients : actes positifs de Charité fraternelle, en eux-mêmes méritoires, et auxquels s'ajouteront les mérites de notre dévouement naturel inspiré et ratifié par la Charité. Aimons donc pour Dieu ceux qu'Il nous donne à aimer. Ces amitiés sanctifiées deviendront sanctifiantes : elles grossiront le trésor de nos mérites; elles nous vaudront de posséder et de chérir Dieu de plus en plus.

(*A suivre.*)

Le Saulchoir. Fr. H.-D. Noble, O.P.

Les Psaumes et les Mystères rédempteurs

(Suite)

Le tribut de la reconnaissance

PSAUME LXXXIII

Quam dilecta tabernacula tua

I

2 Combien aimables sont vos tabernacles,
Dieu des armées ! [de Jahvé.
3 Mon âme languit et se consume d'amour pour les parvis
Mon cœur et ma chair tressaillent à la pensée du Dieu
4 Le passereau se trouve une demeure, [vivant !
et la tourterelle un nid,
où déposer ses petits.
5 Ce sont pour moi vos autels, Seigneur des armées,
mon Roi et mon Dieu !
6 Heureux ceux qui habitent votre maison,
Ils peuvent vous louer à jamais !

II

Heureux donc l'homme qui reçoit de vous la grâce,
et qui a vraiment à cœur de monter vers vous !
7 Placé en cette vallée de larmes,
il la change en un lieu fertile.
8 Le Créateur le couvre aussi de bénédictions.
Ceux-là vont toujours croissant en vertu,
Bientôt ils paraîtront devant Dieu en Sion.

III

9 Jahvé, Dieu des armées, écoutez ma prière,
Prêtez l'oreille, Dieu de Jacob!
10 O vous, notre protection, Dieu, abaissez les yeux
et regardez la face de votre Christ!
11 Un jour passé dans vos parvis
vaut mieux que des milliers; [de mon Dieu
Et pour moi je préfère me tenir au seuil de la maison
plutôt que d'habiter les demeures de l'impiété.
12 Car en Dieu il y a miséricorde et fidélité :
la grâce et la gloire, c'est lui qui nous les donnera.
13 Il n'est pas de bien qu'il refuse
à ceux qui marchent dans l'innocence!
Seigneur des armées,
heureux celui qui met en vous sa confiance!

Les conquêtes du Seigneur, la paix et l'amitié de Dieu rendues au monde, la béatitude assurée pour plus tard, provoquent aussitôt l'action de grâces. L'âme comblée des prévenances divines et des marques de tendresse de Celui que désormais elle peut appeler son Père, l'âme enrichie des grâces de la Rédemption et confirmée dans la possession des biens surnaturels par l'assurance qu'elle a d'être à l'abri de ses ennemis, s'établit avec allégresse dans la paix divine comme en sa demeure. Ame de lévite, âme consacrée au service de Dieu, elle va pouvoir chanter le bonheur de ceux qui sont fixés dans la maison de Dieu, en pleine possession de la présence divine.

Beati qui habitant in domo tua Domine,
in saecula saeculorum laudabunt Te!

Inutile de dire que c'est un lévite qui parle. Le titre du verset 1, comme celui du psaume suivant au même verset, nomme « les fils de Coré », déjà connus par les psaumes XLI à XLVIII. Ils étaient chantres attitrés (II Par., XX, 19), et préposés à la garde des portes du sanctuaire (II Par., XXXI, 14. Cf. I Par., IX, 26), et, comme tout bon portier,

ils avaient à interdire aux indignes l'entrée du lieu saint : *ut non ingrediretur eam* (*domum Domini*) *immundus in omni re* (II Par., XXIII, 19). C'est à remplir leur humble fonction avec zèle qu'ils ont appris à aimer la maison de Dieu, et à goûter les conditions de vie qui leur sont faites. Leur psaume *Quam dilecta* célèbre les charmes de cette maison du Seigneur, et ils parlent au nom de toutes les âmes qui, depuis l'Incarnation, portent en elles-mêmes ce tabernacle du Seigneur, où il leur est si bon d'habiter.

I

2 Combien aimables sont vos tabernacles,
Dieu des armées! [de Jahvé.
3 Mon âme languit et se consume d'amour pour les parvis
Mon cœur et ma chair tressaillent à la pensée du Dieu
4 Le passereau se trouve une demeure, [vivant!
et la tourterelle un nid,
où déposer ses petits.
5 Ce sont pour moi vos autels, Seigneur des armées,
mon Roi et mon Dieu!
6 Heureux ceux qui habitent votre maison,
ils peuvent vous louer à jamais!

Dès cette première strophe que termine la pause mélodique, le psalmiste dépasse les conditions du temple matériel pour s'élever « *ad Deum vivum* », jusqu'au Dieu réellement vivant; son âme aimante et profondément attachée à son Dieu a pour le sanctuaire de Sion des sentiments d'affection qu'elle traduit en termes enthousiastes :

Quam dilecta tabernacula tua!

Quam dilectissimae habitationes tuae, lisait saint Cyprien; et saint Augustin : *Quam dilectissima tabernacula tua!*

Quam amabilia tabernacula tua, reprenait saint Hilaire.

Sous ces différentes traductions s'exprime la même tendresse pour les « demeures du Seigneur ». Ce qu'est pour le passereau et la tourterelle le nid bien chaud où ils déposent leurs petits, les nourrissent et les voient grandir, le tabernacle du Seigneur l'est pour son peuple : c'est là aussi que le Seigneur met ses petits enfants à l'abri, les nourrit de sa doctrine, et fait tous les frais de leur éducation.

Mais l'âme, qui tressaille déjà de bonheur, aspire à la possession pleine et entière dans la vision : « elle languit et se consume d'amour », « son cœur et sa chair frémissent de joie » à la perspective de posséder le Dieu vivant :

exultaverunt in Deum vivum;

comme au psaume LXXII, 26,

Defecit caro mea et cor meum :
Deus cordis mei, et pars mea Deus in aeternum !

Cette pensée fait commencer le cantique d'action de grâces qui retentira durant toute l'éternité : et saint Augustin s'émerveille à la seule idée de cette louange dans la vision face à face : « *Si tanta alacritate... laudamus quod credimus, quomodo laudabimus quod videbimus ! Amor sempiternus erit, quia illa insatiabilis pulchritudo erit : noli timere ne non possis semper laudare quem semper poteris amare!* (S. Aug., h. l.)

II

6 Heureux donc l'homme qui reçoit de vous la grâce,
et qui a vraiment à cœur de monter vers vous !
7 Placé en cette vallée de larmes,
il la change en un lieu fertile.
8 Le Créateur le couvre aussi de bénédictions.
Ceux-là vont toujours croissant en vertu,
Bientôt ils paraîtront devant Dieu en Sion.

« *Parebunt apud Deum in Sion* », traduit saint Jérôme.

Il s'agit des pèlerins juifs, qui, connaissant les joies du sanctuaire, se hâtent de monter vers Jérusalem pour jouir eux aussi un instant de la gloire de Dieu présent en son temple. C'est mieux encore l'humanité régénérée qu'attirent les biens éternels; elle retourne avec empressement vers celui qui les lui promet. Et cette orientation « *ad Deum* », « *in Deum vivum* », est déjà une vraie béatitude, qui transforme et transfigure toutes choses (v. 7); et le Seigneur encourage encore cette attitude en comblant de bénédictions. Ainsi la vertu, la force, le courage, ne font-ils que croître sans cesse en dépit des difficultés. C'est en quelques mots l'histoire de la vie chrétienne sérieuse, de la vie spirituelle, toute orientée vers Dieu, « *ad Deum* », « *in hac lacrimarum valle* ». Il y a bien des misères et la route est longue : mais ce sont des « ascensions » continuelles vers Celui dont la bauté fascine l'âme au point de lui faire tout accepter pour lui.

Que ces grâces soient pour tous, demande en terminant le psalmiste :

III

9 Jahvé, Dieu des armées, écoutez ma prière,
prêtez l'oreille, Dieu de Jacob!
10 O vous, notre protection, Dieu, abaissez les yeux
et regardez la face de votre Christ!
11 Un jour passé dans vos parvis
vaut mieux que des milliers: [de mon Dieu
Et pour moi, je préfère me tenir au seuil de la maison
plutôt que d'habiter les demeures de l'impiété.
12 Car en Dieu il y a miséricorde et fidélité :
la grâce et la gloire, c'est lui qui nous les donnera.
13 Il n'est pas de bien qu'il refuse
à ceux qui marchent dans l'innocence!
Seigneur des armées,
heureux celui qui met en vous sa confiance!

Après avoir célébré la béatitude de ceux qui, par vocation, habitent toujours en présence de Dieu, et dont la

vie consacrée s'écoule tranquille et recueillie dans la maison du Seigneur ; après avoir exprimé le vœu de voir les simples fidèles venir goûter eux aussi les joies du sanctuaire, et déclaré bienheureux ceux qui s'y rendent volontiers, le psalmiste prononce comme une troisième béatitude de caractère plus universel : celle de tous ceux qui s'adressent avec confiance à Dieu, et savent profiter de sa proximité pour lui offrir d'ardentes supplications. Dieu n'est que charité, bonté compatissante et fidélité : rien de plus engageant pour ceux qui ont recours à lui : ils sont d'avance assurés qu'ils recevront « grâce et gloire », c'est-à-dire abondance de biens : « *non privabit bonis* ».

Ce sont précisément, au sens chrétien, les deux biens éminents que l'âme doit à la Rédemption ; elle les attend de Dieu seul et doit les lui demander sans cesse, la grâce pour le temps présent, la gloire pour l'éternité : « *gratiam tribuens in praesenti, et gloriam in futuro* », dit la Secrète *Exaudi* de la mémoire *A cunctis* : la grâce c'est déjà le bien suprême, l'amitié de Dieu, la communion à sa vie divine, Dieu lui-même possédé, source inépuisable de santé spirituelle, de lumière et de force pour tendre à la fin ; la gloire, c'est la lumière béatifique qui donnera la vision de Dieu en la société de tous les bienheureux, dans « la cité de la paix », « *cujus participatio ejus in idipsum* » (ps. CXXI), « *una cum electis* », dans la grande vie conventuelle de l'éternité où toutes les séparations s'évanouissent...

Alors se réalisera pleinement ce cri du cœur que le psalmiste faisait entendre avec une telle conviction : « *Melior est dies una in atriis tuis, super millia...* » Le jour unique de l'éternité, le jour lumineux qui ne verra plus les ombres de la nuit :

Largire clarum vespere
Quo vita nusquam decidat!

Ce jour-là fera bien vite oublier les labeurs qui auront fait paraître la vie bien longue, *super millia*... Dès maintenant il y a, pour les âmes consacrées au service de Dieu, abondance et surabondance de grâces, *gratiam*, qui font attendre en paix la seconde partie du programme divin, *et gloriam*.

Le psalmiste les demande pour tous, mais, en bon Israélite et en fervent lévite, il pense surtout à l'Oint du Seigneur, *Respice in faciem Christi tui*, sans doute le grand-prêtre, celui qui porte l'onction sainte (il n'y avait plus de roi à l'époque où écrivait ce fils de Coré, sans doute après l'exil), ce grand prêtre Josua, ou Jésu, dont parle le Prophète Zacharie, c. III, et dont le nom était symbolique du vrai *Christus Domini*, de celui que précisément le prophète annonce dans ce même chapitre comme devant résumer tout le sacerdoce ancien : *Adducam Servum meum Orientem* (III, 8); c'est celui-là qui recevra la plénitude de la grâce et de la gloire, au point d'en être la source authentique et inépuisable pour tous ceux qui savent la demander en son nom.

Respice in faciem Christi tui!

PSAUME LXXXIV

Benedixisti Domine terram tuam

I

2 Vous avez, Seigneur, répandu vos bénédictions sur votre terre,
vous avez ramené les captifs de Jacob;
3 Vous avez pardonné l'iniquité de votre peuple,
et couvert d'un voile tous ses péchés,
4 Vous avez complètement apaisé votre courroux,
et vous vous êtes détourné de votre colère.
5 Relevez-nous donc, ô Dieu notre Sauveur, nous.
et faites cesser votre fureur allumée de nouveau contre

6 Nous montreriez-vous éternellement une face irritée?
Feriez-vous durer votre courroux de génération en géné-
[ration?
7 De nouveau, Seigneur, vous allez nous rendre à la vie,
pour que votre peuple se réjouisse en vous.
8 Ah! Seigneur, montrez-nous donc votre miséricorde,
et donnez-nous le Salut qui vient de vous!

II

9 Allons écouter ce que va dire le Seigneur Dieu!
Eh bien, c'est de paix qu'il veut parler
à son peuple et à ses fidèles, [fautes).
pourvu que de tout cœur ils se détournent (de leurs
10 Oui, son salut est tout proche pour ceux qui le craignent,
(proche est le temps) où sa gloire va venir habiter notre
[terre!
11 La miséricorde et la fidélité aux promesses s'y rencon-
[trent,
la justice et la paix s'y donnent le baiser de l'union.
12 La vérité germe de la terre,
et la bienveillance regarde du haut du ciel.
13 C'est ainsi que du Seigneur viendra le bienfait,
tandis que la terre produira son fruit.
14 La sainteté marchera devant lui,
et préparera la voie sous ses pas.

Les pensées du psaume LXXXIII, de sa finale notamment, s'éclaircissent encore dans cette nouvelle prière instante. Il n'en est pas de plus messianique, ni de plus explicite dans sa façon de remercier à l'avance du mystère comme s'il était accompli, et d'en demander la pleine application à tous.

On est au temps qui suivit de près le retour de la captivité, et la première pensée est de remercier Dieu de cette récente délivrance, comme d'une grâce insigne par elle-même, et surtout importante parce qu'elle symbolise et en fait espérer d'autres.

Benedixisti Domine terram tuam,
Avertisti captivitatem Jacob!

On est revenu tout joyeux de la terre d'exil, et tout aussitôt on s'est remis au travail pour rendre au temple et au culte de Dieu toute leur splendeur d'autrefois. On a chanté les charmes de la maison de Dieu et la joie de se sentir pour toujours consacrés à son service. Les pèlerins ont commencé à reprendre le chemin de Sion, les psaumes Graduels sont peut-être déjà composés. La vie surnaturelle a reçu une impulsion nouvelle sous l'action combinée des lévites et des prophètes de l'époque, Aggée, Zacharie et Malachie.

Pourtant on éprouve un grand malaise, on sent que tout n'est pas fait encore; les choses ne sont pas rétablies comme on l'avait espéré. On est en butte au mauvais vouloir et à l'opposition ouverte de ceux qui n'ont de goût que pour les jouissances vulgaires, et méprisent les choses de Dieu et de son culte. D'où, souffrance et scandale pour ces fidèles, qui n'avaient rien tant à cœur que la gloire de Dieu. On croyait le pardon définitivement accordé, le salut réalisé et la liberté rendue désormais de servir Dieu en paix. Au lieu de cela, les persécutions, les angoisses, les épreuves de toute sorte, comme si Dieu avait oublié son peuple fidèle, ou s'il avait gardé des griefs contre lui.

Mais non! Dieu n'oublie pas, et il n'a plus de raison de s'irriter contre son peuple. Sans doute il y a encore à souffrir et à patienter, il faut attendre le salut définitif, mais qu'on se rassure, le Seigneur n'a pour les siens que des pensées de paix : ℣. 9. Ce n'est plus comme au temps de Jérémie, où ceux qui avaient mérité les châtiments de Dieu se redisaient, pour se tranquilliser : « *Pax, pax!* » — « *Non erat pax!* » leur répondait le prophète (Jer., VI, 14; VIII, 11-15. Cf. Is., LVII, 21 : *Non est pax impiis.*) Maintenant, on peut l'attendre, cette paix divine!

Isaïe avait annoncé jadis que le règne du Messie, du

« *Princeps pacis* », serait caractérisé par la paix inaltérable : *et pacis non erit finis*; de même que l'Ange devait dire à Marie : « *et regni ejus non erit finis* ». La paix durera autant que son règne, cette paix suave et abondante dont il est question au chapitre LXVI et dernier du même prophète Isaïe : « *Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis et quasi torrentem inundantem...* »

Prophète à son tour et emporté loin de son époque par l'Esprit de Dieu, le psalmiste comprend que désormais les temps sont proches,... ils se réalisent,... ils sont accomplis. Et lui de les décrire en termes d'une étonnante précision, en montrant dans le mystère de l'Incarnation du Verbe le double élément, le divin et l'humain, la part du ciel et la part de la terre. Devant cette description lumineuse il n'y a qu'à se prosterner et adorer : c'est le psaume de Noël par excellence.

C'est aussi la prière de l'Avent, de l'attente confiante, et cependant anxieuse, qui appelle la réalisation de ses espérances. Elle forme la première partie du psaume qui est toute pénétrée d'inébranlable assurance. Elle exprime la grande espérance des siècles qui ont préparé l'Incarnation, et elle prête à l'Église les paroles les mieux adaptées à l'attente du mystère de Noël, et aussi à ses demandes constantes d'augmentation de la grâce divine : *Ostende nobis Domine misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis!*

I

2 Vous avez, Seigneur, répandu vos bénédictions sur votre [terre,
vous avez ramené les captifs de Jacob;
3 Vous avez pardonné l'iniquité de votre peuple,
et couvert d'un voile tous ses péchés.
4 Vous avez complètement apaisé votre courroux
et vous vous êtes détourné de votre colère.
5 Relevez-nous donc, ô Dieu notre Sauveur, [nous.
et faites cesser votre fureur allumée de nouveau contre

6 Nous montreriez-vous éternellement une face irritée?
Feriez-vous durer votre courroux de génération en géné-
[ration?
7 De nouveau, Seigneur, vous allez nous rendre à la vie,
pour que votre peuple se réjouisse en vous.
8 Ah! Seigneur, montrez-nous donc votre miséricorde,
et donnez-nous le Salut qui vient de vous!

La prière est ardente, et elle est habile : elle s'autorise des grâces reçues, pour déterminer le Seigneur à poursuivre le cours de ses bienfaits. Le retour de l'exil a été une vraie bénédiction pour cette terre, dont Dieu lui-même reprenait possession; c'est aussi le cas des âmes qui appartiennent à Dieu comme son bien, mais dont il a dû reprendre possession en les arrachant à la domination du tyran. Il en a expulsé l'ennemi ; il a pu y rentrer en maître absolu, et sa présence est devenue source de bénédictions : la remise des fautes, la réconciliation avec Dieu, l'amitié qui ne se perdra plus : car, désormais, le salut est chose faite, les espérances messianiques sont réalisées, « l'habitation de Dieu en notre terre », dont va parler le psalmiste, est la grande vérité dont on vit maintenant. Ce n'est plus seulement « Dieu au milieu de nous », comme le chantait le psaume XLV,

« *Deus in medio ejus, non commovebitur* » :

c'est Dieu en nous, « *et habitavit in nobis* », Dieu avec nous et pour nous, Emmanuel! Le grand dessein de miséricorde, réalisé dans l'Incarnation, a été clairement entrevu par le psalmiste : il a compris que la gloire du Seigneur allait se manifester plus abondante que jamais, et il en rend grâces d'avance. Le prophète Aggée disait, de son côté, au nom du Seigneur :

« *Et movebo omnes gentes... et implebo domum istam gloria.*
« *Magna erit gloria domus istius novissimae plus quam primae... et in loco isto dabo pacem* » (Agg., II, 8-10).

Et Zacharie venait renchérir sur ces divines assurances, il expliquait nettement que cette gloire de Dieu, qui allait remplir le nouveau temple et Jérusalem, était la présence même de Dieu :

« *Et ego ero ei, ait Dominus, murus ignis in circuitu, et in gloria ero in medio ejus. Lauda et laetare, filia Sion, quia ecce ego venio et habitabo in medio tui* » (Zach., II, [5, 10).

Le psalmiste est plus explicite encore dans sa description : c'est du cœur même de Dieu qu'il en tient le secret. Comme son confrère, le lévite auteur du psaume LXXII, qui était allé se renseigner près du Seigneur :

« *labor est ante me*
donec intrem in sanctuarium Dei
et intelligam... »

notre fils de Coré a questionné son Dieu :

II

9 Allons écouter ce que va dire le Seigneur Dieu.
Eh bien, c'est de paix qu'il veut parler
à son peuple et à ses fidèles, [fautes).
pourvu que de tout cœur ils se détournent (de leurs
10 Oui, son salut est tout proche pour ceux qui le craignent,
(proche est le temps) où *sa gloire* va venir habiter notre [terre!

« *Surge! Illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum, et* GLORIA *Domini super te orta est!* L'oracle d'Isaïe, LX, acclame le plein accomplissement de la prédiction. *Et vidimus* GLORIAM *ejus!* reprendra saint Jean, I, 14. La divine présence sera dorénavant beaucoup plus vivante, plus intime, mieux connue et plus aimée, « dans ce nouveau temple » qui est l'humanité du Christ, « sur notre

terre » qui est l'Église, Notre-Dame, les âmes baptisées. *Et habitavit in nobis !*

11 La miséricorde et la fidélité aux promesses s'y rencon-
[trent,
la justice et la paix s'y donnent le baiser de l'union.
12 La vérité germe de la terre,
et la bienveillance regarde du haut du ciel.
13 C'est ainsi que du Seigneur viendra le bienfait
tandis que la terre produira son fruit.
14 La sainteté marchera devant lui,
et préparera la voie sous ses pas.

Tout le joyeux mystère de l'Incarnation est résumé en ces quelques mots : *O admirabile commercium !* L'heureuse rencontre de Dieu et de la créature, on se salue, on s'embrasse, on vivra désormais dans l'union la plus étroite, l'union hypostatique, l'union des âmes à leur divin Époux, l'union des âmes entre elles. « *Caelesti Sponso juncta est Ecclesia!* »

Dans cette glorieuse théophanie, ce sont les perfections divines qui se manifestent en tout premier lieu : *la miséricorde et la fidélité* aux promesses, miséricordieuse bonté pour tous, fidélité spéciale aux promesses faites à Israël, selon que le montre si bien saint Paul en résumant tout le mystère (Rom., xv, 8). Ce sont les deux mobiles de l'Incarnation. Puis voici venir les deux fins du mystère, elles s'unissent dans un commun baiser :

Justitia et pax osculatae sunt.

La justice divine demandait à être satisfaite. Le Sauveur y satisfait en venant vers sa créature déchue, en se faisant petit, en souffrant, en se donnant. *La paix*, c'est ce qu'il vient apporter, l'amitié avec Dieu, l'harmonie avec le prochain, la paix avec soi-même. Enfin les deux éléments constitutifs du mystère, le divin et l'humain, la bonté, la bienveillance qui s'incline du haut des cieux, et la réalité

de la chair produite par la terre. De Dieu vient le « bienfait », le « don » insigne qu'il nous fait de son Fils Bien-aimé :

Sic enim dilexit mundum.....;

mais la terre donne aussi quelque chose d'elle-même, elle produit son fruit, le plus pur, le plus immaculé, et cette terre choisie est le sein très pur de la Vierge. *Terra dedit fructum suum*, chantait aussi le psaume LXVI. C'est la double filiation divine et humaine de Celui dont Isaïe disait qu'il aurait deux noms :

« *In die illa erit Germen Domini in magnificentia et gloria, et Fructus terrae sublimis et exultatio his qui salvati fuerint.* »

Il est appelé simultanément et en vérité *le rejeton de Jahve*, « plein de beauté et de gloire » — ou, « pour la gloire de Dieu », — et *le fruit de la terre* pour l'honneur et la joie des rachetés (Is., IV, 2) : *Germen Domini*, comme dans Zacharie, VI, 12 : *Ecce Vir, Oriens nomen ejus*. C'est le même vocable, que la Vulgate a rendu par son équivalent *Oriens*, ici et dans le texte célèbre du même prophète Zacharie, III, 8 :

Adducam Servum meum Orientem. — Per viscera misericordiae Dei nostri, in quibus visitavit nos Oriens ex Alto... (Luc, I, 78)

Tous ces passages s'expliquent et s'éclairent mutuellement. Il est évident qu'il ne s'agit pas d'une simple bénédiction d'en haut qui féconde le sol et lui fait produire une herbe abondante. Cette bénédiction est vivante, elle est un « rejeton de Dieu », et de son côté « le fruit de la terre » est une créature déterminée, c'est la nature humaine que le Verbe engendré du Père unit intimement à sa nature divine dans l'unité de sa propre personne.

L'échange mystérieux du créé et de l'incréé s'est accompli une fois pour toutes dans le Christ; mais il se repro-

duit désormais constamment dans le corps mystique du Christ qui est l'Église, et en chacun de ses membres. L'union du divin et de l'humain y est constante, et elle est aussi réelle que chez le Christ. L'Église a son Chef au ciel, dans la gloire, c'est le Christ lui-même, et son corps est humain, en grande partie sur la terre. En nous-même circule la vie divine du Sauveur, mais elle n'est pas seule : nous vivons aussi de notre vie humaine et personnelle : notre terre continue à donner son fruit, notre pauvre être humain, et c'est pour elle le plus grand honneur de le voir uni étroitement au divin. En notre être régénéré, renouvelé, vivifié, divinisé, se révèlent constamment la miséricorde divine et la fidélité aux promesses ; la justice apaisée et la paix rendue se donnent le baiser de la réconciliation et de la bonne harmonie :

« *Justitia ante eum ambulabit* » (v. 14),

la sainteté même de Dieu nous trace la voie, le Christ qui est notre « *sanctificatio* » (I Cor., 1, 30), notre modèle vivant, notre Pasteur, qu'il nous suffit de suivre docilement pour accomplir les œuvres de sainteté.

A lui désormais bénédiction, honneur et gloire sans fin ! C'est l'acclamation de l'éternité, ce doit être aussi celle du temps : et c'est à quoi le psautier a très amplement pourvu.

Hymne de triomphe et d'allégresse

PSAUME XCVII

Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit.

I

1 Chantez donc au Seigneur un cantique nouveau,
car il a accompli des merveilles :
Sa droite l'a rendu victorieux,
aidée de son bras saint.

2 Jahve a rendu manifeste ce salut qui vient de lui,
c'est à la face des peuples qu'il a révélé sa propre justice.
3 Il s'est souvenu de sa miséricorde
et de sa fidélité pour la maison d'Israël.
Toutes les extrémités de la terre ont pu le contempler à
le salut qui nous vient de notre Dieu. [l'aise,

II

4 Dites donc à Dieu votre jubilation, univers entier,
chantez votre allégresse, entonnez vos cantiques.
5 Chantez à Jahvé sur la harpe,
avec la cithare chantez les psaumes.
6 Au son des trompettes et de la corne,
poussez de joyeuses acclamations en présence de notre
[roi Jahvé!

III

7 Que la mer mugisse, elle et tout ce qu'elle renferme,
que la terre exulte avec ceux qui l'habitent.
8 Que les fleuves battent des mains,
et qu'ensemble les montagnes publient leur joie.
9 Devant la face de Jahvé :
car le voici qui vient établir la justice sur la terre,
régir le monde selon la justice
et les peuples selon l'équité!

Oui, il faut chanter les triomphes du Sauveur, et tous doivent s'associer à la louange. « Chantez le cantique nouveau », a déjà demandé le psaume XCV; et après les hommages du psaume XCVI à la royauté de Dieu, le psaume XCVII réclame encore *un cantique nouveau*, qui soit à la hauteur de l'œuvre du salut. Le psaume que l'Esprit de Dieu inspire répond bien à ce besoin : en quelques mots il caractérise l'œuvre toute miséricordieuse opérée par le Seigneur. On croirait entendre déjà le Cantique *Benedictus* de Zacharie, saluant la naissance du saint précurseur. De part et d'autre il s'agit d'une visite dont l'humanité est la première à bénéficier; visite singulièrement salutaire, qui apporte la réconciliation avec Dieu; œuvre de salut fon-

cière et définitive, qui doit atteindre l'âme humaine jusqu'au tréfond de son être, pour la refaire, la transformer, la rendre juste et sainte, de la justice et de la sainteté même de Dieu.

Pour opérer le rachat des âmes, pour les tirer des ténèbres de la mort, il fallait le don de la lumière divine et la manifestation de la sainteté de Dieu. Les théophanies anciennes et la loi de Moïse n'y avaient pas suffi. Le Seigneur a dû venir en personne et manifester aux yeux du monde sa justice et sa sainteté, afin d'y faire participer le monde régénéré. Israël était en possession d'une justice et d'une sainteté, mais purement rituelles et surtout extérieures. C'était un commencement destiné à préparer les âmes à recevoir la pleine lumière. Elle a lui au moment de l'Incarnation. La sainteté même de Dieu vient justifier les hommes, leur justification sera complète et profonde. C'est la thèse que saint Paul développera en l'Épître aux Romains, en reprenant les termes du psaume *Cantate*, tant ils sont expressifs et lumineux. En quelques versets ils disent toute l'économie de la grâce, toute l'œuvre victorieuse du Christ, tout le bouleversement profond qu'elle a opéré à notre avantage.

A ces splendeurs de révélation divine *il faut une louange*, et une louange qui soit digne de Dieu : aussi devra-t-elle s'accomplir devant la Majesté divine, *in conspectu Regis Domini*.

Le psalmiste y prélude et c'est à Dieu qu'il offre son cantique, son Mizmôr, selon le titre hébreu. Les Septante et la Vulgate ajoutent l'attribution à David, et l'ancienne version Syriaque croit savoir qu'il s'agit de la délivrance du peuple de la servitude d'Égypte. C'est possible, mais la délivrance dont il est surtout question c'est la Rédemption, acclamée d'avance comme si elle était déjà opérée.

On peut distinguer trois strophes, dont la première

rappelle les caractéristiques de la visite du Seigneur à son peuple; les autres sont l'invitation à la louange.

I

1 Chantez donc au Seigneur un cantique nouveau,
car il a accompli des merveilles :
Sa droite l'a rendu victorieux,
aidée de son bras saint.
2 Jahve a rendu manifeste ce salut qui vient de lui,
c'est à la face des peuples qu'il a révélé sa propre justice.
3 Il s'est souvenu de sa miséricorde
et de sa fidélité pour la maison d'Israël.
Toutes les extrémités de la terre ont pu le contempler à
le salut qui nous vient de notre Dieu. [l'aise,

Manifestation grandiose qui est en même temps une victoire! Il est question de salut présenté au monde entier, et c'est une œuvre de miséricorde et de fidélité. Quel est ce salut, et qu'est la justice qu'il vient apporter à la terre? En hébreu, *salut* se dit : « Jesuah », *Jésus*, et de fait c'est bien du Sauveur qu'il est question. La preuve en est dans l'universalité du salut et surtout dans l'effet qu'il procure. Cette délivrance apporte et révèle la justice de Dieu : non pas parce qu'elle rétablit les droits d'Israël en le sauvant; le sens est beaucoup plus élevé. Le Seigneur manifeste, révèle pour la première fois avec cette solennité sa propre justice, la justice qui est en lui, et qui va constituer le salut du genre humain : ce sera bien le salut qui vient de Dieu, puisqu'il plongera ses racines en la sainteté même de Dieu.

Le *Benedictus* ne fera que reprendre la même idée, en soulignant le caractère gracieux de la manifestation : ce fut une visite du Seigneur destinée à engendrer la sainteté : « *Visitavit et fecit redemptionem... ut serviamus illi in sanctitate et justitia coram ipso...* » L'un des plus brillants

succès de l'Incarnation fut de mettre la pureté là où régnait jusqu'alors la licence des mœurs païennes.

Noter l'insistance du psalmiste : *notum fecit, revelavit,* comme dans le « Benedictus », *visitavit.* La connaissance du salut, comme le salut lui-même, vient tout entière de Dieu seul. La révélation est le fait divin qui est à la base de la foi : sans elle impossible de soupçonner les vérités cachées de Dieu. Le Sauveur le dira clairement à saint Pierre à la suite de sa confession de foi : « *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in caelis est* » (Matt., XVI). Saint Paul protestera plus tard : « *Notum vobis facio Evangelium... quia non... ab homine accepi illud... sed per revelationem Jesu Christi* » (Gal., I). Révélation du salut par l'effusion de la lumière divine, et réalisation de ce salut, tout est l'effet de la tendresse divine :

« *Recordatus est misericordiae suae* ».

Notre-Dame redira cet hommage de reconnaissance dans son *Magnificat.*

Ajoutons enfin que cette grande manifestation de la justice et de la sainteté de Dieu est pour tous indistinctement; il ne s'agit plus des privilèges exclusifs d'un petit peuple. La sainteté de Dieu se manifeste à tous, *in conspectu gentium,* et elle s'offre libéralement à tous. Aussi quel sujet d'allégresse pour tous!

II

4 Dites donc vers Dieu votre jubilation, univers entier,
chantez votre allégresse, entonnez vos cantiques,
5 Chantez à Jahvé sur la harpe,
avec la cithare chantez les psaumes.
6 Au son des trompettes et de la corne,
poussez de joyeuses acclamations en présence de notre [roi Jahvé!

Pour les Hébreux la joie se traduit toujours par des cantiques avec accompagnement d'instruments de musique. Pour l'âme juive sincèrement attachée au culte de Jahve, l'idéal est de chanter des hymnes de louange à la gloire de Dieu, et lorsque les paroles manquent pour exprimer tout ce que le cœur ressent on pousse des cris inarticulés : c'est le « jubilus ». L'Église chrétienne a hérité de ce besoin de dire sa joie et sa reconnaissance en des hymnes de louange et d'action de grâces, et cela toujours en *la présence de Dieu*. C'est de là que la louange liturgique retire toute sa dignité et sa gravité, ainsi que saint Benoît l'a relevé dans son chapitre XIX, « De disciplina psallendi ».

L'invitation de chanter s'adresse à toute la terre, à l'âme tout entière avec toutes ses facultés et ses énergies, avec l'aide des instruments de musique, c'est-à-dire des œuvres des vertus les plus variées qui composent la vie de l'homme et surtout du religieux, pour l'harmoniser et en faire un hymne continuel à la Majesté divine.

III

7 Que la mer mugisse, elle et tout ce qu'elle renferme,
que la terre exulte avec ceux qui l'habitent.
8 Que les fleuves battent des mains,
et qu'ensemble les montagnes publient leur joie.
9 Devant la face de Jahvé,
car le voici qui vient établir la justice sur la terre,
régir le monde selon la justice
et les peuples selon l'équité.

Toute la création a lieu de se réjouir du règne futur de la justice. Lorsque le souverain Juge aura rétabli toutes choses en ordre selon les lois de l'équité, ce sera le commencement de la paix et de la sainteté pour tous (Apoc., XXI, 1). Ce sera une cause de joie pour la terre

entière, pour toute la nature renouvelée, d'assister et d'applaudir à la victoire définitive du Seigneur, de voir sa justice s'imposer partout pour fixer à jamais toutes choses dans le bien. Ce sera le dernier couronnement des mystères rédempteurs.

ALLELUIA! QUONIAM REGNAVIT DOMINUS DEUS NOSTER OMNIPOTENS!

GAUDEAMUS, ET EXULTEMUS, ET DEMUS GLORIAM EI!

Dom P. DE PUNIET, O.S.B.

Le Père Paul Ginhac

Ses lettres de direction [1]

Le 10 janvier 1895, mourait à Castres, en odeur de sainteté, le Père Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus. Le Père Arthur Calvet publia, quelques années plus tard, une *Vie* du Serviteur de Dieu (2), puis ses Lettres de direction (3). La *Vie* eut un grand succès et fut traduite en plusieurs langues. Quant aux Lettres, un premier volume parut en 1913; la guerre empêcha de publier le second : l'impression en était presque achevée, quand l'imprimerie où on y travaillait fut détruite par les Allemands. Il ne resta du tome second qu'un exemplaire des bonnes feuilles envoyées au Père Calvet : celui-ci mourut avant la fin de la guerre, sans avoir pu reprendre l'œuvre commencée.

(1) *Le P. Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus. Choix de lettres de direction*, in-12, Apostolat de la Prière, Toulouse, 9, rue Montplaisir. 1927.

(2) *Le P. Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus*, par le P. Arthur Calvet, S. J., 5e édition (9e mille), Toulouse, Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir. 1916.

(3) *Le P. Paul Ginhac, de la Compagnie de Jésus. Lettres de direction* avec *Documents* recueillis par le P. Arthur Calvet, S. J., tome I, Imprimerie J. de Meester, Roulers (Belgique). 1913.

Au lieu de faire paraître ce second volume, en rééditant le premier épuisé depuis plusieurs années, le Père Joseph Thermes a fait un choix dans les deux tomes, excluant les lettres de moindre intérêt, donnant *in extenso* les meilleures et, de plus, des maximes et pensées extraites de celles qui n'ont pas été reproduites.

C'est ce *Choix de Lettres* que nous présentons aux lecteurs de la *Vie Spirituelle*, en leur faisant connaître l'auteur même de cette correspondance : *sa vie dans ses grandes lignes, les traits saillants de sa personnalité, sa spiritualité, son action sur les âmes.*

I. — Le P. Paul Ginhac naquit au Mazel, près de Serverette (Lozère), le 31 mai 1824, le jour de la clôture du mois de Marie, dans l'octave de l'Ascension, et fut baptisé le jour même de sa naissance (1). Il appartenait à une famille d'agriculteurs, petits propriétaires ruraux, regardée depuis trois ou quatre cents ans (2) comme une famille de saints, toujours féconde en vocations sacerdotales et religieuses.

Paul fit sa première communion à neuf ans et profita tout d'abord de l'éducation chrétienne et des bons exemples que lui donnaient ses parents; mais il passa bientôt par une crise à laquelle, plus tard, prêtre et jésuite, il faisait allusion dans ses notes intimes. Le 4 mai 1865, en la fête de sainte Monique, patronne de sa mère, il écrivait dans son journal spirituel : « Sainte Monique obtint la conversion d'Augustin par ses prières et ses larmes. Je dois la mienne, nouvel Augustin, aux larmes et aux prières d'une nouvelle Monique. » Le « nouvel Augustin »

(1) Renseignements biographiques empruntés à la *Vie* du P. Ginhac par le P. Calvet. V. plus haut.

(2) Lettre du P. Ginhac à son neveu l'abbé Paul Ginhac, citée dans le *Choix de lettres de direction*, p. 88, n. 2.

n'avait pas, cependant, aussi gravement que le premier, attristé sa mère, par ses fautes. Enfant difficile et dissipé, violent et emporté, il s'ennuya au petit séminaire : « J'étouffe dans ces murs », disait-il à sa sœur. Il rêva d'abord tout autre chose que le sacerdoce, montra peu de piété et trop d'esprit critique. Mais la foi restait au fond de son âme et sa moralité fut sans reproche. Après de bonnes études, il se disposait à entrer dans une maison de commerce de Lyon, quand Dieu intervint et, par sa grâce, prit pleine et entière possession de cette âme forte et si bien faite pour le servir.

Quatre Pères de la Compagnie de Jésus donnaient une mission à Mende. L'abbé de Charaix, protecteur de Paul Ginhac, l'invita à la suivre. Le jeune homme y consentit, sans être disposé à en profiter. D'abord il ne fut qu'ébranlé. Mais, le jour de la clôture, 24 novembre 1842, la grâce triompha, et la conversion fut soudaine, complète, comme celle de saint Paul, son patron. Voici le fait, d'après la relation que le nouveau converti en fit à sa sœur, religieuse de la Visitation, à Marvejols : « Lors de la grande procession qui eut lieu à la fin de la mission, au détour d'une rue, j'aperçus, porté par des jeunes gens, un brancard sur lequel reposait un grand Christ. Tout à coup, il me sembla que cette figure était resplendissante de clarté et qu'elle transperçait mon cœur. Il me fallut baisser les yeux; et je me sentis intérieurement tout changé. Je ne me reconnaissais plus. Depuis lors, je suis dans la disposition de me donner entièrement à Dieu. »

« Pour ma vocation, disait-il plus tard confidentiellement, je fus entraîné avec une telle puissance que tout l'univers, armé contre moi, ne m'aurait pas ébranlé. Sous cette influence divine, j'entrai dans la Compagnie; et, à un certain moment, Notre-Seigneur me fit comprendre qu'il m'appelait à la perfection et que j'y arriverais. »

Sans tarder, le converti demanda son admission parmi les fils de saint Ignace. Très sagement, on lui imposa un délai, qui, du reste, fut court; et, le 4 janvier 1843, il entrait au noviciat d'Avignon. En décembre 1844, à la veille de ses premiers vœux, il fut envoyé en Algérie, à l'orphelinat de Ben-Aknoun, dirigé par les Jésuites; et, jusqu'en 1848, il y remplit les fonctions de surveillant, de catéchiste et de professeur.

Rentré en France pour ses études de philosophie et de théologie, le P. Ginhac fut ensuite, de très bonne heure et constamment, appliqué à la direction et à la formation des religieux de son ordre : des novices, d'abord; puis des Pères du troisième an, c'est-à-dire des jeunes prêtres qui, après la fin de leurs études et avant leurs derniers vœux, viennent achever, dans une troisième année d'épreuve, leur formation religieuse. Maître des novices à Vals près le Puy, puis à Toulouse, instructeur du troisième an à Castres, à Paray-le-Monial, à Mourvilles-en-Lauragais, et enfin, de nouveau, à Castres, le P. Ginhac jouit partout d'une exceptionnelle autorité.

II. — Comment expliquer l'impression si profonde qu'il ne cessa de produire sur tous ceux qui vécurent dans son intimité, suivirent sa direction, ou même ne le virent qu'en passant? Quels furent *les traits saillants de cette personnalité* qui s'imposait à tous? Une *sainteté* qui dominait, maîtrisait les âmes et une indomptable *énergie de volonté*.

— Quel est donc ce *saint*? demandaient les fidèles qui le voyaient en prière? — « J'ai vu *le saint*, disait une tourière du couvent de Notre-Dame de Toulouse. Il m'a parlé... Rien que de l'avoir vu, j'aime davantage le bon Dieu... Il fait aller au ciel tout droit! » — « Au passage de ce Père, nous devrions tous nous prosterner », s'écriait

une femme du peuple. Un ouvrier, qui voulait se confesser au Père Ginhac et ne savait pas son nom, le désignait en ces termes : « Le Père que je demande est celui qui a tant l'air de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » A ces témoignages de la vénération populaire ajoutons ceux de témoins plus autorisés. Le P. Ginhac, ne craignait pas de dire un de ses disciples du troisième an, « est le plus homme de Dieu que j'aie jamais connu ». — « Dans le cours de ma vie, écrivait Dom Candide, abbé de la Trappe de Sainte-Marie-du-Désert, le bon Dieu m'a fait la grâce de voir plusieurs personnages de grande vertu; mais il y en a trois surtout que je l'ai remercié de me faire connaître, parce qu'ils m'ont semblé de vrais saints : Dom Bosco, le P. Jean de Fontfroide et le P. Ginhac (1). » — « J'ai eu le bonheur, déclarait Mgr de Ligonnès, évêque de Rodez, de connaître, en divers lieux, quelques hommes dont la sainteté frappait tout le monde. Presque toujours, aux témoignages d'admiration qu'on leur donnait, il fallait ajouter certaines restrictions. Pour le P. Ginhac, rien de pareil. Jamais je n'ai, à son sujet, entendu une parole de blâme; ce sont des accroissements continus de perfection que je vois constater en lui, d'une année à l'autre, par tous ceux qui le connaissent. Le R. P. Ginhac est, à mon avis, un de ces hommes fort rares, que Dieu envoie pour bien montrer comment il désire voir son image reproduite sur la terre (2). » Un Père parlait en ces termes du saint instructeur qui l'avait formé : « Sa vue ranimait la foi au surnaturel, car il en était une manifestation vivante. » Même jugement porté, avec plus d'insistance, par deux éminents professeurs de théologie, les PP. Gabriel Desjardins et Eugène Portalié (3) : « Après avoir longtemps

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 127.
(2) *Ibid.*, p. 354.
(3) *Ibid.*, p. 82, p. 339.

vécu dans la Compagnie, disait le premier, et avoir eu l'occasion d'y fréquenter un grand nombre de religieux remarquables par leurs grandes vertus, je déclare n'en avoir pas rencontré qui m'ait laissé, au même degré, l'impression d'un homme complètement mort à lui-même, supérieur à toutes les faiblesses de l'humanité, ayant pleinement assujetti la chair à l'esprit, substitué le surnaturel à la nature. » — « De tous les caractères de sa sainteté, écrivait le P. Portalié, celui qui frappe à première vue, c'est la totale victoire remportée sur la nature. Le P. Ginhac, c'est l'*homme surnaturel*; aussi éprouve-t-on, à son aspect, je ne sais quel *saisissement*; tels et tels, plus impressionnables, diraient volontiers *frayeur*. » Ce *saisissement*, cette *frayeur*, s'expliquent aussi par l'*intense énergie* du serviteur de Dieu; énergie qui se traduisait en des mots terribles pour la nature. « Il faut se condamner « à mort une bonne fois, et puis s'exécuter chaque jour », « disait-il à ses novices de Toulouse (1). » — « Les désirs « tuent; mais le combat vigoureux et constant contre ses « tendances désordonnées fait les saints », écrivait-il à une religieuse (2). La lutte sans merci qu'il pratiquait de toute son âme lui avait assuré, sur son extérieur, une telle maîtrise que toute spontanéité semblait en avoir disparu, que tout y paraissait commandé et compassé. Chez lui, dit son biographe, on sentait trop « la main de fer qui tient les sens et le corps tout entier dans une rude servitude. » Aussi, en présence de cet homme grand, maigre, austère, dont tous les mouvements étaient calculés, des gens du monde, des religieuses, des novices ou même des religieux d'un âge plus mûr éprouvaient je ne sais quelle gêne ou tremblaient même quelquefois.

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 134.
(2) *Choix de lettres de direction*, CLXIII, 11 avril 1861, p. 238.

Très humble, le P. Ginhac souffrait beaucoup de l'impression pénible que son extérieur produisait sur ses dirigés ; il écoutait leurs confidences, d'une naïveté parfois cruelle ; il profitait des observations qu'on lui adressait et de l'étude qu'il faisait de lui-même.

Un novice, entré à quinze ans dans la Compagnie, lui avouait un jour qu'il ne pouvait parvenir à l'aimer. Le Père se mit à pleurer, lui répondit : « Mon petit frère, vous avez bien raison », et lui demanda ce qui le choquait en lui (1). Un autre, dans un moment de découragement, déclarait à son Père Maître que tout lui déplaisait en sa personne et qu'il voulait partir. Le P. Ginhac l'en dissuada. Le novice persistait dans sa détermination. Alors, le Père lui demanda pardon à genoux, récita avec lui un *Memorare*, rendit le calme à cette âme troublée et la fit renoncer à son projet de départ (2).

Mais personne ne fut envers le P. Ginhac plus dur que lui-même ; voici le portrait qu'il traçait de lui-même dans le Journal spirituel de son troisième an : « Une lumière s'est faite en moi sur ma conduite extérieure : on me reproche justement d'être forcé, guindé, à la gêne, dans l'observation de la modestie. Je suis peu communicatif, embarrassé. Ma composition extérieure n'est pas un moyen de faire du bien, de me communiquer et d'attirer. Au contraire, elle est un embarras, une entrave pour moi et pour les autres ; sinon un motif d'éloignement, du moins de réserve à mon égard. Pourquoi cela ? Parce que la composition de mon extérieur est pour moi un *objet d'étude*, un *calcul* ; j'y pense, j'en suis préoccupé ; c'est ce qui fait qu'elle n'est pas naturelle... Pour que la composition de tout mon extérieur soit naturelle, ne paraisse

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 133.
(2) *Ibid.*, p. 73.

pas forcée, ne repousse pas, il faut que je n'y pense pas, afin que je sois libre pour m'occuper de l'intérieur. Mais comment arriver là? O divin Cœur de Jésus! Vous, vous seul pouvez opérer ce miracle. Faites que je ne voie que vous, que je ne m'occupe que de vous, et tout se fera bien, et je serai à l'aise et en liberté (1). » Un peu plus tard, résumant les observations qu'on lui avait adressées, le saint religieux s'excitait à combattre tous ses défauts « par amour de Dieu ». Il lutta et triompha. Une admiratrice de sa haute vertu prévoyait cette victoire, quand elle disait de lui : « Le P. Ginhac a tous les caractères de la sainteté : il n'en a cependant pas encore *tout le velouté*; mais je crois qu'avant six ou sept ans, il aura acquis ces formes suaves (2). »

En effet, la charité tempéra l'austérité et assouplit la raideur. De plus en plus, autour de lui, on constata cet heureux changement. Toutefois, en s'adoucissant, le P. Ginhac ne parvint pas à acquérir ce liant qui facilite l'expansion, cet abandon qui provoque l'abandon. Il était encourageant, condescendant. Il avait de ces mots qui tranquillisent une âme inquiète ou désolée; mais on ne trouvait pas, chez lui, cette bonté enveloppante, ce don d'intime communication qu'ont possédés d'autres saints directeurs.

III. — Mais pénétrons plus avant dans cette âme d'élite, dans *sa vie intérieure*. — Dans ses notes du troisième an, nous lisons cette belle prière : « O Cœur sacré de Jésus, que l'amour a ouvert pour moi, donnez-moi de sortir de moi-même pour habiter en vous, afin que, vivant et mourant avec vous sur la Croix, je vous aime et

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 68-69.
(2) *Ibid.*, p. 148.

vous imite de plus en plus ! (1) » C'est donc le *Vivo jam non ego; vivit vero in me Christus*, que le P. Ginhac veut réaliser en lui-même. Ardent amour de Jésus, de son *divin Roi*, comme il se plaisait à l'appeler; amour de la croix de Jésus; volonté saintement tenace de se dépouiller de lui-même, de mourir à lui-même, pour faire place à Jésus. Et il y arrive si parfaitement qu'un missionnaire du Maduré, son disciple, le retrouvant après plusieurs années de séparation, traduisait ses impressions en ces termes : Le P. Ginhac « a si bien recouvert le vieil homme de tout Jésus-Christ que le bon Sauveur apparaît seul, avec cet air cependant ou cette particulière allure que le divin Roi a laissée à son soldat, d'un Jésuite qui fait faire, chez lui, place entière à Jésus. C'est bien là, je crois, le caractère saillant de la sainteté du P. Paul : la constance à suivre fidèlement sa voie d'abnégation par amour (2)... » Abnégation qui lui était si chère et dont il parlait avec tant de goût qu'un novice anglais laissait échapper cette réflexion humoristique : « Quelle saveur il a donc pour le P. Maître ce mot *Abnégation* ! il s'en lèche les lèvres. » Abnégation pratiquée en toutes choses et qui aidait le fervent religieux à observer si ponctuellement les règles de son Ordre qu'on a pu l'appeler le « *Berchmans de l'âge mûr* ». Abnégation constamment, héroïquement manifestée dans une vie de souffrance, la vie d'un homme de douleur.

— Le P. Ginhac, a-t-on dit (3), « fut assurément un des grands pénitents de son siècle : son incessante mortifica-

(1) *O Cor sacratissimum Jesu pro me amore apertum, da mihi exire omnino a me in te, ut in cruce tecum vivens et moriens, magis diligam te et imiter. Amen.* — *Ibid.*, p. 58.

(2) *Ibid.*, p. 193 : Témoignage du P. Ferdinand Celle.

(3) P. Pierre Suau, *La Mère Marie de Jésus, fondatrice de la société de Marie Réparatrice*, Desclée, 1905, p. 190.

tion fit de lui une victime et un martyr ». Son martyre fut, à la fois, extérieur et intérieur. Il gravissait, écrit son biographe, « non les pentes du Thabor, mais celles du Calvaire ». Sa vie spirituelle, pendant de longues années, fut éprouvée par la désolation, l'aridité, un sentiment profond de son impuissance. Ses notes intimes nous le révèlent; nous le savons aussi par une confidence faite à une âme qui devait passer plus tard par les mêmes épreuves (1) : « Je marche, lui dit l'homme de Dieu, dans une voie pénible;... je suis habituellement privé de lumières et de sentiments; la foi seule me conduit. Trois fois seulement, dans ma vie, Dieu m'a favorisé de grâces sensibles. Pour ma vocation d'abord... Pendant mon séjour en Algérie, je ressentis de nouveau une si vive impression de la grâce que rien au monde ne me paraissait difficile à faire pour Dieu. Une autre fois, depuis, j'éprouvai les mêmes effets, quoique moins fortement. Mais en dehors de ces trois époques et à cause de mes grandes infidélités, je n'ai plus rien, rien. Depuis vingt ans, je me confesse tous les jours, sans rien sentir; et cependant je tâche de me livrer tout à Notre-Seigneur, lorsque je le tiens entre les mains. Pour le bréviaire, c'est à peu près la même

(1) V. plus haut, Conversion de Paul Ginhac. — Cette confidence fut faite à la Mère Thérèse de Saint-Joseph, prieure du Carmel de Tours et consignée dans un *Mémoire*, daté du 31 juillet 1878, où est tracé le portrait du P. Ginhac d'après les observations personnelles de celle qui l'a rédigé et « d'après le témoignage de plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus et d'autres personnes recommandables ». — V. Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 230 sqq., texte et note 1 de la p. 230. — « Dans tout ce que contient cet exposé, dit l'auteur du *Mémoire*, j'ai voulu dire la vérité, autant qu'elle m'est connue, rien que la vérité, sans exagération, laissant de côté tout ce qui me paraissait douteux ou incertain. » — « L'héroïque vertu (de la Mère Thérèse de Saint-Joseph) donne un grand prix au mémoire qu'elle écrivit sur son saint directeur. » Calvet, *ibid.*, p. 165, n. 1. — La vie de cette sainte prieure a été écrite par le P. V. Mercier (Retaux, 1892).

chose, et ainsi du reste. » Et, comme sa confidente s'étonnait qu'en un pareil état d'âme, le Père sût si bien parler de Dieu, il lui répondit : « Ah ! quand il s'agit des autres, c'est différent ; Dieu me donne ce qui peut leur être utile, et je le reçois, comme si je le sentais moi-même. » — « Et comment alors se fait-il, reprenait son interlocutrice, que, pendant la prière, vous paraissiez perdu en Dieu ? » — « Je puis en avoir l'air, répliqua le Père, et pourtant, à l'intérieur, il n'y a que peine, délaissement, obscurité. Allons à Dieu par la foi pure et l'amour sec... Pour moi, si je suis dans cette voie, mes nombreuses infidélités en sont la cause, mais cela ne diminue en rien ma confiance ; car Notre-Seigneur est si bon que, malgré nos fautes, il nous prodiguerait ses divines caresses, s'il le jugeait meilleur pour nous. »

Ainsi donc, au moins jusqu'en 1878, année où fut rédigé le *Mémoire* que nous venons de citer, le P. Ginhac semble n'avoir guère connu les délices de la haute contemplation. Les connut-il plus tard ? « Aucun document ne nous autorise à l'affirmer », répond le P. Calvet. Certains manuscrits auraient peut-être pu nous éclairer ; mais, avant de mourir, le Père les fit brûler (1). Quant à ses lettres, elles ne nous apprennent rien sur le point qui nous occupe. « Bien habile serait qui obtiendrait de lui, par la correspondance, des détails sur son compte, écrivait la Mère Prieure du Carmel de Tours ; c'est le *jardin fermé*, où le divin Roi seul a le droit d'entrer (2). » *Jardin fermé* par l'humble réserve du serviteur de Dieu et aussi par une disposition de la Providence acquiesçant à ses désirs et à ses prières : « L'opinion commune souvent

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 234. — V. p. 234-237, deux opinions, l'une affirmative, l'autre hésitante, sur cette question : Le P. Ginhac a-t-il été élevé à la haute contemplation ?

(2) *Ibid.*, p. 234, n. 1.

exprimée devant moi, dit le P. Portalié, est que le P. Ginhac a obtenu de Notre-Seigneur cette sorte de secret ou de mystère absolu des opérations de la grâce dans son âme (1). »

IV. — *Le Directeur.* — Le P. Ginhac aimait Jésus et voulait le faire aimer. N'ayant pu obtenir les Missions étrangères, qu'il demanda à plusieurs reprises, il se livra tout entier à la formation des religieux de son Ordre et à la direction de personnes du monde d'une haute piété, de prêtres, de religieux et surtout de religieuses de divers Ordres ou Congrégations. Mais voyons-le à l'œuvre.

— En dehors de sa correspondance, il n'a rien écrit, rien publié pour diriger les âmes dans la pratique de la perfection et les voies de l'ascétisme et de la mystique. Retraites, confessions, exhortations ou entretiens spirituels : tels furent, avec ses lettres, ses moyens d'action.

Maître des novices, il était immobilisé par l'exercice de sa charge et ne pouvait guère s'occuper d'autres ministères. Instructeur du troisième an, il était libre du mois d'août au commencement d'octobre et consacrait tout le temps des vacances à donner les Exercices. « Satisfaire à toutes les demandes de retraites, que lui adressaient les communautés religieuses, n'était pas chose aisée, note son biographe ; durant les vacances, le P. Ginhac faisait, en quelque sorte, des prodiges de diligence et d'activité. »

Retraite aux Pères Trappistes de Sainte-Marie-du-Désert en août 1868 ; retraites aux Carmélites, aux religieuses du Sacré-Cœur et du Cénacle, à la Visitation et autres Congrégations. Celle de Marie-Réparatrice fut, entre toutes, guidée, dans sa fondation et ses premiers développements, par les lumières surnaturelles et le zèle infati-

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 339.

gable de l'homme de Dieu (1). Il accepta, après hésitation, de diriger la fondatrice, Mère Marie de Jésus, l'assista dans la rédaction et la revision des Constitutions de son Institut (août 1870; 1882); donna à ses religieuses plus de trente retraites de huit jours et souvent les Exercices de trente jours, en France, en Espagne, en Belgique, en Italie, en Angleterre, et ne cessa d'éclairer de ses conseils leur vénérée Mère qu'après l'avoir « puissamment aidée à développer en elle et à communiquer à ses filles cet esprit de dévouement à Dieu, de renoncement, de simplicité généreuse, qui est devenu leur marque propre (2) ».

Aux retraites publiques, ajoutons les retraites privées que des religieux de divers Ordres et des prêtres séculiers venaient faire sous la direction du P. Ginhac. « Un digne fils de saint Dominique (3), dit le P. Calvet, sollicita la faveur d'une retraite de huit jours à Mourvilles, pour jouir des entretiens du Père Instructeur, qu'il vénérait comme un homme céleste. L'estime et l'amour qu'il avait déjà pour l'esprit des *Exercices* s'accrurent tellement que, désirant s'en pénétrer jusqu'au fond de l'âme et s'en servir pour la formation des jeunes religieux dont il était chargé, il résolut de faire la retraite de trente jours. Mais les importantes fonctions qui lui furent confiées ne lui permirent pas de réaliser, avant la mort du serviteur de Dieu, un projet qui avait déjà reçu l'approbation des Supérieurs. » Le fondateur du Tiers-Ordre régulier de Saint-François, le T. R. P. Clausade, eut recours, lui aussi, à la direction du P. Ginhac (4). Rendant compte, un jour, des visites qu'il lui avait faites, il s'exprimait en ces ter-

(1) V. P. Pierre Suau, *La Mère Marie de Jésus*, II, p. 127 sqq.
(2) *Ibid.*, p 196.
(3) Le R. P. Lacomme.
(4) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 281-82.

mes : « J'ai connu beaucoup d'hommes dans ma vie ; je n'en ai pas vu qui, plus que lui, ou même autant que lui, fût l'*Homo Dei* de saint Paul. Oui, il était l'*homme de Dieu*. Quand on le consultait, son regard inspiré semblait chercher en Dieu la réponse que bientôt il donnait lumineuse et ferme... Emporté par le tourbillon des affaires, des épreuves et des persécutions, j'avais besoin d'un appui, d'un point ferme, auquel je pourrais m'accrocher. Dieu me conduisit au P. Ginhac ; dès lors, il fut ma *Cour d'appel*, c'est vers lui que je me tournais dans mes nombreuses difficultés. A Castres, à Paray, à Mourvilles, je faisais ma retraite annuelle sous sa direction. Combien j'aurais désiré, durant trente jours, goûter avec lui les Exercices de saint Ignace ! »

— *Qu'était donc cette direction* si appréciée des âmes surnaturelles ? Quelles étaient ses *sources*, sa *forme ordinaire*? Quels furent ses *caractères généraux*? ses *traits distinctifs* suivant les *diverses catégories de ceux qui la suivirent*?

— Dans sa direction, comme dans le gouvernement des maisons de son Ordre, le P. Ginhac voulait être le *Père des âmes*: « Enfanter Jésus-Christ dans les âmes, l'y former, l'y faire grandir : telle est, disait-il, la paternité spirituelle, selon le mot de saint Paul : *Filioli, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis* (1). » Et, pour mener à bien cette œuvre vraiment divine, le saint directeur recourait avant tout à la prière. Il avait étudié avec soin la théologie, l'avait même enseignée, quelque temps, au scolasticat de Vals. Mais on ne trouvait pas, dans ses conférences ou ses exhortations, cette richesse de fond, cette largeur d'aperçus, cette abondance de développement, cette finesse d'analyse psychologique, qui révèlent

(1) Calvet, *Lettres de direction*, t. I, p. VII.

une pensée originale ou une large culture. L'*Évangile*, l'*Imitation*, les *Exercices spirituels* et les *Constitutions de saint Ignace* étaient ses *sources préférées* : il y puisait sa doctrine spirituelle, en demandant à Dieu de l'éclairer et d'animer sa parole de l'Esprit d'En Haut (1).

— *La forme* de ses enseignements était simple, convaincue, et par là même pénétrante, puissante surtout parce qu'avant tout il prêchait d'exemple. « Sa vie, disait avec raison un de ses disciples (2), est plus entraînante que sa parole. » Il ajoutait cependant : « Mais sa parole a souvent des accents qui subjuguent. » C'étaient moins de larges mouvements oratoires que des cris du cœur, tout vibrants de foi et d'amour, qui saisissaient, remuaient. De là, l'effet produit par les enseignements du saint directeur, quand il était encore dans la force de l'âge. Plus tard, cette impression sera moins vive ; et, tout en relevant, dans ses entretiens privés ou les points de méditations de ses retraites, de ces mots vigoureux ou de ces traits pénétrant jusqu'au fond de l'âme, ses disciples de la dernière heure trouvaient sa parole un peu éteinte et languissante. Ils étaient cependant encore dominés par les leçons vivantes que leur donnait leur maître, par une vie où étaient si fidèlement appliqués les principes de haute perfection qu'il leur enseignait.

— *Ces principes, nous les connaissons ; le P. Ginhac prêchait aux autres ce qu'il se prêchait à lui-même : aimer Jésus crucifié ; pour se revêtir de lui, se dépouiller de soi-même ; mourir à soi-même par amour pour cette divine Victime d'amour.* Ce qui distinguait l'homme de Dieu, écrit son biographe, « c'était une sorte d'enthousiasme et de passion pour tout ce qui crucifie la nature et glorifie

(1) Calvet, *Lettres de direction*, t. I, p. xxi.
(2) Le P. Calvet lui-même (*Le P. Paul Ginhac*, p. 247).

le divin Roi (1) ». Écoutons-le un instant : « Plus d'intérêt propre, plus de complaisance pour soi, disait-il à la Mère Marie de Jésus (lettre du 6 novembre 1861). En tout et toujours, Notre-Seigneur le Bien-Aimé de notre cœur. O bienheureux repos ! O douce paix de la sainte Montagne, où est Jésus, où il nous veut ! Mais c'est Jésus avec sa croix. Vous le savez par expérience, son amour est crucifiant ; plus il veut être aimé de vous, plus il désire vous associer à ses douleurs. Soyez toujours généreuse en ce point : endurer tout ce qu'il voudra, tant qu'il le voudra, comme il le voudra, telle doit être la constante disposition de votre âme, afin d'accomplir l'œuvre de la réparation. Il y a tant à réparer ! (2) » Du reste, cet amour crucifiant pour Jésus adoucit toute souffrance ; le P. Ginhac le rappelle à une âme désolée : « Ne soyez pas étonnée, lui écrit-il, de sentir, de temps en temps, le poids de la vie et d'éprouver des heures et même des jours de tristesse. Nous sommes tous fils du Calvaire, vous le savez, et enfants de la croix. Acceptons, avec grand respect et avec une véritable reconnaissance, cette part que Notre-Seigneur daigne nous faire. Le secret pour aimer les peines et les croix, dont notre mauvaise nature ne veut point, c'est d'aimer Notre-Seigneur, de l'aimer de toute notre âme. Alors, nécessairement, on aime tout ce qu'il a aimé et recherché lui-même ; on désire lui ressembler, et on ne pourrait pas vivre en paix, si on n'avait pas la faveur de recevoir quelque participation aux douleurs et aux amertumes de notre adorable Sauveur (3). » Mais cet amour du Sauveur et de sa croix doit être réalisé, vécu : « Oui, mon enfant, écrit encore le

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 323.
(2) *Choix de lettres de direction*, II, p. 3.
(3) Calvet, *Lettres de direction*, t. I, p. XXVIII.

saint directeur, je vous souhaite le Seigneur Jésus, crucifié par amour pour nous. Avec Lui, vous aurez tout ; sans Lui, rien. Mais vous l'avez compris, il ne s'agit pas de Jésus en spéculation seulement, mais de Notre-Seigneur reproduit, de Notre-Seigneur vivant en vous (1). »

Direction élevée et, en même temps, *pratique, toute à l'action.* Écoutons ces recommandations : « Parlez peu de sainteté, disant par exemple que vous voulez être une sainte; mais attachez-vous à produire les actes qui conduisent réellement à la sainteté, comme l'abnégation de vous-même, l'obéissance parfaite et l'entier dévouement à la volonté de Dieu (2). » — « J'approuve votre acte de consécration et le bénis; mais ayez soin, ma Sœur, de le graver encore bien davantage dans votre cœur et de l'écrire dans votre conduite quotidienne (3). »

Direction austère, à coup sûr; mais un *don précieux de discernement et de surnaturelle prudence, une discrétion et une largeur bienfaisantes* tempéraient les rigueurs d'un enseignement âpre à la nature. Le P. Ginhac savait tenir compte de l'inégale mesure des grâces reçues et ne demandait pas à toutes les volontés les mêmes sacrifices. Il ne s'imposait pas et, tout en dirigeant avec autorité les âmes qui l'avaient pris pour maître, il leur laissait une sainte liberté : « C'est avec un vrai dévouement, écrivait-il à la Mère Marie de Jésus, que je chercherai, avec l'aide de la grâce, à ne pas vous être tout à fait inutile. Au reste, vous vous apercevrez bientôt si je vous nuis ou ne vous sers pas. Alors n'hésitez pas, Mère, à quitter ma direction, pour vous adresser à un autre. Et, pour cela, pas besoin de prendre des précautions, de garder des ménagements

(1) Calvet, *Lettres de direction*, p. XXII.
(2) *Ibid.*, p. XXV.
(3) *Ibid.*

à mon égard. Je serai toujours content, je bénirai Dieu de sa bonté pour vous et vous resterai dévoué (1). » Larges et belles paroles à opposer au zèle ombrageux de certains directeurs. Et ce que disait le père, il le mettait en pratique. Quand la Mère Marie de Jésus fixa définitivement sa résidence à Rome, elle dut renoncer à la direction habituelle du P. Ginhac, dès lors trop lointaine. « Celui-ci, sans aucun retour d'amour-propre, avec cette humilité sereine que n'altérait aucun soupçon d'égoïsme, approuva pleinement cette détermination (2). » Il fit même, très sincèrement et très cordialement, l'éloge de son successeur, dans une lettre adressée à son ancienne dirigée : « Profitez bien, lui disait-il, des enseignements et de la direction d'un ministre si recommandable à tous points de vue. Ouvrez-lui bien votre âme... Si je l'osais, je vous dirais de vouloir remercier ce saint religieux, en mon nom comme au vôtre, de tout le bien qu'il vous fait et, en même temps, de me recommander à ses prières (3). »

— Cette largeur toute surnaturelle, cette sage discrétion, le P. Ginhac les montrera aussi dans *la formation spirituelle des religieux de son ordre, spécialement des Pères du troisième an.* « A cette école du cœur, disait-il en parlant de ce temps de formation définitive, le religieux n'est plus au noviciat. Alors, il était soumis à des épreuves; aujourd'hui, il *s'exerce lui-même*. Alors, la Compagnie le dirigeait, le stimulait, le corrigeait comme un enfant; aujourd'hui, elle fait appel à son cœur, persuadée qu'il donnera de lui-même, durant cette dernière épreuve,

(1) Lettre du 11 octobre 1861. — *Ibid.*, p. xi.
(2) P. Pierre Suau, *La Mère Marie de Jésus*, p. 196.
(3) Le P. Pierre Suau, *La Mère Marie de Jésus*, p. 403-404. Lettre datée de Castres, 22 janvier 1874. — Le nouveau directeur de la Mère Marie de Jésus était le père Semenenko, Polonais, fondateur et supérieur général de la Congrégation de la Résurrection de Notre-Seigneur.

les fruits de sainteté qu'elle a le droit d'attendre, après tant d'années de sollicitudes et de sacrifices (1). » Ces principes inspiraient au Père Instructeur sa ligne de conduite : « Après avoir éveillé, dans les cœurs, des convictions ardentes et des résolutions généreuses, dit le P. Calvet, le Père se recueillait dans la prière ; il attendait le moment où Dieu se communique à l'âme, où il l'embrase de la flamme de son pur amour et lui fait connaître sa voie. Ce moment venu, le sage directeur intervenait, pénétré d'un saint respect *pour le travail de Dieu sur l'âme*, et *pour l'effort de l'âme coopérant au travail de Dieu* (2). »

Cette réserve, cette expectative recueillie, ce respect pour le travail divin, les disciples du P. Ginhac les ont constatés et signalés : « On dirait, écrit l'un d'entre eux, qu'il craint de troubler par son ingérence l'action divine (3)... » — « La grande loi de l'action (du Père) sur les âmes, dit le P. Portalié, me paraît être celle-ci : dans la direction générale, porter les âmes au plus parfait, les exciter à faire, comme il dit, régner sur elles, sans réserve, le divin Roi ; mais, dans la direction particulière, attendre et se borner à seconder l'action de la grâce. Autrefois, paraît-il, il stimulait davantage ; il semble avoir, aujourd'hui, reconnu que la seule action durable et sérieuse est l'action spontanée, inspirée d'en haut et soutenue par le directeur. Chacun a pu observer cela dans ses entretiens avec le Père Instructeur, surtout durant la grande retraite. Tant que la grâce n'a pas éveillé, dans l'âme, une résolution bien précise, lui ne conseille pas ; mais, dès que les ouvertures de l'âme lui permettent de

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 333.
(2) *Ibid.* — Cf. *Exercitia spiritualia, Annotatio XV.*
(3) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 334.

discerner en elle cette impulsion du Saint-Esprit, avec quelle énergie il approuve, encourage, et comme il sait, au besoin, rappeler les lumières reçues, les résolutions prises! Ainsi s'expliquent peut-être les impressions différentes que j'ai entendu manifester à ce propos (1). »

— *Même attitude réservée et respectueuse de l'action divine* relativement *à la haute contemplation et aux grâces extraordinaires.* « Fidèle disciple des *Exercices,* dit le P. Calvet, le P. Ginhac se contentait de préparer les voies au divin Esprit par l'abnégation et l'amour. » Discrétion qui peut paraître excessive dans une maison de troisième probation, où l'on doit préparer le religieux à la direction des âmes, en particulier des âmes favorisées de grâces de choix, où d'ailleurs l'initiation à la haute mystique peut heureusement contribuer à élever les cœurs et à leur inspirer un plus parfait amour de Dieu. A cette judicieuse observation répond en ces termes le biographe du saint Instructeur : « Le P. Ginhac pensait que des indications générales, complétées par des lectures privées, pouvaient assurer ces avantages (2). » Du reste, quand il rencontrait des âmes appelées à la haute contemplation, tout en leur recommandant l'humilité et la prudence, il savait les encourager à suivre les inspirations d'en haut : « Votre bonne lettre montre les heureuses dispositions dans lesquelles la grâce a mis votre âme, écrivait-il à un de ses disciples. Si le divin Maître veut vous communiquer un don d'oraison au-dessus du commun, et, par là, vous faire entrer dans une union plus intime avec lui, vous ne devez pas vous y refuser; mais, au contraire, faire tout ce que vous pourrez pour vous en rendre digne et pour en faire votre profit *ad majorem Dei gloriam.* Or, vous

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac,* p. 335.
(2) *Ibid.,* p. 336-338.

reconnaîtrez si vous êtes appelé à ces degrés sublimes d'oraison, à ces deux marques principalement : d'abord, si malgré le soin que vous prenez pour bien vous préparer à la méditation, pour remplir les additions (1) et appliquer les facultés au sujet, vous ne pouvez pas y réussir, ou vous ne le pouvez qu'en vous faisant une extrême violence, vous sentant toujours attiré à une sorte de passivité apparente en présence de Dieu Notre-Seigneur ; en second lieu, si ce genre de communication, dans lequel vous semblez ne pas agir, nourrit pourtant votre âme et la sustente, de manière qu'elle se sente ensuite plus forte pour repousser les tentations, remplir ses devoirs, pratiquer les vertus, qu'elle soit portée au recueillement et à vivre avec Dieu. Tant que vous constaterez ces deux signes, vous pouvez être sans crainte. Néanmoins, pour se prémunir toujours contre l'illusion, si facile en cet état, se montrer fidèle en toutes choses à la grâce ; et encore, afin de n'être pas pris au dépourvu, dans le cas où l'attrait viendrait à cesser pour une raison ou pour une autre, il ne faut jamais manquer de préparer un sujet d'entretien ou de méditation, comme si on savait d'avance qu'on n'éprouvera rien d'extraordinaire. On doit aussi s'appliquer à vivre dans les sentiments d'un grand oubli de soi (2). »

— L'oubli de soi, l'humilité, garantie nécessaire contre les illusions en matière d'oraison sublime, assurent aussi au zèle apostolique la puissance sur les âmes : « Celui qui vit de la vie cachée selon Dieu, disait un jour le P. Ginhac au cours d'une retraite, touche à tout,

(1) Avis ou directions donnés aux retraitants en vue d'assurer le succès des méditations ou contemplations de chacune des quatre *semaines* des *Exercices spirituels*.

(2) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 337.

remue tout. Xavier, Paul, portaient avec eux partout un fond de vie cachée : là était leur force (1). » Grâce à cette vigueur intime, le religieux est tout prêt à exercer une action apostolique vraiment conquérante ; il peut se livrer tout entier *à cette ambition large et magnanime qu'aimait tant et que recommandait si vivement le P. Ginhac* : « Je solliciterai pour vous, écrivait-il à un Père, avec l'esprit de prière, une grande hauteur de vues et une largeur d'âme immense (2). » « L'homme de la Compagnie, disait-il encore, ne doit mettre aucune borne à ses désirs. A l'extérieur, rien d'extraordinaire, grande modestie; mais à l'intérieur, il doit avoir les sentiments les plus grands, les plus divins (3). » Dans sa vie toute recueillie, le saint Instructeur s'intéressait à toutes les grandes œuvres de zèle et de combat pour la cause de Dieu, encourageait tous les ministères vraiment fructueux : « Tout ministère, déclarait-il, doit aider un jésuite à trouver Jésus-Christ dans l'intime du cœur. C'est nécessaire et c'est possible, puisque c'est notre vocation (4). »

— Cet esprit apostolique était bien celui de saint Ignace, dont le P. Ginhac se montra toujours le fils très aimant et le disciple très docile. Dans ses retraites personnelles et dans toute sa vie, il fut toujours l'*homme des Exercices spirituels*. Des retraites qu'il donnait, il ne nous a laissé que quelques notes et quelques rédactions manuscrites. Voici les règles de conduite qu'il s'imposait, les résolutions qu'il prenait, pour rendre ses ministères plus fructueux et se conformer le mieux possible aux méthodes spirituelles de son ordre : « Ne pas s'arrêter à proposer certaines vérités, ni à suivre certains livres intitulés :

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 317 : témoignage du P. Léonard Cros.
(2) *Lettres de direction*, t. I, p. XXIX.
(3) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 326.
(4) *Ibid.*, p. 329.

Retraite selon saint Ignace; ni même à expliquer simplement le texte des *Exercices*. Mais avoir soin de s'appliquer tout d'abord à soi-même les *Exercices*, de manière *à les rendre vivants*, puis *à donner du sien, de sa substance en quelque sorte* (1). » « *Recevoir, faire, donner* » — « *Recevoir* les *Exercices* du Cœur de Jésus, c'est-à-dire le consulter pour le choix des sujets, l'ordre, la division, la manière d'exposer les applications. » — « *Faire* les *Exercices* : s'appliquer chaque sujet à soi-même, selon le besoin actuel. » — « *Donner* les *Exercices* : élever et purifier son intention, se proposer uniquement de plaire à Dieu et de procurer sa gloire. Bien préparer, prier, exposer avec exactitude, clarté, ordre, brièveté, simplicité, ferveur. Aimer en Notre-Seigneur (2). » Brièveté et plénitude, deux qualités que le fidèle disciple de saint Ignace savait si bien unir dans ses points des méditations.

Le P. Ginhac recueillait avec le plus grand soin les observations qu'on lui adressait au sujet de ses retraites et s'efforçait d'en tenir compte. De là, les résolutions suivantes : « Éviter : — air de *sévérité* par des affirmations trop absolues de *tout* donner, *tout* sacrifier; on peut dire la même chose, mais d'une autre manière et avec un ton autre; — de paraître *donner trop à la volonté* et pas assez à la grâce de Notre-Seigneur; — de paraître vouloir *éteindre la nature*, au lieu de la corriger et de profiter de tout ce qui peut s'y trouver de bon, en la relevant et en la portant vers Dieu; — de ne pas mettre assez au large certains caractères, soit en les obligeant à la visite *quotidienne* (3), soit aussi peut-être pour certains détails

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 319, n. 1, 2°.
(2) *Ibid.*, p. 319.
(3) Il s'agit de la *visite quotidienne* faite au P. Instructeur, durant la retraite de trente jours, par les exercitants.

secondaires. Éviter certaines exagérations de langage qui ne produiraient pas bon effet, qui feraient même que quelques-uns, peut-être, se tiendraient sur leurs gardes (1). »

Le Père évitait donc tout ce qui, de sa part, pouvait nuire au succès des retraites. De toute son âme, il recommandait la parfaite observation de tout ce qui est prescrit dans les *Exercices* et, en particulier, la pratique très ponctuelle de l'*Examen particulier*. On doit, disait-il, se fixer un temps pour corriger, avec l'aide de Dieu, le défaut à combattre et s'imposer une pénitence si, à la date voulue, la victoire n'est pas complète. Le texte même du livre de saint Ignace était, à ses yeux, digne de toute attention; sa fidélité à le suivre, très exacte, n'était pourtant pas méticuleuse : « En donnant les *Exercices spirituels*, écrivait-il à un Père missionnaire du Maduré, plus on suit l'esprit et même la lettre, en général, plus on fait de bien; cependant on ne doit pas être esclave de la lettre... L'art de donner les *Exercices* consiste à savoir discerner ce qui convient aux besoins des diverses catégories d'exercitants (2). »

— Ce discernement, le P. Ginhac le pratiquait, spécialement *dans la direction des religieuses* : direction ferme, vigoureuse, élevée, comme tous les enseignements du maître, mais, en même temps, tout particulièrement *large et consolante*. Le sage directeur connaît l'impressionnabilité du caractère féminin, ses illusions trop faciles, l'influence qu'exerce trop aisément sur lui l'imagination. Parmi les religieuses ou les personnes du monde désireuses d'une haute perfection, il rencontre des âmes fortes,

(1) Calvet, *Le P. Paul Ginhac*, p. 320.
(2) *Choix de lettres de direction* : CIV, Au P. J.-M. Lafaye, missionnaire au Maduré, p. 148.

des âmes de combat, mais aussi des âmes éprouvées, souffrantes, que des perplexités, des craintes non justifiées ou des tentations de découragement paralysent dans leur généreux essor vers la sainteté.

Aux premières le Père fait sentir, au besoin, cette fermeté un peu rude qui inspirait à la Mère Marie de Jésus ce cri du cœur, expression d'une vénération à la fois aimante et craintive : « Ce cher Père, je ne sais où il mène une âme qui s'abandonne à cette direction aussi bonne, aussi douce qu'elle est absolue, terrible et sainte (1). » Direction « absolue, terrible et sainte », que nous retrouvons dans cette lettre écrite à une supérieure effrayée de sa tâche : « Non, je ne veux pas que vous abandonniez le champ de bataille, parce que Notre-Seigneur ne le veut point. Ce n'est pas au moment du danger qu'il faut se retirer. Vous avez été envoyée pour rétablir le règne de Notre-Seigneur... C'est une grâce insigne... Jetez-vous en Dieu et ne craignez rien. Embrassez la croix avec amour et confiance. Par la croix vous triompherez de toutes les difficultés. Dussiez-vous mourir à la peine, vous ne devriez pas reculer. Quelle gloire de mourir en défendant les intérêts de Notre-Seigneur et le bien des âmes qui lui sont chères ! Ne dites plus que vous êtes seule. Ne cherchez pas tous les appuis humains. Comptez sur Notre-Seigneur qui ne vous abandonnera pas (2). »

Le P. Ginhac aime la force et le courage; il n'aime pas, chez les supérieures, une façon d'agir dure et impérieuse : « Pour vouloir être d'une entière régularité, écrit-il à l'une d'entre elles, il ne faut pas devenir raide, cassante, inabordable; plus douce au contraire, mais tout à fait

(1) P. Pierre Suau, *La Mère Marie de Jésus*, p. 194-195. Lettre écrite en 1862.

(2) *Choix de lettres de direction*, p. 224, CLIII.

surnaturelle; et tout, avec une sainte joie dans le Seigneur (1). »

— C'est avec cette surnaturelle condescendance que le charitable directeur traite les âmes généreuses, mais entravées dans leur marche en avant. Il leur recommande *une sainte liberté d'esprit*; il *ne veut point qu'elles cèdent à la tristesse* : « L'esprit de la réparation, écrit-il à la Mère Marie de Jésus, consiste à prendre constamment le parti de la grâce contre la nature, autant qu'on le peut sans manquer à rien... Encore faut-il qu'on soit libre de préoccupation, et que, pour marcher dans cette voie de perpétuel renoncement, on ne perde ni la paix, ni la joie de l'âme; on doit, au contraire, faire toutes choses avec une sainte liberté d'esprit et par amour pour Notre-Seigneur (2). » Une religieuse, entrée fort tard au Carmel et d'une santé chancelante, est en proie à toutes sortes d'inquiétudes. Le P. Ginhac la tranquillise et la relève : « Ni les exceptions à la règle..., ni votre incapacité de prier avec goût, lui dit-il, ne vous empêchent d'être agréable à Jésus, de faire des progrès dans la vertu et de contribuer à la gloire de Dieu... Vous voulez servir Dieu à votre manière..., c'est-à-dire sans distractions, sans dispense de la règle, sans interruptions, sans indispositions corporelles... Si c'était ainsi, tout irait au gré de vos désirs ; mais vous ne mourriez pas à vous-même, à votre volonté et à votre jugement propre, vous sembleriez être très vertueuse, et, au fond, vous n'auriez qu'une vertu apparente; tandis qu'en recevant de la main de Notre-Seigneur tout ce qui fait gémir la nature, vous faites en réalité ce qui vous sert le plus pour avancer dans la vraie et solide sainteté. Moins vous êtes contente de vous, plus Dieu est content, parce

(1) *Choix de lettres de direction*, p. 226, CLV.
(2) *Ibid.*, p. 54, XXXVI, A la Mère Marie de la Réparation.

que vous vous purifiez et détachez alors davantage (1). » Dieu est un père, un bon père : « *Dieu voit le cœur et ne demande que le cœur.* » Il faut donc aller à Dieu, aller à Jésus *en toute simplicité et confiance* : « Pas nécessaire de faire de longues réflexions dans votre oraison, lisons-nous dans une lettre du P. Ginhac à une religieuse ; puisque vous vous sentez attirée vers Jésus-Christ Notre-Seigneur, tenez-vous près de ce bon Maître ; regardez-le, écoutez-le avec une simplicité et une confiance parfaites. Montrez-lui toute votre âme. Traitez avec lui comme un enfant avec le meilleur des pères, comme un ami avec le meilleur des amis, sachant que vous pouvez lui tout dire, lui tout demander, après avoir commencé par lui tout donner. Cette manière simple de traiter avec Dieu Notre-Seigneur vous fera, je pense, beaucoup plus de bien que le raisonnement (2). » Donc, pas de préoccupations dans la prière : « Tant que nous irons à l'oraison et que nous en sortirons avec un esprit tranquille, recueilli et bien disposé, nous en tirerons toujours du fruit ; lorsque nous croirons être éloignés de Dieu, c'est alors qu'il sera le plus proche (3). » Avant tout, tenir son âme en paix, faisant ce que Dieu veut, avec la ferme confiance qu'il est près de nous pour nous assister. C'est ce que le P. Ginhac recommande à la supérieure générale de Notre-Dame du Cénacle : « Le fruit principal de la retraite doit être, pour vous, de vous conserver, à l'avenir, dans une grande paix, faisant la volonté de Dieu à mesure qu'elle se présente, agissant, en toutes choses, non pas seule, mais avec Notre-Seigneur et comme à deux (4). »

(1) *Choix de lettres de direction*, p. 172-173 : CXVI, A la Mère Marie de Saint-Ignace.
(2) *Ibid.*, p. 75 : LI, A la Mère Marie-Joseph de Casteras, 16 nov. 1869.
(3) *Ibid.*, p. 171-172 : CXV, A la Mère Marie de Saint-Ignace.
(4) *Ibid.*, p. 108 : LXXII, A la Mère Marie-Aimée Lautier.

V. — Le *Choix de lettres de direction* qui vient d'être publié permettra à un bon nombre d'âmes de connaître, d'apprécier la direction ferme et consolante du P. Ginhac et d'en profiter pour leur plus grand bien. Dans ce recueil, elles trouveront la fidèle expression de la doctrine spirituelle du maître vénéré, ce qu'il y a de plus caractéristique et de plus précieux dans ses enseignements.

Sa *correspondance*, qui s'adressait tout particulièrement à des religieuses, fut des plus étendues. Plus de deux mille lettres avaient été rassemblées en 1913, quelques autres ont été communiquées depuis lors. Écrites à la hâte, dans les rares et courts moments libres que laissaient au P. Ginhac sa charge de Maître des novices ou d'Instructeur et ses retraites du temps des vacances, ces lettres sont assez souvent d'une excessive brièveté; les redites y sont trop fréquentes. Le vénéré maître ne possédait point, comme saint François de Sales, le don naturel « d'*égayer* » par un tour vivant, imagé, gracieux, des sujets très austères. Mais les imperfections que nous venons de signaler se font beaucoup moins sentir dans le nouveau recueil, considérablement réduit, assez étendu cependant pour nous donner une juste idée du ton et de la forme de la correspondance du P. Ginhac.

Point de nouvelles étrangères au domaine religieux, qui, du reste, ne seraient guère à leur place dans ce genre de lettres. Celui qui écrit s'efface le plus possible; et pourtant nous trouvons, dans ces communications toutes sincères, une fidèle peinture de l'âme du serviteur de Dieu. Simples, modestes, expression d'une pensée ferme et lucide, ces lettres sont, en même temps, aimantes et délicates. « ... En fait de délicatesse, dit la Mère prieure du Carmel de Tours, (le Père) n'oublie rien; les qualités du cœur sont en lui des vertus exquises, répandant le

parfum de la plus parfaite charité. Je ne connais pas de style qui rappelle autant celui de saint Ignace : raison, sagesse, piété, cordialité, brièveté, rien d'inutile, et Dieu Notre-Seigneur partout (1). »

Et, ajouterons-nous, précisément parce que le cœur parle dans ces lettres, et un grand cœur, on y rencontre des traits qui pénètrent et demeurent, des morceaux même où l'éloquence, l'onction, la vie, l'image parfois, animent une parole sans prétentions et sans recherche. Telles ces exhortations adressées à la Mère Marie de Jésus (15 novembre 1861) : « Que Dieu soit béni de ce que vous ne voulez que ce qu'il veut! Autrement, comment supporter la rigueur de cette solitude? Il est pénible d'aller à travers le désert, où rien ne repose, rien ne soulage. Quel poids pour l'âme de se sentir comme *sous clef*, dans une obscure prison, dans l'impossibilité de voir le Bien-Aimé! Mais c'est le Bien-Aimé lui-même qui vous laisse au désert, vous enferme seule dans cette sombre habitation. — Tout ce que vous faites, ô Jésus, est bien; tout ce que vous voulez est parfait. Mon âme fatiguée désirerait pourtant vous voir et vous sentir; elle se contente de croire que vous n'êtes pas loin, que vous savez tout. — Ainsi vous dites, n'est-ce pas, Mère? Et sa bonté ne permet pas que votre solitude soit constante : vous le retrouvez, vous le revoyez dans l'oraison et dans la divine communion. Alors, dédommagez-vous, recevez-le bien. Ouvrez-lui toutes les portes de votre âme. Mettez, encore et toujours, tout à ses pieds. Que je m'y trouve aussi, à ses divins pieds, tout à lui, rien qu'à lui, prêt à tout! Que serait-ce, si son absence se prolongeait?... Mais si vous le vouliez, mon adorable Maître (2)... »

(1) *Lettres de direction*, t. I, p. xxx.
(2) *Choix de lettres de direction*, p. 8, IV.

— Le Maître a fait longtemps et souvent sentir son absence apparente à son courageux et persévérant serviteur. Mais il a daigné accomplir par lui de grandes choses. Par ses lettres, que ses dirigés recevaient « comme la parole de Dieu » et trouvaient si bienfaisantes, par ses retraites, par la formation ou la direction de tant d'âmes religieuses, le P. Ginhac a exercé une action large et puissante. Il avait demandé les Missions étrangères; il ne les a pas obtenues. Dieu n'a point fait de lui un conquérant d'âmes infidèles, mais un maître de la vie spirituelle qui, sans bruit, sans éclat, a très efficacement contribué à étendre son règne, rapproché de lui et introduit dans son intimité un grand nombre d'âmes vouées à la contemplation et à l'action : âmes de prêtres et de missionnaires, âmes de religieuses ou de ferventes chrétiennes. Parmi elles, il en est même dont la sainteté a rayonné avec assez d'éclat pour faire espérer que l'Église les élèvera au rang des bienheureux et des saints (1). Ce même honneur ne sera-t-il pas accordé à leur guide dans les voies de la perfection, au vénéré P. Ginhac! Sa cause est introduite et, nous en avons la ferme confiance, un jour, bientôt peut-être, le serviteur de Dieu nous sera proposé par la sainte Église comme un modèle à imiter et un protecteur céleste à invoquer dans nos prières. »

ARMAND DE VASSAL, S. J.

(1) La Mère Marie de Jésus, fondatrice des Réparatrices. La Mère Marie-Thérèse de Soubiran, fondatrice de la Congrégation de Marie-Auxiliatrice.

La Vénérable Élisabeth Canori Mora

romaine (1)

Ses Révélations

Nous voudrions donner une idée des révélations et communications divines dont fut gratifiée la servante de Dieu. Ce sont autant de joyaux précieux du plus bel éclat; autant de sources limpides, dont l'eau jaillit jusqu'à la vie éternelle. A les lire, on se sent pénétré de la crainte des jugements de Dieu, mais plus encore ravi par l'amour que Dieu déploie vis-à-vis de sa petite créature.

« Qui donc montera sur la montagne du Seigneur? — Qui se reposera sur sa Montagne sainte? » Ces paroles des psaumes, appel des âmes à la perfection évangélique, formèrent pour Élisabeth la trame d'un poème symbolique, dont elle fut appelée en esprit à franchir les étapes.

C'était à l'entrée du carême de l'an 1809. Elle se vit tout d'abord transportée au désert avec Notre-Seigneur. Puis le spectacle changea, ; elle était avec lui sur le bord de la mer. Là, le Sauveur la fit monter sur une petite barque, et lui mit les rames en main, pour qu'elle voguât vers l'île mystérieuse, encore cachée à ses yeux, où s'élève, sur la montagne sainte, le Palais du grand Roi. Élisabeth ramait avec courage, quand elle vit paraître un sombre vaisseau, rempli de démons et de gent mal famée,

(1) Cf. *Vie Spirituelle*, juin 1928.

qui s'acharna à sa poursuite. Elle eût pu se croire perdue, mais elle invoqua le nom du Seigneur; et le monstrueux vaisseau fut coulé à fond par un grand tourbillon de vent. Échappée à ce péril, Élisabeth aborda à une première île, et s'y reposa durant neuf jours; de là, elle passa à une seconde île, d'où elle commença à découvrir la Montagne sainte, qui émergeait au-dessus des flots; mais il lui fallut se remettre en mer pour aborder au pied de cette montagne, qui occupe le centre d'une troisième île. Jésus l'attendait sur le rivage, il avait l'aspect d'un jardinier, et comme tel il cultivait amoureusement et arrosait un plant d'olivier, symbole de l'âme de sa bien-aimée. Élisabeth était heureuse avec lui, et toutefois elle se consumait du désir de gravir la Montagne sainte. Elle dut attendre des jours et des jours; elle comprit que Jésus employait ces délais à la purifier toujours davantage. Enfin, le 23 juin, Jésus chargea son précurseur Jean-Baptiste de conduire Élisabeth sur la montagne; et l'ascension commença le lendemain. Quel ravissement! Le flanc de la montagne était une vraie terre promise, qu'un printemps céleste embellissait. Le palais du grand Roi apparut au faîte; en le voyant si magnifique, Élisabeth crut qu'elle allait défaillir dans la confusion de son indignité. Saint Jean la réconforta; il lui fit monter un escalier très raide, et elle se trouva en face du palais. Il était splendide, mais il n'avait comme porte qu'une ouverture basse et étroite comme la gueule d'un four. Élisabeth comprit que par l'humilité seule on franchit le seuil du palais divin; elle en implora la grâce, et elle devint si ténue et si fluide qu'elle put entrer. Mais elle n'a pas d'expression pour dire la beauté intérieure du palais... ici finit la vision.

Le voyage mystique avait duré plus de quatre mois; et ce n'était pas un songe, mais une réalité vécue. Élisabeth, durant tout ce temps, fut comme dédoublée : elle vaquait

à son petit ménage, et cousait ses deux ou trois chemises par jour pour gagner le pain de ses enfants ; et simultanément, en esprit, elle était au désert, elle ramait en mer, elle gravissait la Montagne sainte, elle éprouvait la sensation très vive de toutes ces péripéties.

Vous comprenez le symbolisme de ce voyage, cher lecteur : le désert, recueillement et pénitence ; la mer, le monde où le diable se démène pour perdre les âmes ; les rames, force et persévérance au service de Dieu : les trois îles, étapes de la vie spirituelle ; la Montagne, perfection chrétienne. « Qui montera sur la montagne du Seigneur ?... Celui ou celle qui a les mains innocentes et le cœur pur. »

L'ange du Seigneur ne se contentait pas de conduire Élisabeth à travers les déserts et les mers ; il la faisait descendre dans les prisons du Purgatoire : voici la description qu'elle en fait, et qui concorde très bien avec ce qu'en ont rapporté plusieurs grands mystiques :

« Je voyais, dit-elle, un grand gouffre, avec trois divisions : dans la première, il n'y avait pas de feu, mais une blancheur pâle qui faisait désirer ardemment aux âmes qui s'y trouvaient détenues l'éclat du beau Soleil de justice. Dans la seconde, le feu brûlait les âmes, mais il était uni à une rosée précieuse qui en tempérait les rigueurs. Dans la troisième, je ne vis que feu ténébreux, embrasement de soufre et de bitume, formant un lac incandescent dont l'horreur n'était adoucie par aucun soulagement. Trois démons pleins de rage souffllaient sur ce feu, comme ministres de la justice divine, tandis que trois anges rappelaient aux âmes tourmentées en ce lieu terrible les miséricordes du Seigneur. »

Ces âmes, dit la Vénérable, peuvent être aidées par des oraisons et par des pénitences particulières ; et de fait, Élisabeth procura le passage de plusieurs de ces âmes dans le second compartiment du Purgatoire, où descend avec abondance la rosée des suffrages.

La servante du Seigneur jouissait d'un merveilleux crédit pour le soulagement des âmes souffrantes, et même pour leur délivrance instantanée. « Demande-moi ce qu'il te plaira, lui dit un jour le Sauveur Jésus. — Accordez-moi la délivrance des âmes », s'exclama Élisabeth. Et Notre-Seigneur lui remit une petite clé, il chargea saint Charles Borromée et les deux saints fondateurs des Trinitaires de la conduire au Purgatoire; et là elle délivra autant d'âmes qu'elle voulut, selon ses intentions. Une autre fois, Jésus l'invita à faire aux âmes une aspersion de sang puisé dans son côté; et une multitude d'entre elles montèrent au ciel en louant Dieu.

Les âmes ainsi délivrées venaient, toutes resplendissantes, remercier leur libératrice; et celle-ci entretenait, par la suite, avec elles des rapports très doux.

Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, la Cour céleste.

Nous avons parlé de l'étonnante familiarité de Notre-Seigneur avec sa petite servante, qu'il appelait son épouse, sa bien-aimée. Non moins aimante se montra pour elle la Sainte Vierge, qui se déclara sa mère. Cueillons quelques fleurs dans le parterre de ces intimités célestes.

C'était le 7 septembre 1803, veille de la Nativité de Marie :

« Un vénérable personnage m'apparut, écrit Élisabeth (c'était saint Ignace de Loyola); il me dit de le suivre, et me conduisit sur un balcon fort élevé. Là je vis paraître une belle dame, drapée de vêtements tout blancs; majestueuse était son attitude; elle tenait dans ses mains une belle et resplendissante colombe. Tout à coup celle-ci, déployant ses nobles ailes, monta très haut dans les airs. Je fixai les yeux sur elle, d'éblouissants rayons s'en dégageaient, et je fus très étonnée de voir que sous ses ailes étaient imprimés les clous qui attachèrent mon Seigneur à la croix. Ces clous rouges de sang

étaient plus fulgurants que le soleil; et la colombe, en battant des ailes, lançait des traits de feu. Je fus comme transie de crainte; à ce moment, se fit voir un monstre hideux qui me cria, *Fuis*, *Fuis*. Et j'eusse peut-être fui, si mon guide compatissant ne m'avait imposé de rester. Et voici que la colombe me darda un trait de feu qui me perça le cœur... Je tombai sans connaissance; revenue à moi, je me trouvai tout autre qu'auparavant, n'étant plus que ferveur et charité. Je sentais continuellement les effets prodigieux de cette flèche d'amour et mon cœur en était incendié. L'amour me rendait folle, et je m'en allais criant : Tu as vaincu, ô saint amour, tu as vaincu la dureté et l'insensibilité de mon cœur! »

De cette vision, il resta à Élisabeth une si forte palpitation de cœur, qu'elle en fût devenue impuissante à tout travail, si la Sainte Vierge ne l'avait fait cesser. Quelque temps après, la servante de Dieu mérita de voir une splendide procession de personnages célestes, qui entrait dans une église; saint Michel venait en tête, et la Reine du ciel fermait le cortège avec l'Enfant-Jésus dans ses bras. Élisabeth se prosterna à ses pieds, et lui demanda à chaudes larmes la faveur de pouvoir communier tous les jours. La Sainte Vierge acquiesça à sa prière; elle déposa sur l'autel le divin Enfant, et la vision disparut. Le confesseur d'Élisabeth, qui, jusque-là, ne voulait pas lui permettre la communion quotidienne, la lui concéda de bonne grâce.

La Mère de Dieu était toujours l'intermédiaire de grâce pour Élisabeth. Le 2 juillet 1805, elle présenta son âme à Dieu; or Dieu, comme dans la vision d'Isaïe, assis sur un trône, se dérobait sous le voile resplendissant d'une très vive lumière, en sorte que l'humble voyante apercevait quelque chose de sa majesté, de sa sainteté, sans le voir lui-même. — Étonnante vision, remarque fort à propos l'historien d'Élisabeth : c'est bien celle que les mystiques appellent *la vision intellectuelle de Dieu dans la*

nuée; et ils estiment qu'il n'est pas ici-bas de communication divine aussi approchante de la vision intuitive ou face à face.

Il n'est pas surprenant qu'après une telle faveur, Élisabeth ait reçu de Notre-Seigneur l'assurance formelle de son salut; que le divin Maître lui ait déclaré qu'à titre d'épouse bénie, il la mettait au rang des vierges.

Élisabeth était souvent visitée par les saints et saintes du paradis, spécialement par les saints Trinitaires. Elle jouissait habituellement de la vue des anges.

Peu avant sa mort, Dieu lui donna de voir, sous une forme imaginative, son propre esprit alors fortement éprouvé. « Il me fut montré, dit-elle, gisant à terre, appuyé à une pierre d'énorme dimension, en une posture recueillie et dévote, les mains jointes, les yeux tournés vers le ciel; l'air affligé du visage exprimait sa désolation de n'être pas auprès du Seigneur. Il tournait çà et là son triste regard, il cherchait de tous côtés le Seigneur, et, ne le trouvant pas, il poussait des soupirs enflammés, mais toujours en vain; il pleurait amèrement son infortune. » Oh! comme ce portrait peint au vif l'état d'une âme qui crie avec saint Paul : *Je n'ai qu'un désir, être déliée de mon corps pour être avec Jésus-Christ!*

Nous vous donnons ces touchants extraits, cher lecteur, en vous prévenant que nous laissons de côté cent passages, non moins embaumés des parfums du paradis.

Rapports avec les Papes.

Anna-Maria Taïgi, Élisabeth Canori Mora, étaient romaines. Nul doute, d'après leurs procès de béatification, que Dieu n'ait choisi ces humbles femmes, comme autrefois sainte Françoise Romaine, lui qui se plaît à confondre ce qui est fort avec ce qui est infirme, pour servir

d'aide et d'assistance à son Église, en des temps critiques. Les papes, qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre, leur reconnurent une mission en ce sens.

Les rapports d'Anna-Maria avec Pie VII furent très confiants. A la mort du saint Pontife Léon XII, elle vit son âme sous la forme d'un très beau diamant, encore assombri à sa partie inférieure : Dieu lui manifesta l'élévation au Souverain Pontificat du cardinal Maur Capellari qui fut Grégoire XVI; avant toute proclamation du Conclave, elle vit les anges qui lui apportaient la tiare et les clefs.

Élisabeth Canori Mora aida l'âme de Pie VI à sortir du Purgatoire; elle fut en relation très particulière avec Pie VII. Apprenant qu'elle était cruellement tourmentée par les démons, ce Pontife interposa son autorité, et instantanément les démons la quittèrent, forcés de reconnaître du même coup et la majesté du Pape comme tel et la sainteté personnelle de Pie VII.

En 1821, par suite de circonstances politiques sur lesquelles nous n'avons pas à nous étendre, Pie VII fut sur le point de quitter Rome. Élisabeth supplia le Seigneur qu'il n'en fît rien; en esprit, et d'une façon merveilleuse, elle eut une communication intime avec le Pontife; et celui-ci, encore que la voiture fût attelée pour le conduire à Civita-Vecchia, déclara à son entourage qu'il ne partait pas; chacun admira un revirement si subit, l'orage s'apaisa de lui-même, un grand deuil fut épargné à l'Église.

Le lecteur n'a pas oublié la touchante dévotion à *Gesu Nazareno* (1). On plaçait une carafe d'eau devant la minia-

(1) Jésus Nazaréen, ce n'est pas Jésus adolescent, mais bien Jésus couronné d'épines, les mains liées (et quelquefois le roseau à travers ses doigts), couvert de la casaque rouge qui fut jetée sur ses épaules dans la scène d'effroyable dérision qui accompagna son couronnement d'épines. Il se tient le buste ferme et droit, doucement et majestueuse-

ture honorée au logis d'Élisabeth; on distribuait cette eau à des malades, et ceux-ci étaient guéris. Pie VII, indisposé en sa villégiature de Castel Gandolfo, but de cette eau qu'on lui apporta, et fut remis en santé. En ces temps-là, vers 1820, vivait à Rome le chanoine Jean Mastaï, vice-recteur de l'hospice de *Tata Giovanni*; il tombait du haut-mal; on le recommanda aux prières de la servante de Dieu, qui lui fit porter un carafon de l'eau de Gesu Nazareno; il en mêla à ses aliments, et se trouva complètement guéri. Jean Mastaï était le futur Pie IX; il se plaisait, étant Souverain Pontife, à raconter les détails de cette guérison merveilleuse, sinon absolument miraculeuse.

L'état de l'Église

Destinant Élisabeth à être victime pour son Église, Dieu lui en manifesta l'état intérieur et les périls. Nous

ment, les yeux comme fermés; on ne voit pas s'il est assis; mais c'est bien Jésus couronné d'épines.

L'origine de cette dévotion est la suivante :

Les Pères Trinitaires, qui s'occupent du rachat des esclaves, trouvèrent au XVI[e] siècle, à Mœthymne dans l'île de Lesbos, une statue représentant Jésus couronné d'épines, qui était l'objet d'outrages de la part des infidèles; ils la rachetèrent, et lui mirent au cou le scapulaire de la Très Sainte Trinité; ils en tirèrent des tableaux, des images, et répandirent autour de leurs couvents la dévotion à Jésus couronné d'épines, sous le nom de *Jésus Nazaréen*, comme pour rappeler l'écriteau de la sainte croix : *Jesus Nazarenus rex Judaeorum*.

Cette dévotion se propagea spécialement en Espagne et en Italie, contrées où fleurit principalement l'ordre des Trinitaires. La statue qui en fut l'origine et l'occasion se trouve actuellement dans l'église des Pères Jésuites de Madrid.

La dévotion existait à Rome dans l'église des *Quattro-Fontane*, que fréquentait la vénérable Élisabeth Canori Mora. Grâce à cette sainte femme, elle attira beaucoup d'âmes, et devint une fontaine de grâces et de guérisons.

Il nous est bon de savoir que c'était Jésus couronné d'épines qu'honorait la Vénérable, sous le nom de Jésus Nazaréen.

ne savons s'il est rien de comparable, pour la précision et la vigueur, à la peinture qu'elle nous a laissée de sa vision, laquelle désormais ne quitta plus les regards de son cœur, outré d'une profonde angoisse :

« En un clin d'œil, écrit-elle, le monde me fut montré; je le voyais tout en révolte, sans ordre, sans justice; les sept péchés capitaux étaient portés en triomphe, de tous côtés régnaient l'injustice, la fraude, le libertinage et toute sorte d'iniquité. Le peuple était perdu de mœurs, sans foi, sans charité. Tous les hommes étaient plongés dans la crapule et dans *les maximes perverses de la moderne philosophie*; ils avaient une physionomie bestiale plutôt qu'humaine, tant le vice les avait déformés. Au milieu de cette foule livrée au mal, je voyais un démon d'aspect horrible; il parcourait le monde comme un forcené ivre d'orgueil, il courbait tous les fronts sous une pesante servitude; il exigeait que tous renonçassent à la foi en Jésus-Christ et foulassent aux pieds ses divins commandements, pour s'abandonner en proie au libertinage et aux maximes perverses du monde, pour adopter *la vaine et fausse philosophie de nos modernes et faux chrétiens*. »

Les mauvaises mœurs ont pu être de toutes les époques; mais, dans l'anarchie actuelle, il y a ceci de particulier, et la voyante y revient avec une insistance caractéristique, c'est qu'elle découle *des maximes perverses de la philosophie moderne*. Et Élisabeth ajoute :

« Quelle grande misère, pour laquelle il n'y aura jamais assez de larmes, de voir que derrière ces maximes corrompues couraient des personnes de toute condition, de tout âge, non seulement séculières, mais ecclésiastiques, du clergé tant régulier que séculier, et de toute dignité (1). »

Plus tard, Élisabeth voit l'erreur sous le symbole de cinq arbres d'une grandeur démesurée, surgissant au

(1) Nous éprouvons le besoin de répéter que la *Vie* d'Élisabeth est publiée avec le visa d'un assesseur de la Congrégation des Rites et du Maître du Sacré-Palais.

milieu d'une forêt qui représente la chrétienté, et dont les racines produisent par milliers et milliers des rejetons formant une broussaille inextricable :

« Ces arbres, lui est-il dit, sont les cinq hérésies, qui de nos jours infectent le monde, et qui s'opposent diamétralement au saint Évangile dont elles poursuivent l'anéantissement : leurs racines empoisonnées serpentent partout; de là vient que tant de pauvres âmes ne sont plus que des plants stériles, nuisibles même, propres seulement à être jetés au feu éternel. »

De ces erreurs résultait une confusion inexprimable dans la chrétienté.

Cette confusion commençait à se produire au temps où vivait Élisabeth. Le 15 juin 1815, Rome vit se réinstaller sur le trône pontifical le saint Pontife Pie VII : nulle âme plus que celle d'Élisabeth ne se réjouit de ce retour providentiel du pape dans la capitale du monde chrétien. Mais sa joie fut mêlée d'une grande tristesse : la chrétienté n'était pas guérie pour cela :

« Le ver rongeur était à l'intérieur. La zizanie avait été semée dans les cœurs chrétiens; le poison des maximes corruptives s'était infiltré dans les familles mêmes qui se prétendaient catholiques. Les vrais fidèles ne formaient qu'un petit troupeau. »

A l'avènement de Léon XII, elle est avertie que, malgré le zèle de ce Pontife, la réforme du peuple chrétien ne se fera pas encore. « Le pilote est changé, dit-elle, la barque reste la même. » L'Église lui est présentée comme une construction magnifique, secouée jusque dans ses fondements par une furieuse tempête ; et elle doit concourir à la soutenir.

Une autre fois, c'est une noble matrone qui lui apparaît; suivons dans ses détails cette vision touchante et surprenante :

« Extérieurement, dit Élisabeth, cette dame auguste portait

de riches vêtements, mais son beau visage était assombri de tristesse et baigné de larmes; elle offrait à Dieu de ferventes supplications pour ses fils ingrats, et en particulier, pour les prêtres séculiers et réguliers. Dieu, comme irrité, se détournait d'elle et semblait repousser sa prière; à la fin il lui dit : *Prends part à ma justice et juge ta propre cause.* La noble dame pâlit, et commença elle-même à se dépouiller de ses beaux ornements : trois anges exécuteurs des décrets divins l'entourèrent et achevèrent de lui ôter sa parure de gloire. Réduite à un état vil et abject, elle perdit ses forces, ses pieds vacillèrent, elle fut sur le point de tomber. L'Éternel ne le permit pas, sa sagesse rendit la vigueur à la noble dame, tandis que sa puissance couvrait comme d'un bouclier son front attristé à cause de l'abandon où la laissaient ses enfants. Elle était encore dans les ténèbres, lorsque la voilà tout à coup revêtue par l'Esprit-Saint d'une immense gloire, d'une splendeur céleste; il jaillissait d'elle de puissants rayons de lumière qui s'épandaient aux quatre coins de la terre et opéraient les plus admirables prodiges. A cet éclat, se levaient, comme en sursaut, les habitants des régions lointaines, et, répudiant leurs ténébreuses erreurs, ils accouraient à la lumière de l'Évangile, confessant la foi du Christ et s'attroupant autour de la noble matrone qui ressortait de l'épreuve plus glorieuse qu'auparavant. Un temple majestueux, supporté par six colonnes splendides, s'élevait pour contenir tous ces peuples qui acclamaient la foi de Jésus-Christ. »

Les Châtiments et le Triomphe de l'Église

L'humble Élisabeth s'anéantissait, pour ainsi dire, à toutes ces visions, qui lui retraçaient les dures et humiliantes épreuves de l'Église. Il est vrai qu'elle lui était montrée finalement triomphante de tous ses ennemis; mais pour arriver à ce triomphe, Dieu le lui répétait sans cesse, il faudrait traverser des châtiments terribles. La servante de Jésus priait héroïquement pour que la colère divine se déchargeât sur elle, elle s'offrait en victime : l'Époux divin acceptait l'holocauste, il consentait à retar-

der les châtiments, mais en même temps, il lui faisait connaître qu'ils éclateraient un jour. Ils étaient nécessaires pour ramener l'Église à sa pureté primitive. Beaucoup de ses enfants s'étaient laissé pénétrer par des maximes perverses qui ruinaient la foi et perdaient les mœurs : une opération puissante de justice s'imposait pour éliminer du corps de l'Église ces ferments de corruption. Aussi, les châtiments sont-ils montrés à Élisabeth comme une sorte d'anticipation du jugement dernier, comme une séparation dans le sein même de l'Église des bons et des mauvais, ceux-ci étant livrés sans défense à la vengeance céleste, ceux-là réservés pour former un peuple nouveau.

Voici, traduite mot à mot, la description des châtiments : cette page est imposante, il y règne un souffle puissant qui rappelle l'accent des prophètes (1) :

« Tandis que la Vénérable se trouvait, par le moyen d'une lumière inaccessible à l'homme, si intimement unie à Dieu qu'elle se perdait en lui, elle vit le ciel s'ouvrir; et le glorieux Prince des Apôtres saint Pierre en descendit, avec une indicible majesté, richement revêtu d'habits pontificaux, la crosse en main, entouré d'un chœur immense d'esprits angéliques qui lui formaient bellement couronne, et lui chantaient l'antienne : *Constitues eos principes super omnem terram.* Il se tourna vers les quatre coins de la terre, et y traça, à quatre reprises, un grand signe de croix; et chaque fois, dans la direction indiquée, surgissait un grand arbre mystique en forme de croix, aux rameaux verdoyants chargés de fruits très précieux, dégageant une lumière du plus vif éclat. Ensuite saint Pierre prit pied sur le sol, il se mit à recueillir tous ceux qui se maintenaient fidèles à la loi de Jésus-Christ, et il les groupa à l'ombre des arbres mystérieux qui symbolisaient l'Église et les mérites de Jésus. Il ouvrit les portes des couvents des religieux et des religieuses, et fit une séparation entre ceux qui demeuraient fidèles et ceux qui sui-

(1) L'auteur de la *Vie* d'Élisabeth a mis à la troisième personne ce qu'elle raconte.

vaient les fausses maximes de la moderne philosophie, au mépris de la sainte loi du Seigneur. Il agit de même vis-à-vis du clergé. Ceux qui gardaient au cœur l'esprit et l'amour de Jésus-Christ apparaissaient sous forme de blanches brebis; et le saint Apôtre les conduisait à l'ombre des quatre arbres mystiques. Les autres restaient exposés aux terribles châtiments, que Dieu s'apprêtait à décharger sur le monde pervers. Après avoir mis en sûreté à l'ombre des arbres mystiques le petit nombre des élus, saint Pierre remonta au ciel avec les anges.

« Aussitôt le ciel devint livide : un tourbillon se déchaîna en tempête avec des sifflements stridents et des rugissements de bêtes fauves. A ce fracas horrible, hommes et bêtes sortaient pêle-mêle des maisons dans une confusion indescriptible, et comme pris de rage, ils se détruisaient les uns les autres; ainsi se faisait sentir la main vengeresse de la justice divine. Pour punir l'orgueil et la jactance des impies qui avaient juré de détruire l'Église du Christ jusque dans ses fondements, Dieu permit aux puissances des ténèbres de sortir des gouffres infernaux; une immense légion de démons s'en échappa, et servit d'instruments à la colère de Dieu. On les voyait qui ruinaient palais et villas, qui détruisaient villages, cités, provinces entières, et faisaient carnage d'une multitude d'hommes rebelles qu'ils soumettaient à une mort cruelle. La servante de Dieu plongea ses regards dans l'abîme ténébreux, épouvantable, qui vomissait ces esprits de malice sous forme de monstres, d'hommes exécrables, lesquels s'en allaient saccageant et abattant tous les lieux où Dieu s'était trouvé outragé, profané, foulé aux pieds par des idolâtries ou des sacrilèges, et n'en laissant pas subsister vestige.

« Tout à coup, le ciel se rasséréna : saint Pierre descendit de nouveau sur la terre, avec le même cortège d'anges; il s'assit sur un trône, et les anges l'exaltèrent comme le prince souverain de la terre. Saint Paul aussi descendit, invincible, en grande majesté et splendeur, revêtu par Dieu d'une autorité et puissance incomparable; en un clin d'œil, parcourant le monde, il obligea tous les esprits de malice à entrer dans leurs cachots ténébreux. En signe de grande réconciliation entre Dieu et les hommes, une splendeur céleste éclairait et réjouissait l'univers. Les saints anges reconduisaient amou-

reusement devant le trône de saint Pierre le petit troupeau de Jésus-Christ, qui, groupé à l'ombre des arbres mystiques et sous le glorieux étendard de la Sainte Église catholique, avait échappé sain et sauf au cataclysme universel.

« Présenté par les anges au trône du Prince des apôtres saint Pierre, ce petit groupe de chrétiens lui fit une profonde révérence : bénissant Dieu, ils remercièrent très humblement le Seigneur et son Apôtre d'avoir gouverné et maintenu l'Église et la chrétienté, afin qu'elles ne fussent pas séduites par les fausses maximes du monde. L'Apôtre choisit le nouveau Pontife suprême; l'Église fut réformée tout entière suivant les vrais principes de l'Évangile; les ordres religieux se rétablirent, et les maisons des chrétiens devinrent comme autant de maisons religieuses; telle était partout la ferveur, le zèle de la gloire de Dieu, que chacun ne respirait qu'amour pour Dieu et le prochain. L'Église catholique était acclamée par tous, honorée par tous; le Pape était reconnu universellement comme Vicaire de Jésus-Christ. » Ainsi prit fin la vision.

Conclusion

Les vues que Dieu donna à son humble servante Élisabeth sur l'état de l'Église et son triomphe sont très remarquables.

Le mal du jour est celui-ci : que la ligne de démarcation tend de plus en plus à s'effacer entre chrétiens et non chrétiens, entre chrétiens et hérétiques et même idolâtres. Ceux qui se disent encore chrétiens vivent trop souvent comme ceux qui ont renoncé à ce titre; les femmes soi-disant dévotes portent les mêmes toilettes que les incroyantes, elles lisent les mêmes romans, elles fréquentent les mêmes bals, les mêmes théâtres licencieux, elles ne jeûnent pas et ne se mortifient pas davantage. C'est la confusion dans la mondanité et la licence. De plus, une doctrine téméraire (1) tend à prévaloir qu'on se sauve

(1) Elle est évidemment apparentée aux modernisme, qui défigure

facilement dans toutes les religions, qu'une bonne foi quelconque tient lieu de la foi, qu'en fin de compte, tout le monde ou à peu près est sauvé. Par suite de ces maximes et de ces mœurs, l'Église tend à se dissoudre dans le monde, la chrétienté dans l'humanité déchue. On ne trouve presque plus de chrétiens auxquels on puisse appliquer les paroles de saint Paul : « Soyez fils de Dieu tout d'une pièce (1), sans reproche, au milieu d'une nation dépravée et perverse, parmi laquelle vous luisez comme des flambeaux en ce monde (Phil., II, 15). » Les premiers chrétiens, par leur conduite, tranchaient sur les païens comme des flambeaux sur un fond obscur; et le spectacle de leurs vertus austères attirait puissamment les idolâtres à la foi. C'est ce qui ne se voit pas aujourd'hui, sauf des exceptions trop rares : tout est confondu dans le même laisser-aller sceptique et viveur.

Élisabeth indique très nettement la nature de ce mal : et, dès lors, le remède c'est le rétablissement de la ligne de démarcation effacée, c'est la reconstitution d'un peuple nouveau, vraiment chrétien, qui soit dans le monde un exemplaire vivant des maximes évangéliques. L'humble voyante voit saint Pierre qui met à part les vrais chrétiens; les chrétiens mondanisés sont exposés à des châtiments formidables pêle-mêle avec les ennemis déclarés de Dieu; la chrétienté est replacée sur sa vraie base, qui est la mise en pratique adéquate des enseignements du saint évangile, et il s'ensuit une conversion de peuples entiers à la foi de Jésus-Christ.

Voilà ce qui nous paraît très digne d'attention en ces vues prophétiques.

la notion de la foi en la confondant avec le sentiment religieux naturel.

(1) Nous croyons pouvoir traduire ainsi le mot : *Simplices filii Dei*.

A leur sujet, nous nous approprions pleinement la déclaration suivante du pieux auteur de la vie d'Élisabeth, prêtre très estimé à Rome :

« Que dirons-nous de toutes ces visions? A nos yeux, elles ont un caractère de crédibilité, mais il appartient à la Chaire de vérité, et à elle seule, d'en porter un jugement. Les temps que nous traversons leur donnent une vraisemblance qui frappe l'esprit; il semble que nous marchions vers leur réalisation. Mais n'oublions pas que la vérité y est cachée sous des figures et des symboles, et qu'il faut en prendre le sens plutôt que la lettre. Si nous les avons rapportées, ce n'est pas pour les jeter en pâture à la curiosité ou à la critique, mais bien pour stimuler le zèle et la piété de ceux qui nous liront. De même que Dieu se servait de ces représentations et de ces visions pour exciter sa servante à prier et à souffrir pour les pécheurs et pour l'Église : ainsi nous-mêmes nous désirons chèrement que de les lire réveille dans les cœurs des chrétiens l'amour filial que nous devons tous à l'Église, le dévouement sans réserve que professaient nos pères pour le Saint-Siège et le Vicaire de Jésus-Christ. »

Dom Bernard Maréchaux.

Vers la perfection de la vie spirituelle

Le texte dont on présente la traduction française est tiré de l'opuscule IX de saint Thomas d'Aquin. Celui-ci porte comme titre : « *De perfectione vitae spiritualis* ». Le Père Mandonnet, dans son Catalogue, le considère comme authentique et le place en l'année 1269.

Il serait malaisé de donner ici, ne fût-ce que d'une manière succincte, une idée du contenu et de l'intérêt de cet ouvrage, au point de vue doctrinal et spirituel. On voudra bien se contenter, pour l'instant, des quelques lignes que saint Thomas a écrites en tête de son traité en guise d'avant-propos :

« En présence des futilités que certains, connaissant mal le sujet, n'ont pas craint de répandre touchant l'état de perfection, nous nous sommes déterminés à traiter de la perfection. A cette fin, nous étudierons successivement :

« — quelle est l'essence de la perfection.

« — de quelle manière il faut tendre à la perfection.

« — quelle condition de vie peut être considérée comme état de perfection.

« — et enfin, quel ministère se réservent ceux qui ont embrassé un état de perfection. »

Le passage qui suit répond à la première question et, en partie, à la seconde.

I

L'Essence de la Perfection.

1. *La perfection de la vie spirituelle est en rapport direct avec la Charité.*

Arrêtons-nous d'abord sur cette pensée que l'idée de perfection peut s'envisager sous des points de vue diffé-

rents. Il y a la perfection absolue et il y a la perfection relative.

Est parfait absolument, l'être qui arrive à porter à son suprême degré de développement la nature qui lui est propre ; est parfait dans une mesure relative, l'être qui arrive à porter à son suprême degré de développement une des qualités qui s'ajoutent à sa nature. Ainsi, un animal est parfait, absolument parlant, quand il réalise cet idéal de posséder tous les éléments requis au plein exercice de la vie animale — par exemple : des membres au complet et bien proportionnés, le corps suffisamment replet, et enfin la faculté d'accomplir à souhait les fonctions de la vie animale. Mais il n'est parfait que d'une manière relative, si cette plénitude affecte seulement une qualité secondaire, par exemple : la blancheur, l'odorat, ou quelque chose de ce genre.

Il n'en va pas autrement dans la vie spirituelle. C'est en se basant sur ce qui constitue celle-ci en propre qu'on est en droit d'attribuer à un homme l'idéale perfection. Et c'est en regard de tout élément d'importance secondaire de la vie spirituelle, qu'on le considère comme relativement parfait.

Or, l'élément essentiel de la vie spirituelle n'est autre que la Charité. Sans elle, on n'est rien devant Dieu. D'où cette parole de saint Paul : « *Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais toute la foi, une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la Charité, je ne suis rien* » (I Cor., XIII, 2). De son côté, l'apôtre saint Jean affirme que la vie spirituelle se résume toute dans la Charité : « *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* » (I Jean, III, 14). On voit donc que, dans la vie spirituelle, la perfection suprême répond à la perfection de la Charité.

Il est maintenant aisé de démontrer, avec évidence, au moyen de textes sacrés, que la perfection, affectant tout élément secondaire de la vie spirituelle, ne peut être que relative. En effet, saint Paul attribue principalement à la Charité le secret de nous perfectionner. On le voit bien quand, après avoir énuméré plusieurs vertus comme la miséricorde, la bonté, l'humilité, etc..., il ne manque pas d'ajouter : « *Par-dessus tout, revêtez-vous de la Charité, qui est le lien de la perfection* » (Aux Coloss., III, 14).

Mais aussi, certains reçoivent le nom de parfaits, en considération de leur savoir. « *En fait de malice*, dit encore saint Paul, *devenez de petits enfants. Mais pour le jugement, soyez des hommes parfaits* » (I Cor., XIV, 20). Et ailleurs, dans la même épître : « *Soyez parfaits dans la même pensée et le même sentiment* » (ibid., I, 10). N'oublions pas pour autant, comme nous l'avons déjà fait remarquer, que, sans la Charité, toute science, si accomplie soit-elle, perd tout son prix. Pareillement, quelqu'un peut être qualifié de parfait, eu égard à sa *patience, laquelle* — dit saint Jacques — *s'accompagne d'œuvres parfaites* (I, 4). On pourrait en dire autant pour toute autre vertu. Rien d'étonnant à cela, car on peut se faire une réputation de perfection même dans le mal. On dit par exemple : un tel est un parfait voleur, ou bien un brigand accompli ; — jusqu'à la sainte Écriture, qui ne se prive pas d'employer de-ci de-là cette manière de parler! On lit en effet au livre du prophète Isaïe : « Le cœur de l'insensé s'adonnera à l'iniquité, et ainsi son impiété sera à son comble » (XXXII, 6).

2. *Plus précisément, la perfection est en rapport direct avec l'amour de Dieu et du prochain.*

Après avoir étudié le lien essentiel qui unit perfection

et charité, il est facile de voir en quoi consiste la perfection de la vie spirituelle.

Les préceptes de la charité sont au nombre de deux : l'un regarde l'amour de Dieu, et l'autre l'amour du prochain. Et ces deux préceptes ont l'un par rapport à l'autre un ordre, équivalent à celui de la Charité. En effet, ce qui, par-dessus tout, réclame de nous un amour de charité, c'est le Bien suprême qui nous béatifie, c'est-à-dire Dieu. Vient au second plan l'amour de charité dû au prochain, lequel, en vertu d'un lien créé par la vie de société, a droit comme nous à participer et à jouir de la béatitude. Aussi, à l'endroit du prochain, notre charité doit-elle nous faire prendre à cœur qu'il partage avec nous le bonheur du Ciel.

Cet ordre établi entre les deux préceptes de la Charité, le Seigneur ne l'a-t-il pas indiqué dans cette parole : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. Voilà le plus grand et le premier commandement. Le second lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Matt., XXII, 37-39).

On doit donc reconnaître que, d'abord et avant tout, la perfection de la vie spirituelle réside dans l'amour de Dieu. Témoin cette parole de Dieu s'adressant à Abraham : « *Je suis le Tout-Puissant, marche devant ma face et sois parfait* » (Gen., XVII, 1). Or, il est évident que marcher devant Dieu s'entend non des mouvements du corps, mais des progrès de l'âme.

En second lieu, la perfection de la vie spirituelle se juge d'après l'amour que nous portons au prochain. C'est pourquoi le Seigneur, après avoir prononcé cette parole : « *Aimez vos ennemis* » (Matt., V, 44), et après avoir ajouté quelques autres recommandations concernant l'amour du prochain, finit par conclure : « *Vous, donc, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (ibid., 48).

II

La voie de la Perfection

Vers la perfection de l'amour de Dieu

1. *La perfection propre à Dieu.*

Qu'il s'agisse de l'amour de Dieu ou de l'amour du prochain, on rencontre de part et d'autre plusieurs degrés de perfection.

Pour ce qui est de l'amour de Dieu, il y a un premier et suprême degré de perfection qui ne peut être attribué qu'à Dieu seul. Envisageons en effet ce type de perfection en nous plaçant du côté de l'objet aimé, puis du côté du sujet aimant.

L'idéal, pour l'objet aimé, c'est d'être aimé autant qu'il est aimable ; pour le sujet aimant, c'est de s'attacher à son objet de toutes ses forces. Or, un être n'est-il pas aimable dans la mesure même où il est bon? Dieu, qui est infiniment bon, exige donc un amour infini. Mais aimer de la sorte, nulle créature ne le peut ; car un acte infini ne peut procéder d'aucune puissance limitée. C'est pourquoi Dieu, dont le propre est de posséder une puissance d'aimer égale à sa bonté, peut seul s'aimer soi-même d'une façon parfaite.

En cela consiste le sommet de la perfection.

2. *La perfection propre aux Bienheureux.*

Pour toute créature raisonnable, le seul moyen d'aimer Dieu parfaitement, c'est de l'aimer de toutes ses forces. Dans ce cas, elle aime Dieu de toutes les puissances de son être. Et c'est bien ce que signifie le précepte divin de la Charité. Il est écrit en effet au livre du Deutéronome

(VI, 5) : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force.* » A quoi saint Luc ajoute (X, 27) : « *et de tout ton esprit* ». Ici, le mot « cœur » désigne l'intention; « esprit », la connaissance; « âme », la volonté; « force », la mise en œuvre : autant d'éléments dont se compose l'amour de Dieu.

Toutefois, il est à remarquer que cet idéal se réalise de deux manières.

En effet, on qualifie de total et de parfait, ce à quoi rien ne manque. Dieu sera donc aimé entièrement de cœur, d'âme, de force et d'esprit, si, en tout cela, rien ne s'oppose à une orientation complète et continue vers Dieu. Mais cette pratique du parfait amour de Dieu, des êtres sujets au changement ne peuvent la réaliser. Seuls les bienheureux en sont capables. Aussi saint Paul explique-t-il aux Philippiens (III, 12) : « *Ce n'est pas que j'aie déjà conquis le prix, que j'aie déjà atteint la perfection. Non, je poursuis ma course pour tâcher de conquérir...* » Nous voyons bien qu'il se considère en état de tendance vers la perfection, tant qu'il ne l'aura saisie à l'heure du couronnement suprême. Et quand il parle de cette prise de possession, ce n'est point qu'il se flatte d'épuiser l'objet possédé, car Dieu ne sera jamais connu par un être créé dans toute la mesure où il est connaissable. Il veut seulement parler de la récompense, qui est le but de nos efforts.

Or, au Ciel, l'intelligence et la volonté de la créature raisonnable s'élancent, dans une inépuisable activité, vers Dieu, dont la jouissance constitue précisément le bonheur parfait, qui n'est pas dans une simple disposition de l'être mais dans un acte. Alors unie à Dieu, Vérité suprême, comme à sa fin dernière, dont le rôle est d'attirer à soi l'élan de tous les êtres et de diriger toute leur activité, la créature raisonnable, parvenue à la béatitude

parfaite, aimera Dieu de tout son cœur : son intention la portera vers lui en tout ce qu'elle pense, aime et fait ; — de tout son esprit : son intelligence fixée sur Dieu dans une activité incessante le verra sans interruption, contemplera tout en lui et jugera de toutes choses selon la vérité divine ; — de toute son âme : son affection sera tout entière dans un amour de Dieu continuel, motif de tout autre amour ; — de toute sa force ou de toutes ses forces : l'amour de Dieu sera la règle de toutes ses actions extérieures.

Tel est le second mode du parfait amour de Dieu, lequel est le propre des Bienheureux.

3. *La perfection qui est, ici-bas, de nécessité de salut.*

Une autre manière d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme, et de toutes ses forces, c'est de pratiquer la divine charité de telle sorte qu'il n'y ait rien en nous qui n'ait Dieu pour terme, soit dans l'ordre de l'activité, soit dans l'ordre des dispositions. Et ce degré de perfection de l'amour divin est un précepte qui s'adresse à tous.

Il consiste, en premier lieu, à ramener tout à Dieu comme à la fin dernière, selon le mot de l'Apôtre (I Cor., x, 31) : « *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quoi que ce soit, faites tout pour la gloire de Dieu.* » Cela s'accomplit lorsqu'on dispose sa vie au service de Dieu. Par suite, tout ce que l'on fait librement est virtuellement dirigé vers Dieu, sauf ce qui de soi lui répugne, le péché par exemple. Ainsi aime-t-on Dieu de tout son cœur.

En second lieu, il faut soumettre à Dieu son intelligence, en adhérant par la foi aux vérités divinement révélées. Tel est l'enseignement de saint Paul (II Cor., x, 5) :

« *Nous plions toute pensée à l'obéissance au Christ.* » Ainsi aime-t-on Dieu de tout son esprit.

En troisième lieu, il faut aimer en Dieu tout ce que l'on aime, et rattacher tout sentiment à l'amour de Dieu. C'est pourquoi saint Paul disait (II Cor., v, 13-14) : « *Si nous sommes hors de sens, c'est pour Dieu. Si nous sommes de sens rassis, c'est pour vous. L'amour du Christ nous presse.* » Ainsi aime-t-on Dieu de toute son âme.

Quatrièmement, il faut que tous nos actes extérieurs, paroles et œuvres, procèdent de la divine Charité — conformément à cette recommandation de l'Apôtre (I Cor., xv, 14) : « *Que tout, chez vous, se passe dans la Charité.* » Ainsi aime-t-on Dieu de toutes ses forces.

Telle est donc cette troisième manière de pratiquer à la perfection l'amour de Dieu, et tous nous y sommes tenus de nécessité de précepte. Quant au mode précédent, il n'est accessible en cette vie à personne — à moins de partager ensemble la condition humaine et celle des élus, ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ.

4. *La perfection qui est, ici-bas, de conseil.*

Après avoir dit (Philipp., III, 12) : « *Ce n'est pas que j'aie déjà conquis le prix, que j'aie déjà atteint la perfection* », saint Paul ajoute troisièmement (13) : « *Je poursuis ma course pour tâcher de conquérir.* » Et un peu plus bas il ajoute en quatrième lieu (15) : « *Tous tant que nous sommes de parfaits, que ce soient là nos sentiments.* » De ces paroles il résulte clairement que si la perfection des bienheureux nous est inaccessible ici-bas, nous devons cependant nous exciter à nous approcher le plus près possible de leur perfection. C'est en cela que consiste la perfection de la vie présente, à laquelle nous sommes conviés par la voie des conseils.

Il est en effet notoire que le cœur humain se porte vers un objet unique avec d'autant plus d'intensité qu'il s'écarte davantage des autres. Ainsi l'esprit de l'homme est incliné à aimer Dieu avec une perfection d'autant plus grande qu'il se dégage plus volontiers de toute attache aux biens de la terre. De là cette réflexion de saint Augustin, au livre des quatre-vingt-trois questions, que le souci d'acquérir ou de conserver les biens temporels est le poison de la charité. Celle-ci s'accroît au fur et à mesure que la cupidité diminue, et quand on atteint la perfection, c'est que la cupidité est éteinte.

On le voit, tous les conseils qui nous sollicitent à la perfection ont comme raison d'être de dégager l'esprit de toute attache aux choses temporelles. De la sorte, l'esprit s'élève plus aisément vers Dieu par la contemplation, par l'amour, et par la soumission à sa volonté.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

(*Traduction du* R. P. HYAC. MARÉCHAL, O. P.)

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Une nouvelle vie de saint Philippe Néri

Une spiritualité originale

Nous n'écrivons ce sous-titre que pour le désavouer aussitôt. Un livre vient de paraître, *Saint Philippe Néri et la Société romaine de son temps* (1), ouvrage considérable où la question est traitée *ex professo* avec tous les développements voulus. Ce livre raconte la vie du saint, de sa naissance à sa mort, à l'aide d'une multitude de documents, la plupart inédits, tous de première main, qui ne laissent aucune inquiétude sur sa valeur historique. Ce récit tient en sept chapitres; mais il y en a encore deux autres qui sont entièrement consacrés à retracer les caractères propres de la sainteté de Philippe Néri. L'un est intitulé *l'Apôtre de Rome : les raisons de son crédit*; il dépeint surtout les gestes du saint, soit dans sa vie privée, soit dans ses relations avec sa clientèle bigarrée de disciples. L'autre est le chapitre final, *l'Esprit de saint Philippe Néri*, où l'on fait état plutôt de ses pensées sur la vie spirituelle, et en dernier lieu d'émouvantes prières dont il usait sans cesse. Nous ne pouvons pas rapporter ici ces deux chapitres. Nous ne voulons pas non plus les résumer. Ils valent la peine d'être lus d'un bout à l'autre. « Le plus original des saints », lit-on sur la bande qui annonce le livre chez les libraires. Les deux chapitres dont nous parlons justifient largement la prétention.

Mais il faut lire aussi le reste de l'ouvrage. L'intérêt ne languit pas un instant. Nulle part, l'érudition des auteurs n'embarrasse la marche du livre. Elle est réservée aux notes,

(1) In-8 de LXXII-562 pages, avec quatre portraits du saint, par Louis Ponnelle et Louis Bordet (Bloud et Gay).

d'ailleurs aussi sobres que possible. Dans le texte, au contraire, pas d'autre préoccupation que d'offrir un récit vivant et coloré. Fort habilement, les auteurs font alterner avec les épisodes de la vie du saint, personnage, on vient de le dire, des plus pittoresques, des tableaux de la Rome contemporaine. Et comme ces tableaux sont curieux ! La vie de saint Philippe Néri couvre le XVI^e^ siècle, époque passionnante à Rome, où l'on voit un nouvel esprit, sérieusement chrétien, se former, peu à peu s'enhardir, supplanter à la longue l'esprit de la Renaissance si tenace à se survivre. Rome, reflétant le visage de ses papes, change dix fois d'aspect au cours de la carrière de saint Philippe Néri. La description de ces métamorphoses n'est pas inutile. Elles ont leur contrecoup dans l'œuvre du saint. On ne saurait se faire une idée précise de lui, sans connaître « la société romaine de son temps ». Ce Florentin, qui vécut 60 ans à Rome, dont Rome était tout l'horizon, que les auteurs ont parfaitement raison d'appeler, à propos de sa canonisation, le « Romain » Philippe Néri, a su merveilleusement s'adapter à son milieu changeant.

Mgr Baudrillart, qui appartient à l'Oratoire et qui a bien connu les auteurs, deux prêtres jadis ses hôtes et ses élèves, présente le livre, dans une ample Lettre-Préface, avec une satisfaction visible. Il présente le livre, mais il prépare en même temps les lecteurs. Des chrétiens lisent des Vies de saints surtout pour s'édifier. Mgr Baudrillart s'est demandé si un saint qui sort, comme saint Philippe Néri, des sentiers battus de la sainteté, n'allait pas déconcerter, peut-être scandaliser quelques-uns avec ses façons par trop inattendues, et il a écrit ce qui suit : « Pour saisir le caractère de la sainteté de Philippe Néri, j'oserai dire pour n'être pas surpris, choqué même de quelques-unes de ses manifestations, il convient de s'abstraire d'une certaine conception, traditionnelle en France, au moins depuis le XVII^e^ siècle, des signes extérieurs de la sainteté, signes extérieurs révélateurs après tout d'un certain état d'âme. Le Français, qui passe souvent au dehors pour n'être pas sérieux, l'est extrêmement quand il s'agit de religion. Si le Jansénisme a exercé sur lui une emprise si étendue, ce fut, pour une large part, en raison de son allure austère, et cette allure austère, le Français l'attribue naturellement aux saints, même quand, par la doctrine, il répugne au Jansénisme. Un geste naturel et spontané, une

apparence de fantaisie, une plaisanterie un peu forte, lui semblent aisément un manque d'empire sur soi-même, de recueillement en Dieu, d'esprit surnaturel, donc une fâcheuse faiblesse. D'où le type qu'il s'est formé du saint prêtre. Un saint prêtre ne devrait-il pas régler tous ses gestes d'après les *Examens particuliers* de M. Tronson, lesquels, comme chacun sait, ont prévu tous les cas où le prêtre peut se trouver? Or, de cet idéal, en fin de compte fort élevé, de dignité sacerdotale, il faut avouer que saint Philippe est très éloigné. Certains de ses actes nous donnent le frisson! » Mais chaque nation a son génie propre, ajoute un peu plus loin Mgr Baudrillart. Saint Philippe Néri est un Italien. La piété italienne a le droit de se distingner de la piété française. Cette variété des voies par où l'on aboutit aux mêmes fins surnaturelles, n'est pas pour troubler, mais pour faire admirer la richesse de l'œuvre divine.

Ce ne sont pas les lecteurs de la *Vie Spirituelle* qui peuvent s'étonner de tels contrastes. Ils les admettent, ils s'attendent à les rencontrer, nous allions dire qu'ils les recherchent. Nous ne risquons donc rien à faire ressortir devant eux celui de Philippe Néri et du prêtre « à la Tronson ». Au lieu de leur exposer toute la spiritualité philippine, nous en montrerons ainsi la ligne extérieure plutôt que l'esnous allons nous contenter de noter ses points de divergence; sence intime, le plus apparent, non pas le plus précieux. Mais nous espérons qu'il suffira pour les mettre en goût de lire le livre, qui leur apprendra le reste. On pourrait ramener à peu près à quatre les singularités de la sainteté pratiquée ou prêchée par saint Philippe Néri.

1) Il était tout le contraire d'un saint Benoît Labre au point de vue des soins corporels : « C'est un beau vieillard, propre, tout blanc, qui paraît une hermine », écrit-on un jour de lui (2). Mais, propreté mise à part, quelle surprenante tenue! Chez lui, au lieu de soutane, il revêt une sorte de casaque de laine rouge qui lui descend à mi-jambes; il chausse de gros escarpins blancs (3). Il n'endosse la soutane que pour sortir. Entendons-nous bien : il ne s'agit pas de négligence; c'est à

(1) P. v.
(2) Cité p. 100.
(3) P. 467.

dessein qu'il se costume ainsi ; un de ses grands préceptes est qu'il faut bafouer l'amour-propre, et il se l'applique à lui-même en se montrant avec des accoutrements ridicules. Toujours est-il qu'il ne recule pas devant ces façons de faire.

On nous dit aussi (1) que sa journée, quand il est devenu vieux, commence d'ordinaire par la confession de ses plus fidèles pénitents et qu'il les confesse au lit. Recevoir les gens au lit, il l'a fait toute sa vie. Déjà, lors des premières réunions de l'*Oratorio*, où les assistants se pressaient dans sa chambrette, lui s'étendait sur le lit. Sa conduite appelle ici une autre excuse. Parler de Dieu déchaîne très souvent chez lui des émotions et des palpitations si violentes qu'il ne les supporterait pas autrement que couché.

Mais écoutons-le parler, regardons comme il se comporte avec autrui. Voici une page significative (2). Le vocabulaire de Philippe ne manque « d'aucun de ces tours populaires que l'on glisse dans la conversation, sur un ton de confidence, avec un clignement de l'œil, comme si l'on était toujours entre compères. Il interpelle couramment les gens : « animal, grosse bête, balourd ». On lui annonce la mort d'un certain Mangolo, et lui, de science divine ou autrement, sait qu'il n'en est rien : « Retournes-y, grosse bête, il n'est « pas mort, il dort. » Il console avec des airs de rudoyer. Quand le pauvre Pietro Fucile vient lui raconter la mort de sa petite fille : « Balourd, le rabroue Philippe, qu'est-ce que « tu as à t'affliger ? Tiens-toi tranquille, balourd, tiens-toi « tranquille, tu auras bientôt un garçon... » Regardons-le s'avancer au milieu des gens qui, dans leur vénération, s'agenouillent et veulent toucher ses vêtements. Il les bouscule ici du bras, là de la main, en leur disant de se lever tout de suite. Quelquefois, les choses vont plus loin. Ce sont des femmes qui s'empressent autour de lui, et le voilà qui ôte gravement ses lunettes, et vous les place à l'une ou à l'autre sur le nez. Connus ou inconnus, il prend volontiers les gens par le menton, par les cheveux, par les oreilles. Les soufflets sont auprès de lui une aubaine que l'on est fort exposé à recevoir. Il les distribue aux uns pour graver dans leur mémoire un bon conseil qu'il vient de leur donner : le car-

(1) P. 467.
(2) P. 90.

dinal Bandini, dans ses souvenirs d'enfance, en avait un de cette sorte et des mieux appliqués. Aux autres, pour dissiper leurs tentations : « Ce n'est pas à toi, c'est au démon que je « les donne ». Quelquefois, par simple habitude. Mais avec promptitude, quand on lui dit par exemple, comme une pieuse et excellente femme, Marthe de Spolète, qu'il est un saint. »

Voici mieux encore un fait d'excentricités d'allures. N'alla-t-il pas jusqu'à se faire tailler les cheveux « à l'église, pendant que l'on chantait la messe, et il y avait du monde tout autour pour regarder, et le Père leur disait d'habitude : « Voyez maintenant si je me fais bien coiffer ! » Sans doute, pas plus de nos jours qu'au XVI[e] siècle, on n'est recueilli dans les églises italiennes comme dans les nôtres : on y va et vient et on y cause librement. Rappelons-nous aussi que notre saint ne perdait pas une occasion de se rendre ridicule. Reste toujours qu'il ose ce qui ferait hésiter tout le monde. Gallonio, son disciple très docile, n'eût jamais inventé, pour s'humilier, de prêcher devant des religieuses de Tor di Specchi, soutane ôtée, montrant une culotte qui n'était pas de première fraîcheur ; il avait fallu que son maître lui en intimât l'ordre.

Si c'est un principe que la dignité sacerdotale doit se refléter dans tout l'extérieur de la personne, il faut bien reconnaître que saint Philippe Néri a complètement méconnu ce principe-là.

2) D'autre part, si la vie spirituelle appelle un gouvernement méthodique de l'âme, si elle conseille de donner toujours plus à la réflexion et, pour ainsi dire, à la préméditation de chaque acte, si elle recommande un ordre réglé des occupations, comme saint Philippe Néri l'a mal pratiquée ! Il est tout spontanéité, improvisation, primesaut, et son humeur ne s'apaise pas avec l'âge. Il aurait fait une très mauvaise recrue pour l'*Union Apostolique*.

Sa conduite entière relève de ce caractère. Voyons comment il traite les affaires. Dieu sait si saint Charles Borromée lui fit des instances afin qu'il lui cédât quelques-uns de ses prêtres pour Milan ! Après dix ans de négociations, saint Philippe finit par lui envoyer quatre sujets qui furent attachés à l'é-

(1) P. 94.

glise San Simone. Mais un beau jour, sans s'expliquer sur sa décision avec personne, il les rappelle brusquement. Il a tergiversé des années pour leur départ, il prend en un instant le parti de leur retour (1). Quand la Congrégation sera fondée, on le verra de même se résigner longtemps à des mesures qui lui déplaisent, se montrer le plus doux et le plus accommodant des supérieurs, obéir d'ordinaire au lieu de commander, mais, en d'autre cas, trancher soudain contre l'avis presque unanime, manifester des volontés péremptoires, réagir avec une extrême vivacité (2). Sont-ce des inspirations surnaturelles qui l'emportent ainsi par moments ? On ne saurait exclure cette interprétation ; mais on voit bien aussi que ces saillies tenaient à sa nature. Il ne semble pas qu'il se soit soucié de les réprimer.

Avec lui on ne sait jamais à quoi l'on peut s'attendre. Son esprit est fécond en inventions pour occuper le temps et former ses disciples. Aussitôt pensé, aussitôt exécuté. Il est pris sur le vif dans cette jolie citation : « ... Ce dimanche, il a guéri un moribond à San Spirito. Cet autre, c'est le petit Paravicino, qu'il avait endoctriné et qui vous a récité le mieux du monde son petit sermon. Ou bien l'on se redit la farce qu'il fit à cette bonne âme de Baronio : le pauvre qui veut goûter toute la cave du marchand de vin pour acheter un demi-litre, *mezza foglietta*, et propose encore de la payer avec une pièce d'or, dont il réclame la monnaie. Fureur de l'aubergiste, ébahissement de notre Cesare ! Et cette fois qu'il en fit grimper deux, des plus coquets et des plus fringants, aux mâts des fourches patibulaires dressées sur le Pont Saint-Ange, tandis que l'on se gaussait d'eux ! Et Tarugi, comme il l'agace, à lui faire porter dans les bras le petit chien de Santa Fiora ! Ne pourrait-on la laisser à la maison, l'odieuse petite bête, poil blanc, taches de feu, qu'il faut bourrer de bonbons, de gâteaux, et choyer comme une personne ? Et la chatte ! Sales animaux ! Puissent-ils crever tous les deux ! »

Quand il lui prend fantaisie, nulle objection ne l'arrête. Un certain soir, il a tout à coup l'idée, pour amuser ses hôtes, qu'un des Pères pourrait imaginer un *lunario*, c'est-à-dire

(1) P. 281.
(2) P. 321.
(3) P. 170.

une composition où les phases de la lune sont prétexte à pronostics moqueurs sur les assistants. Il envoie chercher, pour cet ouvrage, le P. Pietro Consolini. On lui dit que ce Père doit prêcher tout à l'heure à l'Oratorio et qu'on ne saurait le suppléer dans son sermon. Il n'a cure de l'impossibilité. Le Père est obligé de comparaître et de se mettre séance tenante au travail (1).

3) Nous ne dirons pas d'un saint qu'il n'est pas pieux. La piété de saint Philippe Néri est d'une intensité extraordinaire. Tantôt elle l'agite avec violence; tantôt elle l'absorbe au point qu'il perd conscience du temps et du lieu. Elle semble toujours prête à envahir son âme, et il doit prendre soin, non pas de l'exciter jamais, mais de la retenir, de lui mesurer sa juste part dans une vie qu'il veut consacrer largement au prochain.

D'un autre côté, quelle façon désinvolte de traiter souvent Dieu en lui et dans les autres! Parfois sa componction est trop forte : le moment d'après, il n'en a plus. Nous autres Français, nous aimons le naturel et nous haïssons l'affecté; mais, chez un Italien seul, le naturel peut être aussi prompt, aussi pur d'alliage, aussi sûr de lui que chez saint Philippe. Quand il dit la messe, il n'hésite pas sur les moyens pour prévenir l'assaut de ferveur qui l'empêcherait de poursuivre. « Il va vite, nous dit-on, comme pour le devancer. » A la consécration, il « expédie » les paroles. « Parfois, il s'interrompt pour faire une promenade le long de l'autel, s'oblige à regarder ailleurs, interpelle les gens, fait au servant des observations sur le luminaire. « Chasse ces chiens, dit-il encore, renvoie ces mendiants. », Aucun scrupule d'en agir ainsi au cours d'une action sainte. Ces retours et ces complications de pensées ne sont pas son fait.

Il ne se demande pas davantage si de mortifier Gallonio en le privant deux fois par semaine de dire la messe, n'est pas outrepasser la mesure (3). N'y a-t-il pas d'autre procédé de mortification? Est-il bon que Dieu pâtisse en quelque sorte dans l'affaire? Notre saint ne semble pas penser aux intérêts de Dieu. De même, quand il apprendra que la Sœur Orsola

(1) P. 449.
(2) P. 77.
(3) P. 541.

Benincasa entre en extase dès qu'elle communie, comme il se méfie de ces extases, qu'à cela ne tienne, il supprimera les communions. Un certain jour, il fait aussi bon marché de la direction spirituelle d'Anna Borromea, la propre sœur de saint Charles. C'est pourtant saint Charles qui la lui a confiée. Il sait combien la pauvre femme a besoin de lui. N'empêche qu'il la met en demeure, ou de ne plus être entendue en confession, ou d'obtenir à tout prix du cardinal Farnèse une faveur d'importance (1). Et il parlait ainsi pour de bon.

Un Français se soucie de mettre dans sa vie plus de suite, de logique, d'uniformité. Un saint Philippe Néri n'est pas obsédé par sa sainteté. Elle ne l'empêche pas d'en user très librement et très familièrement à ses heures avec Dieu.

4) Enfin la sainteté française est « sérieuse » : c'est le mot de Mgr Baudrillart. Sans doute, on a dit en français qu' « un saint triste est un triste saint ». Mais, dans cette parole, il s'agit de la joie. Il ne nous viendrait pas à l'esprit qu'un saint soit, non seulement joyeux, mais gai, plaisant, facétieux, et soit presque à chaque instant tout cela. Nous nous figurons des saints à peu près constamment graves. Saint Philippe Néri est donc pour nous décevoir. Car sa caractéristique la plus connue, celle qui le rendait, par exception entre tous les saints, sympathique à Goethe, c'est d'être un saint humoristique.

Le *Piovano Arlotto*, recueil de bons tours inventés par son compatriote, un curé du siècle précédent, est un de ses livres de chevet. Sans doute ces histoires amusantes sont nécessaires pour le distraire au moment de sa messe, s'il ne veut pas tomber dans un recueillement qui l'empêcherait de remplir les rites (2). D'autre part, il se vante de s'y complaire pour se rabaisser dans l'opinion des gens (3). Mais pas de doute qu'il y revienne aussi par goût.

Il se délecte à les lire et il se met sans honte à l'école de l'auteur. Il est lui-même un nouveau Piovano Arlotto. « A une plaisanterie, fût-elle d'un goût douteux, il ne se refuse guère. « Comment pouvez-vous, lorsque je me confesse, con- « naître mes péchés avant que je les accuse ? » demande un

(1) P. 301.
(2) P. 77.
(3) P. 96.

jour Ettore Modio. « A ton poil », lui répond Philippe (1). Des cardinaux entendent des répliques de même style (2). Les actes ne le cèdent pas aux paroles : « ... Il est certain que notre saint dansait grotesquement en public, et particulièrement en présence des cardinaux et des prélats réunis dans sa chambre. Il leur déclamait des vers épiques, en improvisait, en un mot s'évertuait à mille folies. Beuveries et gloutonneries à part, c'étaient exploits renouvelés de la bonne époque, exploits comme les entendait Fra Mariano, les délices de Léon X (3). »

Il ne descend pas toujours à la bouffonnerie. Le fameux billet adressé au pape Clément VIII donne idée du gracieux badinage dont il est aussi bien capable. Citons-le après Goethe : « Bienheureux Père, quel personnage suis-je donc pour que les Cardinaux viennent me faire visite, et en particulier hier soir les Cardinaux de Florence et Cusano? Et parce que j'avais besoin d'un peu de *manne* en feuilles, ledit Seigneur cardinal de Florence m'en a fait apporter deux onces de San Spirito, attendu que le Seigneur cardinal en avait envoyé le jour même une grande quantité à cet hôpital. Il resta ensuite jusqu'à deux heures de nuit, et dit beaucoup de bien de Votre Sainteté, beaucoup plus qu'il n'en paraissait à mes yeux : car, puisque vous êtes pape, vous devriez être l'humilité en personne. Jésus-Christ vint à sept heures de nuit s'incorporer à moi, mais Votre Sainteté pourrait bien venir une fois en notre église. Jésus-Christ est non seulement homme, mais Dieu, et il vient me voir aussi souvent que je le désire : Votre Sainteté n'est qu'un simple homme, né d'un saint homme, d'un homme de bien, mais lui est né de Dieu le Père. La mère de Votre Sainteté est Madame Agnesina, une très sainte femme, mais la sienne est la Vierges des vierges. Que ne dirais-je pas si je voulais laisser libre cours à mon ire? J'ordonne à Votre Sainteté que vous fassiez ce que je veux : il s'agit d'une jeune fille que je désire faire entrer à Tor di Specchi ; elle est la fille de Claudio Néri, à qui Votre Sainteté a promis qu'elle protégera ses enfants, et alors je vous rappelle qu'il est galant, quand on est pape, de tenir

(1) P. 90.
(2) P. 235.
(3) P. 93.

parole. C'est pourquoi accordez-moi ce que je demande, de sorte que je puisse au besoin me servir de votre nom, d'autant plus que je connais la jeune fille et que je suis certain qu'elle est mue par inspiration divine. Avec la plus grande humilité, je vous rends mes devoirs et vous baise les pieds (1). »

Sa pente maligne ne l'abandonne pas même quand il fait des miracles. Écoutons l'histoire d'une certaine bourse, la bourse dont se sert le prêtre à la messe pour renfermer le corporal, qu'il avait imaginé d'envoyer à sa place quand on venait le chercher pour opérer des guérisons. « Il ne la confiait qu'avec grandes recommandations et louanges de ses vertus, il prescrivait qu'on la rapportât au plus tôt, défendant expressément de l'ouvrir. Après sa mort, de pieuses et curieuses dames la dépecèrent, pleines de révérence pour le contenu. Mais elles ne trouvèrent rien, sinon un purificatoire marqué, comme tous les purificatoires, d'une croix rouge, et une médaille de sainte Hélène que la marquise Rangona reconnut pour être de celles que l'on suspend au cou des enfants, et elles furent fort déçues (2). » Saint Philippe s'était joué d'elles.

Voilà le personnage dont Mgr Baudrillart craint le rapprochement avec le prêtre formé suivant la tradition française. Ou plutôt voilà les côtés du personnage qui cadrent le moins avec nos conceptions. Il y en a bien d'autres conformes à la sainteté de tout temps et de partout, qui ne peuvent éveiller en nous qu'une admiration sans réserve. Est-il même sûr que les premiers soient faits pour dérouter tous les Français ? Nous aimons tellement le naturel, la vérité simple des sentiments ! Le Jansénisme est une fleur de notre parterre, dit Mgr Baudrillart ; mais c'est une fleur que beaucoup parmi nous ne respirent pas sans un grand malaise. Toute la dignité des Jansénistes ne peut masquer leur sécheresse et leur abstraction. Comme la spontanéité de saint Philippe Néri nous charme quand on vient de leur compagnie ! C'est l'air frais du dehors après l'atmosphère opprimante d'une caverne.

Tel qu'il est, saint Philippe Néri, de son vivant, a attiré à lui ses compatriotes les plus divers, non seulement des gens

(1) P. 477.
(2) P. 114.

du peuple, mais des courtisans, des esprits délicats, des artistes et des humanistes, non seulement des jeunes gens, mais des hommes graves, d'austères religieux, des prélats et des cardinaux. Après sa mort, sa séduction s'est étendue plus loin. Mettons que Bérulle, quand il a fondé l'Oratoire de France, ne se repaissait que de sa propre métaphysique et ne l'a pas complètement connu : la *Vie* de Gallonio seule était alors publiée ; celle de Bacci, pleine d'anecdotes comme nous en relatons ci-dessus, ne paraîtra que dix ans plus tard. Mais Newman, cet Anglais d'Oxford, ce poète immatériel, cette intelligence merveilleusement lucide, se rattache à lui en connaissance de cause ; il l'étudie, il l'analyse et ne trouve que des raisons de se complaire en lui. Nulle ombre n'effleure non plus l'admiration que lui voue son biographe italien, le cardinal Capecelatro, âme calme et lumineuse qu'on peut comparer à celle du pape Léon XIII, son ami. En France, à côté de l'Oratoire des Pététot et des Gratry, qui songeait surtout à faire revivre celui de Bérulle, a subsisté quelque temps un Oratoire strictement Philippin. Le génie de saint Philippe Néri n'est donc pas incompatible avec le nôtre. Après le premier moment où il nous étonne, il ne faut pas longtemps pour nous rallier à sa dévotion, pour que nous en venions, comme tout le monde, à l'aimer.

Louis Sullerot.

VIE PAROISSIALE

Le pasteur et le séminariste en vacances

Un vénéré Supérieur de séminaire nous écrivait récemment : « Il est certain que des vocations se perdent pendant les vacances, que le prêtre sauvegarderait en s'occupant davantage de ses jeunes gens. » Hélas !...

Voulez-vous là-dessus un post-scriptum à « Mon Curé... », puisque le même mois le pasteur de Sainte-Marie vit trois de ses paroissiens chanter leur première grand'messe à son autel, et qu'il laissait, quand il mourut, une descendance spirituelle de douze séminaristes ? Peut-être ses exemples vous feront plaisir.

— Pendant les vacances, disait-il, je dois continuer la formation que mes enfants reçoivent au Petit et au Grand Séminaire, et les mettre en mesure de s'exercer, *in quantum possunt*, aux fonctions de leur futur ministère. Tout est là.

Oui. Mais il savait bien le grand principe de M. Tronson : « Rien ne sert autant que d'être aimé, et rien n'est plus inutile que de n'être pas aimé », et sa pédagogie tout entière se résolvait en amour, selon le précepte du Père Delbrel, ce maître ès vocations.

Il s'était toujours rappelé un accident survenu quand il avait six ans, le jour même de son entrée à l'école primaire. Il avait écrit les dix chiffres chacun vingt fois sur son cahier neuf, et à la vingt et unième il avait commis un pâté. Le maître aussitôt l'avait giflé, si dur, qu'il en avait été renversé sur la table. Ce qui l'avait à la fois dégoûté, pour le reste de sa vie, et des pédagogues et des méthodes brutales !

Sévère cependant, et dont le froncement de sourcil valait celui de Jupiter. Mais il était « fou de l'Eucharistie », et,

affirmait un abbé mort depuis à Salonique, « par elle il était devenu habitable », s'étant peu à peu dompté et son cœur se modelant de jour en jour sur le Cœur doux et humble. De lui on aurait pu dire, comme de saint Philippe Néri, qu' « il avait de l'aimant au cœur et sur les lèvres ». Un abbé, qui pleurait ses parents enlevés en quelques mois, s'entendit demander par le vieillard : « Laisse-moi être ton père et ta mère », dans une étreinte toute maternelle qui ne fut pas sans l'étonner : c'est à peine si après deux ans de séminaire son pasteur lui avait tendu les mains !...

Du reste, plus d'un « latiniste » s'était vu doucement écarter du sanctuaire, où des mamans, des tantes, plus tendres que perspicaces, essayaient d'ingérer des Éliacins de contrebande.

— Pas de mous ; pas de bedeaux ni de benêts ; des hommes ! Le prêtre doit être un chef, et l'éducation prépare la vie ; mais je ne puis pas éduquer le néant. La grâce se greffe sur la nature ; mais on n'a jamais vu réussir une greffe de pommier sur un roseau.

Telles étaient ses maximes, qu'aucune scène de larmes ne l'empêchait d'appliquer. Lacordaire l'a bien dit : « Le caractère est une force intime qui jaillit de la personne et inspire à tous cette certitude que nous appelons la sécurité. » C'est pourquoi, lorsque au cours des vacances M. le Curé remarquait des indices certains de non-vocation, quels que fussent l'âge, la condition et l'intelligence du candidat, il s'arrangeait pour barrer la voie.

En revanche, il ne craignait pas de former les élèves jusque dans les détails de la civilité, fille de la tempérance qui est une vertu cardinale et qui aide à vivre en société. Un jour de promenade, Jacques auprès de lui s'acharnait à couper des huîtres (des écailles d'huîtres) en petits morceaux, — à essayer... M. le Curé le laissa faire. Puis, quand l'échec fut flagrant, il rappela simplement au malheureux la fable *l'Huître et les Plaideurs* :

— Ce que le juge mange, dit-il sans sourire, c'est l'huître, pas son enveloppe. Fais comme lui.

Il résumait en trois préceptes la joie de vivre ensemble : ne pas blesser, ne pas se blesser, faire plaisir.

— Le prêtre ne saurait être, disait-il, ni un porc-épic, ni une sensitive, ni un escargot. Il doit rayonner la joie.

Je vous assure que les séminaristes en vacances, réunis autour du « vieux Père », n'engendraient pas la mélancolie et n'oubliaient pas les règles du savoir-vivre ! Le presbytère était leur maison, et ils s'y tenaient comme chez eux : ce qui était exactement le contraire de l'occuper comme un pays conquis. Les plus éloignés de l'église paroissiale y avaient leur chambre, où les plus rapprochés aimaient à les rejoindre, quand « la salle de jeu » avait fini d'abriter leurs jeunes ébats et quand l'heure du travail avait sonné.

M. le Curé veillait de près aux devoirs de vacances des grands et des petits. « La science est le huitième sacrement de la vie sacerdotale », aimait-il à répéter avec saint François de Sales. Nul ne songeait, à ce propos, au *Medice, cura teipsum*. On savait le pasteur au courant des sciences profanes et sacrées. On connaissait et on consultait sa riche bibliothèque personnelle, où les livres et les revues, fatigués et jamais poussiéreux, témoignaient de veilles laborieuses. On jouissait des merveilles « pondéreuses » de la bibliothèque décanale, que M. le Vicaire ne livrait qu'avec crainte et tremblement aux mains inexpertes et trop vives. Quelles splendides journées de pluie ! quelles bonnes causeries du dimanche soir quand, toutes portes closes, M. le Curé promenait ses enfants par tous les sentiers de l'érudition, de la philosophie, de la Bible, et répondait si bonnement aux questions des esprits insatiables et transportés !

Pierre, élève d'humanités (M. le Curé haïssait cet adjectif « classe de seconde », symbole d'abaissement), avait trouvé un Viollet-le-Duc, jadis étudié par le pasteur en mal de réparation d'église. Il s'était épris d'architecture. Il dessinait. Il rêvait. Il discutait le Maître. M. le Curé se taisait et gardait toutes ces choses en son cœur... Aux vacances suivantes, le rhétoricien ne se tint pas de reprendre son Viollet-le-Duc et de demander si d'autres livres et si des leçons seraient impossibles.

— Puisque tu persévères, dit le pasteur, et que le zèle de la maison de Dieu est un signe de vocation, tu auras mes collections deux heures par jour, et je t'expliquerai termes et figures comme je sais.

Et il en fut ainsi. Et Pierre plus tard bâtit beaucoup d'églises et de chapelles. Et il mourut pauvre, ayant toujours craint de travailler pour l'argent : défaillance inexcusable chez un prêtre du Seigneur, comme chacun sait.

Avez-vous remarqué le « deux heures par jour » de M. le Curé? C'était bien lui, cette ponctualité. Il était resté l'homme du règlement et il aimait peu les fantaisies.

— L'heure, c'est l'heure, disait-il, et l'exactitude est la politesse des rois, *regale sacerdotium*. N'imitez pas le sacristain Jean. Quand je lui demandais : « Quelle heure est-il, Jean, je vous prie? » il répondait en me faisant le plus bel enclin du monde : « L'heure que vous voudrez, Monsieur le Curé. » Non. Le temps est une créature qui a coûté le sang du Maître, n'en perdons rien; et pour cela, crucifions-nous à notre règlement, même en vacances. C'est un des plus beaux actes de foi que nous puissions émettre.

Ah ! certes le modernisme, si moderne que fût M. le Curé, n'eut jamais prise sur lui ! Un soir, il revenait d'avoir « installé » un nouveau chef de paroisse. Il tenait d'une main ferme les rênes de sa jument Brune, qu'il ne se permettait jamais de toucher du fouet et qui filait comme le vent. Et son âme sacerdotale s'épanchait heureuse dans celle du diacre qui l'accompagnait. Il célébrait la beauté du serment antimoderniste, prêté le matin même par le confrère; il commentait le *Motu proprio* de Pie X (18 novembre 1907), l'encyclique *Pascendi* (8 septembre 1908), la lettre *Ad Beatissimum* de Benoît XV; il comparait aux encycliques *Libertas*, *Rerum novarum*, etc., de Léon XIII; saint Paul et son éloge de la foi des Patriarches, — le grain de sénevé, eh ! bien, gros comme lui de foi, et les montagnes changent de place, — et la Providence dans l'histoire universelle et dans les détails familiers de nos journées même les plus grises, — et un hymne à la foi qui bientôt s'épanouira en vision béatifique, — et la Trinité qui habite et qui goûte une cène éternelle dans l'âme du juste, et les splendeurs de la surnature qui pénètre et transforme notre vase d'argile... Jamais le diacre n'oublia cette leçon impromptu et sa conclusion :

— Vois-tu, mon fils, le prêtre croit à sa mission, à la divinité de Jésus et de la religion; il est pétri de foi.

A force de voir de près cet homme, qui avait décliné des honneurs dont il était digne, qui vivait pauvre, donnant chaque année à sa paroisse ses revenus, patrimoniaux et personnels, — qui ne faisait acception de personne et que les plus mauvais n'auraient même pas songé à soupçonner d'une parole ou d'un geste indus, — à force de voir agir ce modèle,

peu sermonneur, aimable conteur, indulgent et de bonne humeur, les jeunes comprenaient mieux l'*homo Dei,* le *sacerdos alter Christus,* bien loin d'être déformés, comme il arrive, par des exemples de laisser-aller, superficiels sans doute, mais déplorables. Ils comprenaient que le commerce du chrétien est avec le ciel et que la foi est le fondement des choses qu'il faut espérer.

M. le Curé avait dû bâtir beaucoup, parce qu'il avait deviné et devancé l'évolution de son siècle : cinq écoles, trois patronages, trois chapelles, un magasin syndical, sans parler du reste. Sa mémoire restera en bénédiction chez les entrepreneurs et les ouvriers, au moins jusqu'à la deuxième génération ! Plus d'un l'avait jugé imprudent et l'avait condamné en son cœur. Un ami avait osé lui dire :

— Monsieur le Curé, n'avez-vous pas peur de l'Évangile, qui interdit de partir en campagne sans avoir supputé les frais de l'expédition ?

— J'ai supputé les frais, je vous assure : voici les plans et devis.

— Mais les fonds ?...

— Mon ami, n'avez-vous pas peur de la Genèse, qui interdit l'inquiétude ? « *Deus autem providebit sibi* », affirme l'Esprit-Saint. Soyez en paix !

Il est constant que toutes les constructions furent payées rubis sur l'ongle. Dieu ne trompa jamais la confiance de son serviteur, et les abbés se formèrent ainsi à l'espérance.

Toutefois la véridique histoire se doit de reconnaître qu'au lit de mort M. le Curé sembla hésiter et avoir peur. Ceux qu'il avait conduits vers le Seigneur l'entouraient pieusement. M. le Vicaire l'exhortait, lui suggérait des invocations qu'il répétait... excepté une où il se buta : « Cœur de Jésus, j'ai confiance en vous ! » Étonnés, bientôt haletants, les jeunes gens suivaient l'âpre combat et priaient pour leur maître tenté, tenté contre la vertu qui avait, toute sa vie, soutenu son effort !

— J'ai prêché la confiance, disait l'agonisant. J'avais raison... pour les autres... Mais je suis un trop grand pécheur.

La grâce vainquit enfin, et la charité vint chasser la crainte : la lutte avait été terrible... et instructive. Avoir tant aimé, s'être sacrifié, offrir sa vie et sa mort, et connaître cette angoisse ! N'était-ce pas la suprême épreuve de l'Amour ?

On aurait exactement résumé la théorie et la pratique de

M. le Curé, comme celles de saint Jean son patron, en cette unique parole : *dilectio*.

Les petits séminaristes avaient souvent à aider leurs parents dans les travaux de la moisson. Les uns s'y donnaient de tout cœur. Les uns, déshabitués, rechignaient un peu.

— Allons ! disait M. le Curé, gagnez votre pain à la sueur de votre front et ne faites pas comme les pharisiens qui prétendaient ne rien devoir à leurs parents vieillis, parce qu'ils avaient tout consacré à Dieu. « Honore ton père et ta mère, et tu vivras », dit le Seigneur. Est-ce que Jésus n'a pas travaillé des années pour sa Mère, notre Reine bien-aimée ?

— Mais « c'est » les vacances, Monsieur le Curé !

— Fatiguer vos corps reposera vos esprits. Le grand air vous fortifiera. Un prêtre solide abat plus de besogne. En route !

Le dimanche, grands et petits étaient reçus au presbytère, en toute simplicité. Confidences et avis se succédaient. Le vieux Père s'entendait à conduire et à défendre ses petites brebis !

Jean-François était sollicité par des valets de ferme, suppôts secrets du démon impur, assassins de vocations. Il le dit en pleurant à M. le Curé, n'ayant pas osé l'avouer à ses parents.

— Fais atteler Brune, répondit le bon pasteur.

Ensemble ils allèrent à la ferme. M. le Curé raconta tout aux parents, et demanda la permission de tancer les corrupteurs.

— Et s'ils nous quittent en pleine moisson, Monsieur le Curé ?

— Ils ne quitteront pas. Ils changeront de manières, pas de poste.

Les coupables essayèrent de braver, de gouailler, pas de nier. Leur assurance tomba vite. La prison, le déshonneur, l'exil, l'enfer, etc., et la parole vengeresse du pasteur : tous les arguments portèrent, et à fond. Je ne sais pas si au Jugement dernier ces malheureux seront plus contrits.

— Pour toi, dit alors M. le Curé à Jean-François, la communion du dimanche ne suffit plus. Tu viendras le mardi et le vendredi, au moins. Marie-Yvonne du presbytère te donnera ton café. Je compte sur toi.

Au souper il raconta la scène à M. le Vicaire :

— Une salade parfaite, dit-il : battez et retournez, et mélan-

gez l'huile et le vinaigre. Voilà une petite affaire proprement arrangée.

Vous imaginez bien qu'il surveillait les fréquentations de vacances.

— Avec qui étais-tu à la grève aujourd'hui? Sur la place tu causais trop bien avec ce chenapan de la paroisse voisine : pourquoi?... Tu me feras le plaisir de ne mettre plus les pieds chez la veuve au débit de boissons : il y a trop de mauvaises rencontres par là ; les gâs, les filles et les verres, très peu pour toi!

Un regard profond, les yeux dans les yeux. Un bon sourire quand cela « rendait ». Et il n'insistait pas. C'était à prendre ou à laisser. On ne sert pas deux maîtres à la fois!

Mais qu'une âme parût en danger de perdre sa vocation, alors la prière et la pénitence la disputaient au Mauvais. « Qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne », a dit saint Alphonse ; et pour ceux qui ne prient pas assez, le Seigneur admet des suppléances.

Chaque jeudi soir, M. le Curé appelait ses paroissiens à l'Heure-Sainte. Il aimait à voir les stalles du chœur toutes occupées par les futurs prêtres, silencieux et recueillis comme lui-même, devant le Prêtre éternel : M. Tronson n'a-t-il pas défini l'esprit ecclésiastique « une participation abondante à l'esprit de Jésus souverain prêtre »? L'Eucharistie, dogme générateur de la piété, à elle il ramenait tout devoir et toute grâce comme à leur principe. « Une âme sacerdotale qui ne serait pas eucharistique, Seigneur! à quoi servirait-elle et que vaudrait-elle? »

Aussi tenait-il à faire faire les cérémonies de la messe chantée par les séminaristes et par les collégiens, chacun selon son pouvoir. Le Samedi-Saint, les collégiens chantaient les leçons de l'Office, pendant qu'il les lisait à l'autel. Le dimanche de Pâques et chaque dimanche des vacances, ils étaient acolytes ou portiers si les abbés n'arrivaient pas en nombre, et toujours diacre et sous-diacre assistaient le célébrant. Aux vêpres, les chapiers formaient à l'officiant une couronne d'honneur, comme à la cathédrale, — et le peuple fidèle ne s'en montrait pas peu fier.

Même, certaines vacances M. le Curé organisa la « Journée liturgique », tout l'Office chanté, de cinq heures à vingt heures, par des séminaristes convoqués, des prêtres amis des fastes religieux, de bons chrétiens émus. Il avait la dévotion

du Bréviaire, sachant bien que « cent prières privées ne peuvent avoir autant de prix qu'une seule oraison de l'Office divin ». Écoutez une histoire qu'il racontait volontiers.

Peu après l'autre guerre, deux chers confrères (Dieu leur fasse paix !) rentraient d'une paroisse voisine. L'un tenait les rênes du cheval, l'autre récitait son bréviaire. Soudain un orage éclate, se déchaîne, affole la bête, intimide les voyageurs :

— Ferme ton bréviaire, fit l'automédon. C'est le moment de prier, je pense ! Dis le rosaire. Je répondrai.

Et M. le Curé riait de tout son cœur.

N'allez pas en conclure qu'il ait jamais dédaigné la Salutation angélique. Vous auriez tort. A un abbé tout près de l'ordination il demanda :

— Tu aimes bien la sainte Vierge, naturellement ?

— Oh ! oui, Monsieur le Curé.

— Tu récites tous les jours le Rosaire ?

L'abbé n'osait pas répondre.

— Comment ? tu ne récites pas le Rosaire tous les jours ! et tu prétends aimer la divine Mère ! Que ce soit une affaire entendue, n'est-ce pas ? Tous les jours, voilà.

Quant au temps nécessaire, puisqu'il le trouvait, lui toujours surmené, comment un abbé en eût-il manqué ? Plus la vie extérieure risque d'entraîner, par sa richesse même et par sa fécondité, plus elle exige le contrepoids de la vie intérieure, qui retient, ramène et ramasse toute l'activité en son centre ; l'Esprit qui vit en nous, l'Esprit de Jésus, qui anime son Corps mystique, qui meut l'Église vers ses destinées éternelles, que le prêtre aime d'amour.

Les séminaristes, comme toute la paroisse et le diocèse, savaient que M. le Curé avait aimé l'Église jusqu'à souffrir pour elle. « La vertu fondamentale de l'état ecclésiastique, c'est une filiale dévotion au Souverain Pontife, jointe à un grand esprit d'obéissance à ses représentants. » Pour avoir obéi au Pape, il avait été calomnié, traîné dans la boue, privé de traitement (le Concordat régnait), abreuvé d'humiliations publiques. Il n'avait jamais protesté, jamais proféré une plainte. Il avait, simplement, continué...

— Sans obéissance, disait-il, on n'est pas de la race des sauveurs d'Israël : lisez l'histoire de Joseph et d'Azarias au temps de Judas Macchabée !

On l'écoutait, parce qu'ayant agi il avait le droit de parler.

Mais comme il avait médité l'*Exhortation au clergé*, de Pie X, après tant d'autres traités ecclésiastiques, il voulait bien initier les futurs prêtres aux œuvres qui bientôt dépendraient de leur zèle. Mais « trop, c'est trop », et il réprimait tout excès.

Il faisait du Catéchisme une école où l'on apprend Jésus : l'alpha et l'oméga. Un vieux prêtre se souvient d'avoir été formé par lui aux graves fonctions du catéchiste. Chaque fois M. le Curé se réservait la moitié du temps pour interroger les enfants, leur expliquer les réponses, montrer Jésus dans le dogme, la morale, le culte, la discipline. L'abbé ensuite remplaçait le maître et faisait de son mieux en sa présence. Au presbytère enfin la critique des opérations allait son train, et le bouquet spirituel concluait :

— Aimez vos petits, pour qu'ils aiment le bon Dieu par le médiateur Jésus-Christ.

De même, il voulait bien qu'on employât les grands collégiens et les séminaristes au Patronage et à la Colonie de vacances : ne se fît-il pas professeur de tambour, un soir difficile? Mais il entendait que M. le Vicaire leur montrât leur devoir et y tînt la main. Ce n'est pas, en effet, pour dire et faire des enfantillages avec les patronnés et les colons, ni même simplement pour s'amuser avec eux et comme eux, que les clercs ou futurs clercs doivent entrer dans nos œuvres. Apprendre leur beau métier de chefs : tel est le but. Il y faut des qualités naturelles, il y faut des conseils et des exemples, il y faut l'expérience. Tant de pondération, de réflexion, d'initiative, d'obéissance, de souplesse et d'allant, une volonté de fer et un cœur d'or, et l'esprit de mesure au suprême degré! Comment des jeunes gens, sans guide et sans maître, seraient-ils formés à l'apostolat? Ou s'ils se forment cependant, au prix de quel déchet!

Sur eux encore on peut se reposer pour la formation des enfants de chœur, pour l'exercice de la chorale, pour des leçons de latin, que sais-je? Certes. Mais là encore M. le Curé savait exiger qu'ils fussent suivis, affectueusement mais sérieusement, Il ne s'agit pas de les traiter en serfs taillables et corvéables à merci, mais en élèves du sanctuaire. Il ne s'agit pas de brûler les germes, mais de les féconder.

Joseph se dépensait, c'était un plaisir de le voir. Un zèle! un dévouement! un débordement d'amour de Dieu et du prochain! Sa devise semblait être : « Tu n'en pourras

jamais trop faire, tu n'en feras jamais assez. » Décorer les autels, exercer la pièce, planter les décors, diriger les gyms, etc., etc., manquer de lui confier une corvée, c'était lui faire un larcin. En conséquence de quoi il parut vite harassé, fiévreux, à bout de nerfs.

M. le Curé l'avait laissé aller : reprendre aurait peu servi, arrêter aurait fâché; mieux valait permettre à l'expérience de suivre son cours. Après le déjeuner en commun, si bon et si gai, du 15 août, il pria « l'homme d'œuvres de monter dans sa chambre. A peine si le jeune homme en avait le temps... mais il fallait bien.

— Merci pour tout ton travail, mon fils.

— Vous êtes content, Monsieur le Curé ?

— Où en sont tes devoirs de vacances ?

— Je les ferai en fin septembre, parce que j'ai...

— Non, mon fils; tu en feras un peu tous les jours. Tu me montreras.

— Mais...

— C'est entendu. Dis-tu ton bréviaire à des heures réglées ?

— Je suis tellement pris que...

— Je veux t'aider en cela. Nous dirons ensemble Vêpres et Complies, avec Matines et Laudes du lendemain. Préfères-tu après le déjeuner ? après le dîner ? Choisis. Je suis à toi.

— C'est que le Patronage...

— Choisis, mon fils.

Il fallut bien obtempérer. Bientôt, le calme revenu, l'enfant comprit qu'il n'avait pas été poussé par le bon esprit, il remercia son énergique directeur, et il s'est amendé.

Que voulez-vous ! « La grande règle, dit un Supérieur de Petit Séminaire, pour maintenir nos élèves dans l'esprit de leur vocation, c'est qu'on les aime sincèrement, qu'on leur témoigne un réel intérêt. Ainsi notre meilleur recruteur, et celui dont les enfants persévèrent le plus facilement, vient les voir une fois par trimestre. Pendant les vacances, il les réunit quelquefois à sa table, s'occupe d'eux en bon « papa » et en bon prêtre. Ils l'aiment comme un père et veulent évidemment lui faire plaisir et au collège et en vacances; pour rien au monde, ils ne voudraient rien faire qui lui déplût ! »

Ah ! le grand secret de l'éducation sacerdotale ! Se faire aimer, pour faire aimer Jésus, et à cause de lui les âmes; et pour cela, soi-même, aimer.

René Cardaliaguet.

« Par les rues et les carrefours »

Aujourd'hui qu'en bien des régions les églises sont désertées, que la voix du prêtre ou du conférencier ne passe point les murs de l'enceinte où ses auditeurs ont bien voulu entrer, que celle du journaliste n'atteint que celui qui veut bien le lire, — serait-il possible de faire renaître les époques où saint François en plein air faisait pleurer les foules, où saint Vincent Ferrier les faisait trembler? Serait-il possible, comme le serviteur de l'Évangile, d'aller, sur l'ordre du Père de famille, par les rues et les carrefours, par les routes et par les haies, inviter au festin du Verbe les malades et les infirmes, et forcer à entrer « N'IMPORTE QUI »?

Ça ne se fait pas..., dira-t-on.

Pourtant d'Angleterre nous vient un bel exemple, trop peu connu encore, d'un apostolat direct précédé d'une solide préparation, dont on trouvera un édifiant et amusant aperçu dans la correspondance suivante qui vient d'un membre de l'Association :

« Une longue salle, assez haute de plafond, du linoléum rouge non ciré, un mobilier rudimentaire, des chaises incommodes et auxquelles il ne faut pas demander trop de support, une plate-forme sur laquelle est assis un jeune homme à pince-nez devant une toute petite table, une estrade minuscule tournée vers la salle, sur laquelle se tient une vieille femme parlant à voix élevée. Dans un coin, un Christ en croix, de l'autre côté une sainte Vierge avec le divin Enfant. De grands globes électriques éclairent une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, pour la plupart jeunes ; par-ci par-là, un prêtre, écoutant avec un sourire bénévole l'allocution. Nous entendons la voix de la petite vieille qui s'affirme : Le Christ a été crucifié par amour pour nous, et nous, nous

sommes des ingrats. Nous vivons comme si le Mystère de l'Incarnation était non-advenu, comme si le Maître n'avait pas institué la sainte Église!

C'est à Londres, et nous assistons à une classe d'étudiants catholiques qui se préparent à faire bénévolement du catéchisme en pleine rue.

Et cette petite vieille là-haut, femme pauvre du peuple, désire faire partie des volontaires. Elle aussi veut s'entraîner pour dire hautement, dans les parcs et les squares, son Credo; elle aussi veut lancer dans ce tourbillon, cette fièvre folle de la plus grande cité du monde : son cri de foi, de fidélité, de compassion. Elle s'entraîne pour braver les rires des incroyants, pour braver sa propre ignorance et incompétence; elle s'entraîne à trouver les expressions lucides et adéquates pour la doctrine qui lui éclaire l'âme, mais dont son esprit a tant de peine à formuler le contenu.

Des rires, des huées l'interrompent : car des membres de la classe doivent imiter la foule et les détracteurs que l'on rencontrera plus tard, dehors.

— « L'Église, l'Église romaine, Madame?... mais dans quel Évangile trouvez-vous cela?... Le Christ n'a jamais rien dit de tout ce brigandage-là! Il a dit : Priez dans la solitude de votre chambre... Il a dit : Là où deux ou trois seront assemblés en mon nom... »

Vingt voix rugissent, s'acharnent, et une rougeur monte sur la figure aux traits fatigués de la candidate... Ses yeux s'allument.

« *Tu es Petrus* » — l'accent latin est atroce —.

— « Pas de grec, Madame, pas de latin. Nous ne sommes pas des gens d'Oxford... eh donc! langage vulgaire, s.v.p. Voyez-vous ça! elle allait nous coller une fumisterie quelconque... »

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle... »

Le tumulte s'apaise, et le jeune homme à pince-nez (c'est un avocat de profession) dit : « Merci, Madame, cela suffit pour ce soir, mais il faut savoir aussi les textes de saint Luc et de saint Jean. Vous ferez bien de les apprendre par cœur; vendredi prochain je vous interrogerai sur le même sujet. »

— « Monsieur X., à votre tour. »

Un grand jeune homme saute légèrement sur l'estrade; il

passe rapidement sa main à travers ses cheveux, et une voix de tonnerre se précipite sur l'auditoire :

« La lèpre du vice — justice de Dieu — jugement — purgatoire — châtiment — enfer — etc..., etc... » et à une mentalité moderne habituée à tout se pardonner, ce jeune saint Paul n'hésite pas à dire des vérités déplaisantes... Il abasourdit tellement la classe que nous n'osons pas lui poser des questions, et c'est le président lui-même qui intervient. (Chaque maître d'une classe a le devoir de jouer le rôle d' « avocat du diable ».)

— « Fort joli, Monsieur. Malheureusement, nous savons que dans votre Église on peut acheter les indulgences — vous n'avez qu'à payer dix francs, et vous obtenez la licence de pécher pour huit jours... »

— « Mais... mais... mais..., balbutie l'autre.

— « Expliquez alors ! »

Et voilà notre bonhomme pincé, à notre grande joie. Car nous avons tous souffert de ce : « Expliquez les indulgences. » Pas un étudiant de cette classe de Westminster qui n'a pas, à certains moments, désespéré de démontrer le mécanisme si délicat de la rémission temporelle de la peine due au péché. Aussi notre joie est-elle grande, et la salle s'agite pour voir comment « l'autre » va se tirer d'affaire. Monsieur X. passe et repasse ses mains dans ses cheveux qui s'embrouillent autant que ses réponses.

« Droits canoniques — premiers siècles — attente terrible devant la porte de l'église — communion des saints — martyrs qui gagnent des mérites superflus... » Il nage fiévreusement dans tout cela ; puis, une crampe cérébrale, je suppose, l'oblige à abandonner la lutte. Décidément son embarras est aussi grand que sa ferveur. Et le président le harcèle sans relâche, jusqu'à ce que sa victime dise humblement : Je me procurerai des livres sur « les indulgences ».

Et ainsi de suite. L'un après l'autre, des candidats montent et sont soumis à ce terrible feu des interrogations et interruptions pour s'entraîner à être des catéchistes efficaces.

Car nous sommes quarante millions d'habitants en Angleterre. Nous avons tous entendu l'appel aux laïcs des autorités ecclésiastiques, demandant que l'on devienne catéchiste populaire et bénévole. L'Église dans sa compassion nous a dit : « Vos frères sont dans l'ignorance, — souvent dans l'hérésie par une ignorance innocente —, allez, apprenez votre religion

et votre catéchisme à fond, et puis enseignez vos frères. Dites-leur la vérité. »

L'idée date de longtemps, du temps de Newmann même; mais ce n'est qu'en 1918 qu'elle se réalisa enfin. Sous la présidence du Cardinal de Westminster, la *Catholic Evidence Guild* fut constituée, et, comme toute œuvre, elle a connu deux ans de vie précaire. Il fallait tout créer : un plan d'études, un programme, une ligne d'action, des maîtres capables d'enseigner les âmes de bonne volonté qui se présenteraient; il fallait avoir un gîte, des livres, des professeurs, de l'argent... Il fallait tout cela avant de pouvoir entreprendre cette action généreuse, mais humainement si folle, de lancer dans les rues de simples chrétiens pour crier à une foule de passage : « Arrêtez-vous un instant. Le Christ est mort pour nous tous. Le Christ est ressuscité : l'Église est une. »

Et voilà que cela réussit. En 1927 la Guilde de Westminster possède un bataillon de 120 orateurs, dont 80 hommes et 40 femmes, qui tiennent une quarantaine de meetings par semaine et font 450 discours par mois. Tous les soirs on se réunit aussi à Hyde Park; et là, les dimanches, le Meeting se prolonge durant onze heures de suite.

Dans les provinces il y a 25 Guildes, associées à la Guilde de Westminster ; et tous, présidents, orateurs, secrétaires, lecteurs, travaillent « par amour de Dieu ». Le personnel se compose de toutes sortes de gens. Tels que les brancardiers de Lourdes, il y a parmi nous des porteurs de noms illustres et des femmes de ménage aux mains gercées.

S. Ém. le Cardinal Bourne nous avait donné l'hospitalité dès le début; bien modestement nous occupions alors une vieille hutte abandonnée de Boy-Scouts, sur des terrains vagues auprès de la Cathédrale. Maintenant, le Cardinal nous a fait construire la grande salle « Saint-Pierre », sur le même emplacement; nous avons un commencement de bibliothèque « gratuite » ; un petit restaurant où ceux qui viennent étudier le soir, après une longue journée de travail, peuvent se restaurer avant de se plonger dans la controverse. C'est dans cette salle Saint-Pierre que deux fois par semaine — de 7 h. 1/2 du soir jusqu'à 10 heures — sont les classes. Là aussi se donnent des conférences par des professeurs de tout premier ordre; là enfin, se passent ces examens qui transforment l'élève en catéchiste approuvé et licencié par des prêtres nommés expressément par le Cardinal. Car aucun

catéchiste n'a la permission de monter sur l'estrade portative que l'on installe dans les rues portant l'écriteau : « Catholic Evidence Guild », à moins d'avoir passé par un examen rigoureux. Dans un pays où l'hérésie pousse tout naturellement depuis quatre siècles, il s'agit de ne pas en ajouter par mégarde ! On nous laisse la liberté de choisir notre sujet ; et j'ai remarqué que la très sainte Vierge, l'Église et la Confession sont les thèmes favoris.

Donc après s'être enrôlé dans la Guilde et avoir payé une cotisation (non-obligatoire) de 15 francs par an, l'on monte, tremblant d'émotion, sur la fameuse estrade. Et une vraie boxe d'argumentations commence et continue parfois pendant des mois, avant que l'on ait seulement la permission de « passer l'examen ». L'examen passé, on vous remet entre les mains d'un catéchiste expérimenté qui vous emmène un soir au coin d'une rue qui semble habitée par de vrais démons brûlants, et il faut « prendre contact » avec cette foule... Que de choses à se rappeler !...

Il ne faut « pas oublier » que l'on s'adresse à une foule qui se divise en trois grandes catégories : ceux qui ont des idées protestantes arrêtées, obstinées, et pour lesquels « Rome » est l'ennemie du Christ ; ceux qui sont panthéistes, déistes, évolutionnistes, anarchistes, et qui croient le samedi au Christ, le lundi au Bouddha, et le mercredi à la révélation d'un prophète ultra-moderne dont ils ont entendu parler par un voisin ; et finalement les autres, entièrement vides, qui ne savent pas ce qu'ils croient ni pourquoi ils ne croiraient pas... Naturellement ces trois grands courants se subdivisent à l'infini. Le catéchiste, après la plus petite expérience de la rue et de la foule, se rend compte que sa plus belle éloquence ne sert à rien s'il ne connaît pas à fond les Évangiles et une bonne partie de la Bible, afin de réfuter, avec des contre-textes, les citations de son public anglican. Il lui faut une patience illimitée avec le monsieur qui mélange le Koran, Sanscrit, Lenine, Alexandre Borgia, Darwin, la T.S.F., la table tournante, Madame de Thèbes et les Béatitudes ; — une sympathie réelle avec le bonhomme qui proclame : « Oh ! la ! la ! je m'en moque, on ne peut rien savoir de précis. Allons boire... Venez !... »

Le catéchiste doit se méfier des belles phrases, des exemples dangereux ; il ne faut pas être agressif ou méprisant ou supérieur. Il lui faudrait, à ce pauvre, la sérénité d'un saint

Benoît, la lucidité d'un saint Thomas d'Aquin, et l'humilité chaleureuse du Poverello. Et il se rend compte qu'il faut que sa vie spirituelle soit à la hauteur de cette tâche; qu'il faut prier plus, au moins autant, que lire; qu'il faut méditer devant le Saint-Sacrement autant que de clamer dans la rue! Son désir, toujours batailleur au début, doit se transformer en une immense pitié pour ses frères qui se laissent toujours de nouveau prendre dans les ruses de l'Esprit du mal, éternellement changeant et menteur. Et la tête lui tourne, à ce pauvre catéchiste, en se disant que l'Église a un courage vraiment divin de le déléguer, lui, pour professer le Christ devant tout ça!

Les résultats?

Nos résultats sont plutôt des promesses d'avenir. On ne remonte pas un courant de quatre siècles en quelques années. Il faut d'abord vaincre un préjugé national et terrible pour lequel catholique et étranger sont la même chose. Il faut non seulement semer, mais arracher les mauvaises herbes, défricher, préparer. Nous-mêmes, étudiants, catéchistes et maîtres, nous bénéficions pourtant déjà d'une façon très réelle de la Guilde, nous entretenons un feu qui nous éclaire et réchauffe; nous sommes un foyer d'activité, un centre de vie qui attire sans cesse des catholiques hésitants, tièdes, timorés; nous nous serrons les uns contre les autres; nous prions ensemble; nous communions une fois par mois ensemble. Nous avons une retraite annuelle, et le Pape nous a accordé des indulgences spéciales.

Nous emmenons des amis curieux à nos soirées, car tout se passe le soir, après les heures de travail. Nous parlons à des foules qui reviennent fidèlement tous les huit jours au rendez-vous; et, parfois, des prêtres nous écrivent : « Tel et tel sont venus me voir; ils vous ont entendu parler dimanche; ils demandent l'instruction catholique. » Ou encore : « X. est venu me trouver; au coin d'une rue il vous a entendu dire ces paroles de l'Évangile qu'il avait jadis apprises et puis oubliées : il nous revient... »

Ce ne sont pas des résultats en masse ; mais par-ci par-là des signes modestes que le labeur n'est pas vain; des joies humbles et profondes, et la certitude que nous obéissons, avec l'approbation et sous la protection de l'Église-Mère, aux paroles de Notre-Seigneur : « Allez et enseignez toutes les nations. »

Pour la lecture spirituelle

Ames de héros et de saints.

M. Georges Goyau, préfaçant un livre du plus haut intérêt, a fait justement remarquer que « notre époque aime étudier les questions religieuses dans ce que volontiers elle appelle des documents d'âme; il semble qu'elle leur attache le même intérêt qu'attachait le dix-septième siècle aux controverses théologiques (1) ». N'est-ce pas là en effet un moyen des plus concrets de saisir sur le vif la transcendance de la doctrine catholique? Mais ce qui est vrai du dogme, l'est également de la vie de l'Église. Celle-ci se manifeste à merveille dans l'âme de ses enfants aux prises avec les difficultés et les souffrances les plus pénibles; et il semble bien que des forces purement humaines soient incapables de rendre compte de tant d'héroïsme.

Héroïsme et sainteté s'appellent souvent l'un l'autre. Cette vérité éclate une fois de plus dans le cas respectif de *M. Retour* (2), de *H. de Jaurias* (3), et de *Paul Watteyne* (4). Ces trois types d'âmes profondément chrétiennes puisent, à n'en pas douter, dans leur foi et dans la charité de leur cœur, tout ce qu'il faut d'énergie morale pour faire face à la souffrance et réaliser de coûteux et généreux sacrifices. Tan-

(1) *Qu'est-ce que la Vérité?* — Correspondance entre le Docteur R. Penel et N. Regard, publiée par G. Goyau. Chez Perrin.

(2) *Maurice Retour (1889-1915)*, par le R. P. Baron. Lettre du R. P. Doncœur, S. J., et préface du R. P. Louis, O. P. Chez Téqui.

(3) *Hélène de Jaurias*, Sœur de Charité, par H. Mazeau. Lettre-préface de l'Amiral de Cuverville. Chez Téqui.

(4) *Paul Watteyne*, Lettres et Souvenirs publiés par Dom Collette, O. S. B. Lettre-préface de Mgr C. de T'Serclaes. Bruxelles, Librairie Dewit, 53, rue Royale.

dis que M. Retour couronne dignement sur le champ de bataille une vie toute d'idéal qui avait déjà fait ses preuves, en temps de paix, dans l'industrie et dans l'état du mariage, — Hélène de Jaurias, de son côté, rencontre sur sa route et console toutes les misères, morales et physiques, qu'une Sœur de Charité peut avoir à rencontrer et à consoler au milieu des pauvres Chinois. Du premier, ses soldats ont dit en apprenant sa mort : « Nous perdons un héros et un saint. » De la seconde, nous pouvons affirmer, d'accord avec l'auteur, qu'elle fut bien l'âme, « l'héroïne du siège du Pé-Tang ». Ces témoignages sont indiscutables, et quiconque voudra bien entreprendre ces lectures si vivantes et si réconfortantes ne manquera pas d'en découvrir à coup sûr la véritable source.

Quant à Paul Watteyne, les lettres qu'il échangea avec son directeur, Mgr Charles de T'Serclaes, Président du Collège Belge à Rome, nous permettent de suivre facilement l'ascension de son âme sous le coup d'épreuves ininterrompues et sans cesse grandissantes. La souffrance qui vint arracher prématurément ce jeune clerc à ses études théologiques, alors qu'il était en pleine jeunesse, le conduisit, lui aussi, par de rudes chemins, à de hauts sommets.

Outre l'intérêt de nous ouvrir de larges et profonds horizons sur des âmes de héros et de saints, il faut relever dans ces trois volumes celui de nous montrer à l'œuvre différentes méthodes possibles en pareil sujet.

Il y aurait d'abord les simples notices abrégées, memento donnant en un schème rapide les dates et les événements principaux — ou, si l'on veut, pierre d'attente préparant des travaux futurs, plus importants. C'est dans cet esprit qu'ont été présentés *Les saints et Bienheureux dans l'Ordre de Saint-Dominique* (1). Tout est l'œuvre d'un chroniqueur qui nous signale rapidement les traits saillants de chaque physionomie de saint.

Il en va tout autrement de la vie de P. Watteyne. L'auteur de ce travail, D. Collette, s'est effacé autant que possible pour laisser parler l'âme de prêtre qu'il nous présente. Si bien que toute l'attention se ramène forcément à la correspon-

(1) Librairie Dominicaine, 222, Rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris-VIII[e]. 1927.

dance échangée entre le directeur et le dirigé. Tout en gardant aux lettres leur place chronologique, Dom C. s'est contenté d'ajouter quelques titres qui marquent les étapes : Études à Rome — Maladie — Obéissance — Aspiration à la vie religieuse — Action de grâces — La Solitude — Dernières préparations — Mort.

Cette vie et la notice sur les saints dominicains nous ont conduit d'un extrême à l'autre. Voici maintenant des procédés d'exposition intermédiaires où les documents émanés du sujet s'allient au travail de présentation de l'auteur.

Le R. P. Baron, dans le but de nous faire connaître M. Retour, a visé à une grande clarté et à beaucoup de simplicité. Il a atteint amplement ce but. Ses titres de chapitres évoquent des états d'âmes très nets et très tranchés, qu'il nous est loisible d'admirer et qui ressortent dans toute leur beauté. Mais à cet avantage très appréciable, la trame générale qui donne à la vie son unité a été sacrifiée. A part le premier et les deux derniers chapitres, les autres anticipent sur les événements. Ainsi dans le chapitre II : « L'industriel et l'homme social », dans le chap. IV : « Le Mari et le Père », et surtout dans les suivants : « L'âme de Maurice », nous recommençons chaque fois à parcourir à grandes étapes la vie de notre héros. Mais, nous le répétons, si l'unité extérieure de cette vie a été rompue, l'avantage est pour la description de l'âme et les leçons morales qui s'en dégagent.

Cette harmonie entre la part de l'auteur et celle du sujet a été plus heureusement réalisée, croyons-nous, dans le livre de M. Mazeau sur H. de Jaurias. Le plan adopté suit comme pas à pas le sujet étudié et ne néglige rien des circonstances et du pays au milieu desquels le zèle de la sœur de Jaurias eut à se déployer. Le livre y gagne en intérêt, surtout dans la seconde partie. L'attention est portée d'elle-même. Nous voici entraînés à achever cette lecture dès que nous l'avons commencée. Nous ne perdons rien pour autant de tout ce qui peut nous révéler l'âme de l'héroïne du Pé-Tang. Cette belle biographie, qui est en même temps une intéressante leçon d'histoire, demeure toujours une étude d'âme.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

Dom Pie de Hemptinne (1).

Depuis bien des années déjà nombre de nos lecteurs connaissent sans doute *Une âme bénédictine*. Néanmoins, il ne s'agit pas d'une simple réédition : on a ajouté un chapitre, le I^er^, intitulé *L'héritage*, qui fait connaître au lecteur le milieu familial profondément chrétien, avec une note très accusée d'austérité, où Dom Pie de Hemptinne naquit, et vécut jusqu'à son entrée dans le cloître. Ces pages jettent une lumière nouvelle sur la vie de Dom Hemptinne et expliquent certains traits de son caractère, en particulier la profondeur de ses sentiments, une droiture qui ne va pas sans quelque rigidité, ou du moins sans quelque intransigeance, mais qui, assouplie par la grâce, sera un puissant instrument de sanctification. Ces pages consacrées à la famille de Dom Pie étaient écrites depuis longtemps, mais la mort des parents du religieux vient seulement d'en permettre la publication. Cette nouvelle édition nous fait encore connaître un détail, ignoré jusqu'ici, mais qui est d'importance, en nous révélant le nom du religieux qui eut une influence si décisive et si profonde sur Dom Pie et sur sa vie spirituelle tout entière : ce religieux était Dom Columba Marmion. Les œuvres de Dom Marmion sont assez connues à l'heure actuelle pour que l'on puisse comparer, si l'on peut dire, les deux doctrines de ce maître de spiritualité : la doctrine théorique dans ses livres *Le Christ, vie de l'âme* et les autres et la doctrine vécue, mise en œuvre, dans l'âme de Dom Hemptinne. Voici en effet le témoignage de Mgr Schyrgens qui écrivait dans la *Revue Générale* (février 1923) : « En réalité, Dom Pie est le commentaire vivant du *Christ, vie de l'âme* et du *Christ idéal du moine*, ces deux ouvrages de la pleine maturité de Dom Marmion. » On ne s'étonnera plus que, par sa fidélité à la grâce et sous la conduite d'un tel maître, Dom Pie de Hemptinne soit parvenu en une si brève existence à de si lumineuses hauteurs spirituelles. On aimera ce livre composé en majeure partie de

(1) *Une âme bénédictine : Dom Pie de Hemptinne*, moine de l'abbaye de Maredsous, 1880-1907 (Coll. Pax, vol. VIII). Paris, Desclée, de Brouwer et C^ie^, — Lethielleux, et Abbaye de Maredsous (Belg.), 1926, 6^e^ édit., 1 vol. in-12 de VIII-276 pages. Prix, 9 fr.

notes où le jeune religieux révèle la plénitude de sa vie int
rieure, son héroïsme simple et caché, la paix profonde de s
âme unie intimement au Christ vie de l'âme et idéal du moi
Nul doute qu'il ne soit bienfaisant.

fr. M.-H. Lavocat, O. P.

Entretiens spirituels (1).

Le but de ce livre, nous apprend la préface, est de ve
en aide à « l'impuissance pratique de certaines âmes à s'é
ver vers Dieu par la prière, à l'aimer, à le louer et à atti
sur leurs personnes ainsi que sur leurs travaux les divi
bénédictions ». Il veut notamment secourir « la faible
habituelle ou intermittente de beaucoup de prêtres, qui
croient incapables de s'entretenir affectueusement avec
Maître ». Huit entretiens suivant l'ordre traditionnel des ac
spirituels : actes d'amour, de complaisance, d'amour de bi
veillance, d'amour de contrition, d'amour de condoléan
d'amour de préférence, d'amour de gratitude, d'amour d'a
piration, d'hommage à la très sainte Trinité. Au début
chaque entretien, définition de l'amour qui doit inspirer to
l'entretien, puis l'entretien lui-même avec un appareil
peu compliqué de divisions et de subdivisions. Heureuseme
ces pages ne sont que des auxiliaires pour les moments d'a
dité, sinon ne reculerait-on pas devant cette réduction
tableaux synoptiques? L'ouvrage nous paraît d'une plus h
reuse réussite dans son utilisation constante de la théolo
et de l'Écriture. Il peut apprendre à bien des âmes à se ser
dans leur oraison, leur visite au Saint-Sacrement, des rich
ses scriptutaires et théologiques acquises par l'étude et la l
ture. Tant d'âmes se rebutent parce que dans l'oraison el
veulent tirer des affections, des sentiments de leur pro
fond, parfois si pauvre! C'est de ce point de vue que le li
du P. Surmont nous semble le plus intéressant.

Mais qu'est-ce donc que cet *amour de contrition*, objet
III^e^ entretien, et qui « nous fait regretter du fond du co

(1) A. Surmont, de la Congr. du Cœur Immaculé de Marie (Schei
Dans l'intimité du bon Maître. Entretiens avec Jésus-Hostie. Bruxel
Alb. Dewit, 1925. 1 vol. in-12 de 225 pages. Prix, 6 fr. 75.

s péchés personnels, parce qu'ils ont indignement outragé divine majesté? » Jusqu'ici on définissait en ces termes la ıtrition parfaite, parfaite précisément par l'amour qui l'ins- e. Il y a dans l'expression « amour de contrition » une con- ion et un renversement des termes. Le R. P. semble dire e la « contrition» spécifie l'amour, ou est une « note », une alité de l'amour, alors qu'en réalité c'est l'amour qui spé- e la contrition et fait d'elle une contrition parfaite au lieu ne attrition. Mieux vaudrait s'en tenir aux termes habi- ls dans leur précision doctrinale. Souhaitons que dans la ochaine édition l'auteur fasse disparaître cette imperfec- n d'un ouvrage appelé du reste à être bienfaisant.

Fr. M.-H. Lavocat, O. P.

Sainte Véronique Giuliani (1).

L'auteur de ce livre se défend d'avoir voulu écrire une bio- ıphie proprement dite. Au lieu de suivre dans l'ordre ronologique la matérialité des faits, il a mieux aimé con- ter « leur logique » afin d'y dégager la vraie physionomie sainte Véronique et sa mission providentielle, qui fut de ivre dans sa chair la douloureuse Passion du Maître. Le re de l'ouvrage et le cadre choisi montrent assez l'inten- n de mettre en lumière la conformité de l'âme victime avec divin Patient du Calvaire. Mais la ressemblance est bien ns la réalité des faits : aussi les rapprochements n'ont-ils nt un caractère artificiel et forcé. » A lire ces pages enflam- es on ne peut se défendre de noter des analogies bien frap- ntes avec les événements de Konnersreuth qui soulèvent uellement en Allemagne une telle émotion, et sur lesquels erait imprudent de devancer le jugement de la science et ıi de l'Église. Mais pour ce qui est de sainte Véronique, glise s'est prononcée sur le caractère divin des faits mer- leux de sa vie. Elle appartient à la glorieuse légion des matisés, suscités par Dieu, images vivantes de la Passion

1) P. Désiré des Planches : *La Passion renouvelée ou sainte Véronique iani, de l'Ordre de Sainte Claire, Abbesse des Capucines de Citta di ello.* Société et Librairie Saint-François-d'Assise, 4, rue Cassette, s (VI^e^), et Librairie J. Duculot, Gembloux (Belgique).

du Christ, destinés à rallumer le feu de l'amour dans notre monde refroidi. On ne pourra que gagner à se laisser saisir par le caractère dramatique et l'émotion communicative de cette contemplation douloureuse.

L. DUMESTE.

Sur l'oraison mentale (1).

« Petit exposé gradué d'oraison mentale », où, sous forme dialoguée, l'auteur amène son disciple depuis la réflexion rudimentaire jusqu'à l'oraison de simplicité, joignant sans cesse l'exemple à la doctrine empruntée aux maîtres de la vie d'oraison, stimulant la paresse, faisant bonne justice des préjugés et des illusions et résolvant les difficultés. Excellent petit traité qui se recommande par la clarté, la précision, le caractère pratique.

L. DUMESTE.

L'Étude de la Tradition (2).

M. l'abbé Aubry est un combatif. Il combat du reste pour la bonne cause, et on ne peut que le louer de montrer le point faible des études théologiques en France. Il rappelle la nécessité de l'étude de la Tradition, de l'étude des Pères. C'est avec véhémence, avec parfois une pointe d'ironie, que l'auteur cherche à conquérir son lecteur. Qui ne se laissera toucher par les belles pages, toutes imprégnées de surnaturel, des derniers chapitres sur le Sens théologique et l'Intelligence de la Foi.

Fr. S. BÉZINE, O. P.

(1) P. Victor Marchal, C. SS. R. : *Cœur à cœur avec le bon Dieu.* 1 broch., 175 pages. Paris, Téqui, 1926.

(2) *Contre le Modernisme. L'Étude de la Tradition, le Sens Catholique et l'Esprit des Pères*, par l'abbé Augustin Aubry, aumônier du Carmel de Compiègne. 1 vol. in-8 de 190 pp. Téqui, éditeur, Paris.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † CAROLUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).